



LES
ŒUVRES
GALANTES
ET AMOUREUSES
D'OVIDE.

—
TOME PREMIER.
—



A GENÈVE.



M. DCC LXXVII.



LES
ŒUVRES
GALANTES
ET AMOUREUSES
D'OVIDE.

TOME PREMIER.



A GENÈVE.

M, DCC LXXVII.



L'ART
D'AIMER.

CHANT PREMIER.

Vous, qui, novice encor dans l'art de
plaire aux belles,
Ignorez les secrets qui font triompher d'elles,
Je viens pour leur conquête aujourd'hui vous
armer;

Écoutez mes leçons, & vous saurez aimer.
L'art gouverne un vaisseau sur les liquides plaines;
L'art fait voler un char, il en conduit les rênes;
C'est à l'art que l'Amour doit ses plus beaux
exploits:

C'est par lui que la terre est soumise à ses lois,
Le fils Automédon fut écuyer habile;
Tels brava Neptune; & sa science utile
Du vaillant fils d'Éson a sûra le retour.

Tome I.

A

L'ART D'AIMER,

Je suis l'Automédon, le Tiphis de l'amour.
 Je sens d'un tel emploi le fardeau redoutable ;
 Je connois trop l'Amour ; il est fier, intraitable ;
 Mais ce n'est qu'un enfant ; on peut le ramener :
 Un âge encor si tendre est facile à tourner.
 Chiron savoit porter, par les sons de sa lyre,
 Dans les fils de Thésis, la douceur qu'elle inspire ;
 Cédros, dont le bras semoit partout l'effroi,
 A d'un foible vieillard long-tems suivi la loi ;
 Cette main qui d'Hector devoit trancher la vie,
 S'est vue au châiment mille fois asservie :
 Il eut Chiron pour maître, & j'en fais à l'Amour.
 Ils ont d'un sang divin tous deux reçu le jour :
 Tous deux font redouter leur abord difficile ;
 Mais le tongueux taureau devient enfin docile :
 Je veux te vaincre, Amour : à mes ordres soumis
 Tu vas bientôt traiter tes sujets en amis.
 Plus tu m'as de tes traits fait sentir la blessure,
 Plus tu fus mon tyran, plus ma vengeance est
 sûre.
 Je ne demande point les faveurs d'Apollon :
 Je renonce aux lauriers de son sacré vallon.
 C'est ailleurs que je puis aujourd'hui ma science
 Mes conseils sont les fruits de mon expérience.
 O mère des amours, viens seule m'animer :
 Dis-moi ce qui fait plaisir & ce qui fait aimer.
 Quelque mauvais loi ne crainte point le crime :
 Quoique tout mot impur soit haï de ma rime,
 Triste sévérité, qu'invoque la pudeur,
 Fuyez, ou partagez une si belle ardeur.

CHANT PREMIER.

J'enseigne de Vénus ses plus secrets mystères,
 Ses doux enchantemens, ses larcins volontaires,
 Vous, qui n'avez jamais suivi ses étendards,
 Et qui voulez tenter ses aimables hasards,
 Voici le premier pas. Cherchez une maîtresse
 Qui soit le digne objet d'une vive tendresse.
 Attachez-vous ensuite à captiver son cœur ;
 Et sous les mêmes loix rangez votre vainqueur.
 Vos feux sont-ils payés d'un succès favorable ?
 Fixez votre bonheur, & le rendez durable.
 Tel est de mes leçons l'agréable sujet :
 Tel est le but heureux de mon nouveau projet.
 Tandis que libre encor sur l'ameureux Neptune,
 Votre cœur à son gré peut tenter la fortune,
 Choisissez qui réponde à ces mots gracieux :
 Vous seule possédez ce qui plaît à mes yeux.
 Le ciel, pour vous l'offrir, n'ouvrira point la nue,
 La route de la biche au chasseur est connue :
 Il la poursuit lui-même au milieu des forêts :
 Et malgré ses détours l'engage dans ses rems.
 Cherchez vous-même aussi celle qui peut vous
 plaire ;
 Cupidon à vos soins prépare un doux salaire,
 Paris courut ravir, en franchissant les mers,
 Hélène, qui devoit armer tout l'univers.
 Le fils de Jupiter, le généreux Persée,
 Ce héros amoureux, de qui l'ame blessée
 Le porta sans frayeur sur les bords Indiens,
 Y délivra Andromède, & brisa ses liens.
 Pour vous, né plus heureux, ce n'est point en Asie

Que Vénus vous a tend; c'est dans votre patrie.
Rome aujourd'hui rassemble & présente aux amans
Tout ce que l'univers a vu d'objets charmans.
Voulez-vous n'attaquer que des beautés nais-
santes ?

Vous y voyez fleurir leurs graces innocentes.
La jeunesse formée a pour vous plus d'attraits,
Et dans tout son éclat vous en aimez les traits.
Quelle foule à vos yeux vient étaler ses charmes !
De tant d'objets si doux auquel rendre les armes ?
Si d'un âge plus mûr & plus fait au plaisir
Le sérieux vous plaît, vous avez à choisir.
Leur troupe, croyez-moi, n'est pas la moins
nombreuse,

Et toujours à coup sûr est la plus amoureuse.
Parcourez seulement ces jardins spacieux,
Dont l'ombrage recèle un frais délicieux ;
A grands flots s'y répand l'élite du beau monde :
Dès que Phébus s'appête à se plonger dans l'onde,
Chaque vient brillante y disputer les cœurs.
En est-il qui résiste à de si doux vainqueurs ?
Lorsqu'aux temples des dieux on célèbre leurs
fêtes,

L'Amour, ce dieu jaloux d'étendre ses conquêtes,
S'y trouve ; & le beau sexe, éralant ses appas,
Aime à ravir des vœux qu'on ne lui portoit pas.
Laques dans le barreau, qui de nous l'eût pu
croire ?

Ce dieu vient sur Thémis signaler sa victoire :
Malgré les cris aigus dont ce lieu retentit,

Le son du plaidoyer souvent s'y ralentit :
Les plus grands orateurs, y perdant la parole,
Ont recours aux leçons d'une nouvelle école :
Li sur un point de droit l'avocat consulté,
Consulte en deux beaux yeux la tendre faculté.
Entrez dans la retraite, où les juifs sanguinaires
Effraient les Romains par leurs sanglans mystères ;
Que les autels d'Iris par vous soient révévés ;
Portez-y votre encens & vos pas assés.
Celle rendre déesse, à Jupiter propice,
Reçoit des jeunes cœurs l'innocent sacrifice ;
Et forgant la pudeur des timides esprits,
Leur donne des conseils qu'autrefois elle a pris.
Qu'un vif empressement vous conduise au
spectacle.

L'Amour sur cette mer fait voile sans obstacle :
A qui fait son pouvoir, voyage dangereux !
L'air que l'on y respire, est un air amoureux :
Eh ! comment s'y faire d'un aimable azufrage ?
Quelle foule, grands dieux ! vient y braver
l'orage ?

Des dangers aussi doux, bien loin d'épouvanter,
Icivent tous les cœurs à venir le tenter.

Comme on voit au printemps, dans les vertes
prairies,

Les abeilles voler sur les plaines fleuries ;
L'escaillon bourdonnant fourmille dans les airs,
Va, revient, & s'applique à ses travaux divers :
D'un peuple de beautés la diligente adresse
Vient ainsi dans nos yeux ravir notre tendresse.

De tant d'objets brillans également surpris,
Mon œil souvent ne sait à qui donner le prix.
Chacune vient pour voir, pour s'y montrer
soi-même ;

Et toutes à l'envi ordonnent qu'on les aime.

Romulus le premier insitua les jeux,
Quand voulant aux Romains assurer des neveux,
Et venger le mépris des provinces voisines,
A ses soldats offerts il livra les Sabines.

Il annonce une fête ; on vient de toutes parts ;
Sur des lits de gazon les spectateurs épars

Admiroient dans ce tems un théâtre grotesque,
Et sans goût approuvoient une scène burlesque.
L'impatient Romain attend d'autres plaisirs :

Il dévore des yeux l'objet de ses desirs.

Le signal est donné : sur la troupe attentive
Chacun court, & se saisit son aimable captive.

Quelle frayeur ! quel trouble ! où fait ? point
de secours.

Les Sabins & les dieux sont impuissans & sourds.
Comme on voit dans les airs la tendre courtoiselle
Fuir un aigle ennemi, qui s'élançe sur elle ;
Ou l'agneau, qu'en plein champ presse un loup
ravisseur,

La Sabine en fuyant appelle un défenseur.
L'une tombe, & se plaint, l'autre vole à l'amour.
Que de cris ! de sanglots ! quelle douleur amère !
Aucune ne revient de son saisissement.

Mais que dans peu l'amour fait un grand chan-
gement ?

« Pourquoi, dit le soldat, pourquoi verser des
larmes ?

« Tournez sur nous les yeux, & calmez vos
alarmes.

« Nous sommes vos amans, & bientôt vos époux :
« Est-ce donc un malheur tant à craindre pour
« vous. »

On écoute ; au chagrin succède enfin la joie,
Et les consolateurs jouissent de leur proie.

Que tu fais, Romulus, livrer de beaux combats !
Fais-en pour nous autant ; nous sommes tes
soldats :

C'est au théâtre encor que le cœur le moins tendre
Tombe dans les filets que l'amour fait lui tendre.

Ce lieu, qui des courfurs couronne les travaux,
Le cirque à vos desirs ouvre des champs nou-
veaux :

C'est là qu'en liberté l'on entretient sa belle.
Le plus près qu'il se peut, placez-vous auprès
d'elle ;

Cherchez l'occasion d'entamer le discours ;
Le spectacle présent vous offre son secours :
Louez ceux qu'elle loue ; à ses souhaits pour
d'autres,

Plein de zèle joignez adroitement les vôtres.
Vous-même, réveillant son esprit curieux,
Dites-lui quels sujets vont occuper ses yeux.
La poussière, en volant, sur les habits s'arrête :
Pour l'en ôter d'abord, que votre main soit prête.
Rien sur eux n'est tombé qui demande vos soins.

Qu'importe ? elle le veut ; ne l'en ôtez pas moins.
 Écartez, s'il se peut, les voisins qui la pressent :
 Qu'autour d'elle attentifs vos yeux toujours
 s'emprescent.
 Sa robe est mal placée, il faut l'arranger mieux.
 En tout, utile ou non, soyez officieux.
 Tels petits soins pour elle ont un charme invin-
 cible,
 Et son esprit léger y deviendra sensible.
 J'ai vu d'un éventail le réphir caressant
 Au fond d'un cœur glacé souffler un feu naissant.
 Qu'un agréable rien devienne, en sa présence,
 Le scrupuleux emploi de votre complaisance.
 Tandis que dans l'arène un combattant vainqueur
 Attire les regards de chaque spectateur,
 Il voit ces fiers lutteurs, dont la brûlante rage
 Ne se peut assouvir que par un grand carnage.
 L'Amour, caché souvent dans les yeux des beautés,
 Que le spectacle attire en ces lieux fréquentés,
 Porte dans tous les cœurs d'agréables ardeurs ;
 Les flammes de ce dieu dans les regards sont
 peintes :
 Chaque coup, quelquefois négligemment porté,
 Du plus indifférent force la liberté.
 Lorsque le grand César, ce vainqueur magni-
 fique,
 Fit d'un combat naval voir la pompe publique,
 L'étranger curieux, des bords de l'univers,
 Se rassembla dans Rome à ces combats divers.
 Dans cet auguste jour, les belles triomphèrent ;

Appêler de leurs yeux, nos ames vendant aisément.
 Écoutez un secret que je veux vous donner :
 César est prêt de vaincre, & son bras va dompter,
 Et mettre sous un joug, que tout le monde adore,
 Les barrières du jour, où se lève l'aurore.
 Que de races beautés de ces fameux climats
 Écarteront ici leurs féduifsans appas,
 Et feront admirer, malgré la jalouffe,
 Ces charmes, ces attraits, dont le vante l'Asie !
 Mânes à la partie & si chers & si doux,
 César veut vous venger ; Crassus, confiez-vous,
 Tibère va partir, armé de vengeance ;
 Et le Parthe cruel passera son insolence :
 Dans son sang odieux il vole le noyer,
 Et du foudre d'Auguste il va le foudroyer.
 Peuple, qui le chéris, ne crains point pour son
 âge :
 N'est jeune, il est vrai ; mais tu vois son courage :
 En parmi les Césars, l'honneur de nom Romain,
 L'avantage des ans est inutile & vain.
 Ils naissent tous héros, & leur première enfance
 Voit consumer en eux une illustre vaillance.
 Hercule, en son berceau, de ses puissantes mains
 Étouffa deux serpens, la terreur des humains :
 Et toi, qui jeune encor montre sur ton visage
 Des roses & des lys le brillant avantage,
 Tu vainquis, ô Bacchus ! Aimé jeune héros,
 Tu volas au danger & tu fais le repos.
 Tu reviendras bientôt, triomphant de l'Euphrate,
 Recevoir tous nos vœux, seul plaisir qui te reste :

Tu conduiras au cirque, après mille hauts faits,
Des monarques aux fers & des tyrans défaits,
C'est là, c'est là qu'Amour, par d'aimables
défaites,

Fera sur nos Romains mille & mille conquêtes.

Dans ces rians vallons renommés par leurs eaux,
Cupidon fait couler la source de nos maux ;
L'aimable liberté de ces bords solitaires,
Pour notre guérison les rend moins salutaires.

Faut-il vous indiquer tous les lieux où l'Amour,
Au milieu des plaisirs, tient sa brillante cour ?
Dans ces cercles galans, où triomphent les dames,
Ce souverain des cœurs brûle tout de ses flammes.

Dans les bras de Comus, ce dieu sûr de ses
coups,

Frappe dans les festins de ses traits les plus doux,
N'allez point aux buveurs disputer la victoire ;
Buvez ; mais en buvant, cherchez une autre gloire :

Que Bacchus & l'Amour, l'un à l'autre soumis,
En s'y livrant la guerre, y soient toujours amis.
Dans ce nouveau nectar présenté par les belles,
Ce petit dieu folâtre aime à tremper ses ailes :
Il les secoue en vain, & prêt à s'en aller,
Cet humide lien l'empêche de voler.

Bacchus fait disposer les cœurs à la tendresse ;
Elle naît dans les feux d'une légère ivresse :

Quel séduisant plaisir, de noyer dans le vin
La noire inquiétude, & le morne chagrin !
La liberté fait naître un risur badinage :

Le pauvre est riche alors, le lâche a du courage ;

Et la naïveté, découvrant ses traits,
Y vient développer ses innocens secrets
Le verre en main, chantant les plaisirs de la table,
L'on sent mieux d'un bel œil la trait indévitable :
Mais on peut s'y tromper ; ce n'est point aux
flambeaux,

Qu'on juge sagement des objets les plus beaux.
La nuit pour nous tromper avec le vin conspire ;
Pour vous rendre, attendez que le jour vienne
luire.

Lorsque Paris jugea les trois divinités,
Et qu'il dit à Vénus : *Vénus, vous l'emportez ;*
Il voulut au grand jour tout voir sans résistance :
Le soleil fut garant de sa juste sentence.

Parlerai-je de chasse ? en ces plaisirs charmans,
Mille beautés ont pris les cœurs de mille amans ;
Et tel part le matin en liberté parfaite,
Qui le soir de retour aperçoit la défaite.

Apprenez par quel art vous pourrez défarmer
La beauté, dont vos yeux se sont laissés charmer.
Jadis j'ai su sécher les plus inexorables :
Ovide vous apprend des secrets favorables.
A l'amour tôt ou tard se rendent tous les cœurs ;
Formez bien votre attaque, & vous serez vain-
queurs.

Un fleuve impétueux, au milieu de sa course,
Pourroit plus aisément remonter vers sa source,
Qu'une tendre beauté résister au penchant
Qui l'entraîne toujours vers un nœud si touchant.
Eh ! comment résister à l'aimable caresse

D'un amant enflammé, qui vivement la presse ?
C'est à vos seuls efforts, qu'on veut tout accorder :
Celle que vous craignez, s'appête à vous céder.
Tout homme de Vénus reconnoît la puissance :

Toute femme lui voue égale obéissance.
Leurs penchans sont pareils, & leurs sens
enchantés

S'enivrent à l'envi des mêmes voluptés :
Mais que l'un fait bien mal déguiser sa follesse !
Pour nous cacher la fiensse, ah ! que l'autre a
d'adresse !

N'offrons plus aux beautés l'hommage de nos
feux ;

Nous les verrons courir au-devant de nos vœux.
Le taureau sur ses pas fait mugir la génisse,
Et le cheval attend que la jument hennisse.
L'homme en aimant se borne à quelque douce
erreur :

La femme a des transports, ou plutôt des fureurs.
De ses égaremens naissent les plus grands
crimes :

Des nôtres les effets sont moins illégitimes.
Biblis aime Caunus, s'oubliant pour sa sœur ;
Et sa mort de sa faute expia la noirceur.
Plus fatigues encore, en la triste aventure,
Myrrha trompe son père, & trahit la nature :
Elle est arbre, & de pleurs ajout d'hui ses malheurs.
Son nom même est celui que l'on donne à ses
pleurs.

Jadis le mont Ida, dans sa sombre retraite,

Nourrissait un taureau d'une blancheur parfaite :
Des troupeaux d'alentour il faisoit l'ornement ;
Chaque génisse en lui veut trouver son amant.

Pisphacé le voit, ressent la même flame ;
Des desirs monstrueux tyrannisent son ame ;
La Crète ne sauroit à la postérité
Cacher de ce forfait l'horrible vérité.

Cette reine en tous lieux suit son vainqueur
superbe,

Et de sa propre main va lui couper son herbe.
Malheureuse ! quoi ! rien n'excite tes dégoûts ?
Une brute en ton cœur efface ton époux ?
En vain tu fais briller ta parure nouvelle,
Insensée ! A quels yeux veux-tu paroître belle ?
Que te reviendra-t-il d'arranger tes cheveux ?
Des cornes sur ton front serviroient mieux tes
vœux.

Telle dans sa fureur s'emporte une bacchante :
Dans les champs, dans les bois s'égara cette
amante.

Combien de fois, blessant ses regards trop jaloux,
Une rivale heureuse enflamme son courroux !
Qu'on la prenne, dit-elle, & qu'on la sacrifie,
La voix de la nature en vain la justifie :
Pisphacé n'entend que son dépit mortel,
Et veut en voir le cœur palpir sur l'autel.
« Meurs, dit-elle, & connois le seul objet que
» j'aime ;

« Ainsi que mon amour, ma fureur est extrême. »
Europe est à ses yeux trop heureuse en amant :

Mais le dessein d'lo lui paroît plus charmant,
Sa fureur redouloit : l'ingélateur Dédale
Soulagea par son art cette flamme brutale ;
Et, couvrant son beau corps d'un indigne ornement,

Sur tromper cet ingrat par ce déguisement,
Dans un bois imitant le corps d'une génisse,
Cette amante à la fin cœqut par artifice ;
Bientôt le Minotaure, en paroissant au jour,
Né publia que trop cet odieux amour.
Dieux ! qu'il est mal aisé que le cœur d'une belle
Ait pour son seul époux une flamme fidelle !
Et qu'il est difficile à ce sexe incertain
De fixer les desirs de son esprit flottant !
Si la reine d'Argos n'eût brûlé pour Thieste,
Le soleil, effrayé d'un spectacle funeste,
N'eût jamais dans son coursi retourné sur ses pas.
Scylla fit détester ses coupables appas.
Agamemnon vainqueur fut vaincu par un crime ;
D'une épouse infidelle il devint la victime.

Phinée, à tes enfans pourquoi crever les yeux ?
Sur toi vont retomber leurs tourmens odieux.

Ces forfaits, dont toujours a frémi la nature,
Des passions du sexe étalent la peinture.
Un goût si dominant peut-il jamais changer ?
L'Amour sous ses drapeaux est sûr de les ranger.
C'est en vain pour un tems qu'elles sont les rebelles ;

Tout trahit la fierté dans le cœur des plus belles :
Et malgré les combats d'un chimérique honneur,

On souhaite avec vous le moment du bonheur.
En est-il une ensta, quand on saichien s'y prendre,
Qui n'aime, en résistant, à se laisser surprendre ?
Qu'une femme y consente, ou n'y consente pas ;
Pour elle la demande a toujours des appas :
Son cœur fait la soumettre à votre dépendance,
Dans le champ du voisin éclate l'abondance ;
Sur les troupeaux s'attache un regard envieux.
L'Amour ainsi pour vous vient saisir ses yeux
La nouveauté lui plaît ; ce goût est son partage ;
Un plaisir imprévu la pique davantage.

Mais en présomptueux n'allez pas tout oser,
Bientôt tous vos projets se verraient renverser,
De l'objet de vos vœux engagez la suivante ;
A découvrir son foible, elle est toujours savante,
Son adresse flateuse, en lui parlant de vous,
Pourra vous ménager l'instant des rendez-vous ;
Priez, employez tout pour gagner son suffrage ;
Votre plus grand bonheur souvent est son ouvrage ;
Son zèle, pour agir, choisira bien son tems.

Tout rit aux yeux fereins de ceux qui sont
contents :

Lorsque les cœurs en paix sont ouverts à la joie,
L'Amour, pour s'y glisser, trouve aisément la voie.
Pergame a réussi, tant qu'ont duré ses pleurs ;
Si joie & ses plaisirs ont comblé ses malheurs,
Votre maîtresse accuse un époux infidelle :
Les jalouses tuteurs viennent s'emparer d'elle ;
C'est le moment ; parlez, frappez, portez vos
coups ;

Partagez la douleur, approuvez son courroux :
Nourrissant en secret leur méfintelligence,
Offrez-vous galamment à servir sa vengeance.
Sa suivante au matin, prenant ses beaux cheveux,
Bien mieux que vous ecor, peut présenter vos
voux,

De soupirs redoublés altérant ses oreilles,
Où, dit-elle, voit-on des traifions pareilles ?
Ces yeux pour un époux font-ils sans égaremens ?
Croit-il qu'avec ces yeux on peut manquer
d'amans ?

En lui jurant alors que vous mourrez pour elle,
Et qu'à des feux si beaux vous serez plus fidelle ;
Ses discours sédufteurs vous fervent à propos.
Ne vous amusez pas, pressez ; car le repos
Quelquefois amortit le feu de la colère ;
Et ce qui plut d'abord, dans l'instant peut déplaire.
Contraignez la suivante à vous donner sa voix ;
Sur elle cependant n'étendez point vos droits.
Dès que vous l'embrasez d'une flamme traifresse,
Vous perdez son secours auprès de la maifresse :
Loin de vous feconder, tous ses empressements
Ne tendront qu'à jouir de vos embrassements.
Confiez-vous, jeunesse, au flambeau qui vous
guide ;

Et pour ne point errer, ne quittez point Ovide.
Mais dans son doux emploi, cette nouvelle Isis
De sa figure aimable a su vous rendre épris :
Votre premier hommage appartient à la dame :
Avec l'esclave ensuite amusez votre flamme,

Écoutez ce conseil, & profitez-en bien ;
Achevez avec elle, ou n'entrez rien.

Il n'est qu'une saison d'ensemencer la terre :
Chaque chose a son tems dans l'amoureuse guerre.
Certains jours sont marqués, où l'on s'uffit mieux ;
Observez les humeurs, les momens & les lieux.
S'embarquer, attendant grander au loin l'orage,
C'est témérairement affronter le naufrage.
Attaquer un cœur triste, ou dans un jour de deuil,
C'est courir se briser contre un fanche écuil.

Si, malgré tous vos soins, une maifresse avare
A vendre ses faveurs lâchement se prépare ;
Sous ses perfides coups bien loin de succomber,
Plus fin qu'elle, en vos reus forcez-la de tomber.
Pour tirer votre argent, quels détours ! quelle
adresse !

Elle fait du plus riche engloutir la richesse.
Chez elle une marchande, apportant ses bijoux
Dans un tems contenté, les offrait devant vous,
Du plus grand connoiffeur vous prodigue le titre ;
Sa ruse prend d'abord votre goût pour arbitre.
Sous diverses couleurs, combien d'emprunts
sont faits !

Un noir oubli bientôt rayera vos bienfaits.
Quel pinceau fuffiroit à tracer ses malices ?
Contre elle cherchez donc d'innocens artifices,
Triomphez par la ruse ; il fat toujours permis
D'en faire un sage emploi contre ses ennemis.
Promettez-lui beaucoup ; on peut bien en pro-
mettre :

Faire, sans appauvrir, les plus amples largesses :
 Un séducteur espoir la faultendra long-tems ;
 Elle attendra, pour voir ces fortunes instans,
 Où viendront les effets de vos riches paroles :
 Engagez-vous sans crainte en ces dattes hivales.
 Paraissez toujours prêt à vous en acquitter ;
 On vous ménagera, bien loin de vous quitter.
 Souvent d'un bienfait sur la présence embarrassé ;
 Devant des yeux ingrats, il ne peut trouver grâce.
 Poussiez adroitement la suite jusqu'au bout ;
 Sans que vous donniez rien, elle accordera tout.
 C'est ainsi qu'un joueur, pour gagner, se ruine,
 Et ne peut se priver d'un jeu qui le domine.
 Votre argent prodigué dégageroit sa foi ;
 Le grand point en aimant, est d'être aimé pour foi.
 De vos vives ardeurs, de vos peines secrètes,
 Que vos tendres billets soient les doux inter-
 prètes :

Leur langage muet se fait mieux écouter ;
 Et c'est par-là d'abord que l'on doit débiter.
 Que votre passion, comme une humble cliense,
 Pour s'expliquer emploie une voix suppliante ;
 Et tel que vous soyez, dépouillez vos hauteurs ;
 L'Amour n'attend de vous que des respects flat-
 teurs.

Achille a vu fléchir les fureurs meurtrières ;
 Et les dieux implorés extirpent nos peïres.
 La science, les arts donnent un nouveau prix ;
 O jeune Romaine ! ornéz-en vos esprits.
 L'éloquence est des cœurs l'aimable souverain ;

A tous nos sentimens elle commande en reine ;
 Nous défendons par elle un accusé tremblant ;
 Par elle nous brillons dans l'entretien galant ;
 Ses attraits admirés trouvent peu de rebelles :
 Ainsi que du sénat, ils triomphent des balles.

Ménagez vos talens, & cachez bien votre art ;
 L'esprit doit être aisé, naturel & fins fard.
 Que vos discours soient pleins d'une aimable
 franchise ;

Bornez-vous aux seuls mots que l'usage autorise ;
 Un extravagant seul parle en déclamateur ;
 Tous billets empoulés font horreur l'orateur.
 Amins ; prenez un tour si naïf & si tendre,
 Qu'on croie, en les lisant, vous voir & vous
 entendre.

Sans les lire, peut-être on vous les remettra ;
 N'allez pas vous laisser à un jour on les lira.
 Les ours & les lions à la fin s'adouçoient.
 Doutez-vous que dans peu vos soins ne réussissent ?
 Cette beauté farouche se laissera toucher.
 Quel corps en dureté se dispute au rocher ?
 L'eau le perce à la fin : nous aimons qui nous
 aime :

Persistez ; vous vaincrez Pénélope elle-même.
 Il n'est rien que le tems ne se plaise à changer ;
 D'accord avec l'Amour, il viendra vous venger.
 Ce que n'ont pu des Grecs les assauts, les batailles,
 Le tems fut d'Ilion renverser les murailles.

Elle a lu vos billets ; mais la timide ardeur
 Craint en vous répondant d'engager sa pudeur.

Dans vos plaintes n'ufez d'aucune violence ;
Si main bientôt rompra ce rigoureux silence :
Vous n'aurez plus à craindre une foible raifon ;
Ces progrès attendus viennent dans leur faifon.

Peut-être que d'abord une répnfe altière
A vos triftes regrets vient fervir de matière.
Vos vœux, dit-elle, ailleurs auroient dû s'adreffer,
Vous êtes conjuré de ne plus la preffer.

Elle craint d'obtenir ce qu'elle vous demande ;
Vous obéirez mal, quoiqu'elle vous commande ;
Revenez au combat, la victoire eft à vous :
Plus un bien coûte cher, & plus il paroît doux.

Paſſez & repaſſez ſouvent devant ſa porte :
Qu'un vif emprefſement fans ceſſe vous tranſporte
Dans le ſéjour heureux, où vous pouvez la voir,
Suivez par-tout ſes pas ; tel eſt votre devoir.
Feignez d'autres deſſeins ; l'amour veut du myſ-
tère ;

Des ſignes employez l'éloquent miniſtère :
Le langage des yeux eſt celui des amans,
Et leurs troubles confuſ ſont des vœux charmans.
Saiſſiez au théâtre une place auprès d'elle.
Dañs tout ce qu'elle fait prenez-la pour modèle ;
Inſenſible aux plaiſirs que vous offrent ces lieux,
N'y goûtez que celui d'admirer ſes beaux yeux.
Qu'un éloge ſincère lui donne en apparence
Sur le ſpectacle entier la douce préférence ;
Applaudiffez le plus aux rôles amoureux :
L'art d'amuſer les cœurs fait les amans heureux.
Votre tems le plus cher doit être tout pour elle ;

Le perdant à ſon gré, vous riguez votre belle.

D'une molle patience évitez les apprêts,
Et jamais n'empruntez d'eſtimés traits.
Un luxe érudité dans l'homme nous irrite :
Aux prêtres de Cérès laiſſez ce vain mérite.
Point d'affectation, ni goût de nouveauté :
Le bon air nous convient, c'eſt là notre beauté.
Hippolite de Phédre alluma la tendreſſe ;
Théſée en ſes amours négligea la molleſſe ;
Sans les ſévères ſoins aux héros inconnus,
Adonis en chasseur fut aimé de Vénus.

Par ſon ſimple agrément la propreté nous flatte ;
Le bon goût en habits dans le moins riche éclate.
Il eſt, pour plaire encor, bien d'autres petits ſoins,
Que l'amour vous preſcrit de négliger le moins.
N'oubliez pas ſur-tout qu'une ſacheuſe haleine,
Contre elle fait armer le dégoût & la haine.
Au beau ſexe laiſſons le riche ajuſtement,
Et d'un art affecté le pénible ornement.
Je vois, j'entens Bacchus ; c'eſt ſa voix, il
m'appelle.

Protecteur des amans, viens ſecondier mon rôle,
Ce dieu d'un bel objet, ainſi que nous, charmé,
Favoriſe les ſeux dont il eſt enflammé.

Sur une iſle déſerte, Ariadne abuſée
Erroit, & ſe plaignoit du volage Théſée :
Dans le déſordre affreux de ſes ſens étonnés,
Ses cheveux voligeoient aux vents abandonnés ;
Son déſeſpoir franchir des lieux inacceſſibles,
Et demande Théſée aux ondes inſaisſibles.

Elle reproche au ciel un sort si rigoureux :
 Écho seule répond à ses cris douloureux.
 Ses yeux fondent en pleurs ; les sanglots & les
 larmes
 A cet aimable objet prêtent de nouveaux charmes ;
 Et se frappant le sein : Que vais-je devenir ?
 Perfide ! tes sermens n'ont pu te retenir !
 Reviens, charmant Thésée, infidèle adorable,
 Et d'un si noir forfait ne te rends point coupable.
 Sur le rivage au loin, tout-à-coup on entend
 De tambours, de hautbois un concert éclatant.
 De la douleur d'abord la frayeur prend la place,
 La force l'abandonne, & tout son sang se glace.
 Les yeux étincelans & les cheveux épars,
 Les bacchantes déjà fondent de toutes parts :
 Les satyres légers les suivent hors d'aisance,
 Et forment une danse autour du vieux Siténe.
 Sur un superbe char, par des tigres traîné,
 Bacchus paroît enfin, de pampres couronné ;
 Ariadne pâlit, & veut prendre la fuite.
 Où suis-je ? dieux cruels ! où m'avez-vous réduit ?
 Cria-t-elle, Arrêtez : où voulez-vous courir ?
 Répond le dieu charmé ; je viens vous secourir,
 Ariadne, arrêtez ! vous n'avez rien à craindre.
 Heureuse en vos malheurs, cessez de vous en
 plaindre ;
 Bacchus est votre époux : montez au rang de
 dieux ;
 Soyez un nouvel astre, & brillez dans les cieux.
 Il dit : & de son char descendant avec grâce,

Pour la mieux rassurer, tendrement il l'embrasse.
 Cavalqueur ne fut plus que ses doutes pressans :
 Elle résiste en vain, les dieux sont tout-puissans.
 Les sautes à grands cris en marquent la journée ;
 Les nymphes par leurs chants appellent l'Hy-
 ménée :
 C'est ainsi qu'Ariadne & le dieu des buveurs,
 D'un amour plus heureux goûtèrent les saveurs.
 Lors donc qu'en belle humeur près de votre
 maîtresse,
 A table vous craignez une vapeur traîtresse,
 Priez le dieu du vin de bannir de vos sens :
 Les vertiges fumeux, les troubles indécens.
 Sous des traits délicats déguisez vos faiblesses,
 Votre amante agréra ces offrandes secrètes :
 Les plus ardens desirs sont écrits dans les yeux ;
 Le silence est souvent ce qui parle le mieux.
 Mais bientôt auprès d'elle, en aimable convive,
 Rappelez l'allégresse, & la rendez plus vive.
 Avez-vous de la voix ? que par les plus doux sons
 Vos sentimens cachés soient peints dans vos
 chansons.
 Déployez les talens par où vous pouvez plaire ;
 Ce qui fait la sœur n'est jamais sans salaire.
 En vous chargeant du soin de lui verser du vin,
 Tâchez de lui serrer adroïtement la main :
 Sur son verre portant une lèvres empreintes,
 Montrez-vous curieux d'y ravir la pensée.
 Le vin a des attrais ; soyez sage en buvant ;
 Lorsque le plaisir guide, on s'écarte souvent,

La plus juste censure est forcée à se taire,
 Tant que de la raison le flambeau vous éclaire.
 Fuyez avec horreur ces bachiques procès,
 Et ces débats haineux qu'enfantent les excès.
 Eurillon trouva sa perte dans l'ivresse ;
 A table on ne doit voir que jeux & qu'allégresse.
 L'ivresse véritable est nuisible à vos vœux ;
 Celle que vous feindrez secondera vos vœux.
 Quand d'un faux embarras votre langue bégaié,
 Que votre esprit badin plus librement s'égaie,
 Faites que l'on s'en prenne au vin plutôt qu'à
 vous :

Jurez-lui que des dieux le sort seroit moins doux,
 Si, cette même nuit, vos deux ames mourantes,
 Sur vos lèvres en feu se rencontroient errantes,
 Peignez au naturel ces funestes instans.

Se lève-t-on de table ? Approchez, il est tems.
 Dans l'ombre de la nuit, la foule favorise
 D'un amant courageux la plus vive entreprise ;
 Du pied touchez la sien ; qu'au feu de vos de surs
 S'allume dans son cœur l'avant-gout des plaisirs ;
 Et, rejetant alors une pudeur timide,
 Parlez, pressez, suivez le transport qui vous guide.

Vénus & la Fortune aiment les gens hardis :
 Aux liches leurs faveurs sont des biens interdits.
 A gagner son époux, appliquez votre étude ;
 Qu'il vous puisse en tout tems voir sans inquié-
 tude :

Dût-il tout son respect à votre dignité,
 Par vos soins prévenans flattez sa vanité.

Quo

Que rien pour lui n'échappe à votre complai-
 sance :

Plein de discrétion, respectez sa présence ;
 En écartant de lui tous les soupçons jaloux,
 La plus sainte amitié fait à s'assurer vos coups.
 Un usage applaudi, mais non exempt de crimes,
 N'accrédite que trop ces perfides maximes ;
 Et ma muse à regret obéit à la loi,

Qu'en des sujets pareils on impose son emploi.
 N'espérez pas qu'en vous je verse l'éloquence ;
 Aimez, & vos discours ont assez d'élégance :
 Que les yeux soient amans, si le cœur ne l'est pas.

D'une femme crédule exaltez les appas :
 Pour la persuader mettez tout en usage :
 Vous serez bientôt cru ; le plus affreux visage
 Se fait de sa laideur des portraits gracieux ;
 Toute femme en un mot est aimable à ses yeux.
 Mais en feignant d'aimer, le fourbe souvent
 aime ;

Celui qui trahissoit, vient se trahir lui-même.
 Belles, prêtez l'oreille à son discours flatteur ;
 Et véritable amant se change l'imposeur.

Comme en courant toujours l'onde étend ses
 rivages,

L'esprit insinuant, par de secrets ravages,
 Suit sourdement des cœurs miner la liberté ;
 La louange est l'écueil qui brise la fertté.
 Dans ses attraits chéris se plaît la plus sévère ;
 Et la plus sage veut qu'on l'aime & la révère.
 Pallas même & Junon ne purent pardonner

Tome I.

3

Au berger, qui jadis osa les condamner.
 Le pain que vous luez, roulez avec adresse,
 De sa plume admirée traite la richesse :
 Vos regards détournés le font faire interdit.
 Sous la main qui le fuit, un courtier s'applaudit ;
 Fier de ses nobles cris, il se poste avec grace,
 Et prend de sa beauté la générale audace.
 Promettez volontiers, c'est le droit des amans :
 Du nom sacré des dieux confirmez vos sermens.
 Jupiter dans le ciel soutir à vos parjures :
 Par son ordre les vents emportent ces injures ;
 En jurant par le Six ce dieu trompoit Jason,
 Et pour tromper de même, il nous prête son nom.
 Il est des dieux sans doute, & nous devons le

croire ;
 Ces dieux dans tous les tems sont jaloux de leur
 gloire.

Que sans cesse l'encens fume sur leurs autels ;
 Le repos n'endort point ces heureux immortels.
 Leur majesté terrible en tous lieux est présente ;
 Craignons-les, & menons une vie innocente ;
 Justes & bienfaisans envers tous les humains,
 Que dans le sang jamais nous ne trempions nos
 mains.

Mais on est vertueux même en manquant aux
 belles ;

Il nous seroit honteux de leur être fidèles :
 C'est un peuple léger, sans foi, sans équité ;
 Comme lui renonçons à ce qu'il a quitté.
 On conte que l'Égypte a d'une sécheresse

Souffrez pendant neuf ans la fureur vengeresse :
 Traison dit au tyran, que pour calmer les dieux,
 Le sang d'un étranger devoit purger ces lieux.
 Eh bien ! dit Balthis, tu seras la victime ;
 Pour finir nos malheurs, ta mort est légitime.
 Phalaris fit brûler dans un fourneau d'airain
 Celui qui, pour le fonder, avoit prêté sa main.
 Louons ces châtimens : l'équité doit paroître,
 A peuir le méchant, par le mal qu'il fit naître.
 Du beau sexe parjure égalons les forfaits :
 Qu'il gémissé à son tour des maux qu'il nous a
 faits.

Pour vaincre mieux encore, ayez recours aux
 larmes :

Un cœur de diamant se rendroit à leurs charmes
 Quand vos efforts pressans pourroient l'effarou-
 cher,

L'insensible à vos pleurs se laissera toucher.
 Mais si de vous leur cours ne vouloit point
 dépendre,

hâtez-les du moins, & feignez d'en répandre.
 A vos douceurs mêlez le plus tendre baiser ;
 Par son humide ardeur vous saurez l'embraser.
 Vous le refusez-elle ? il faut toujours le prendre ;
 Elle se plaint peut-être, & se feint d'en défendre ;
 Si serré ne voudroit céder qu'en combattant :
 Point d'effort qui la blesse, ou qui soit rebutant ;
 Un larcin trop grossier peut vous être funeste ;
 Peut-on prendre un baiser, sans prendre aussi
 le reste ?

La perte du bonheur, qu'on laisse évanouir,
Rend indigne du bien dont on pourroit jouir.
C'est à sa lâcheté qu'il faut que l'on s'en prenne;
La pudeur qu'on allégué est une excuse vaine :
De votre violence elle attend ses plaisirs,
Et veut être forcée à suivre ses desirs.

L'amante que Vénus au pillage abandonne,
Contente du volcar, aisément lui pardonne.
Sa méchanceté même est pour elle un bienfait :
Que son cœur au contraire est bien peu satisfait.
Malgré cet air joyeux qu'elle lui fait paroître,
Quand elle est respectée, ayant pu ne pas l'être.
Phébé fut enlevée, aussi bien que sa sœur ;
Et l'une ainsi que l'autre aime son ravisseur.
De tout brave assillant la victoire est amie ;
Achille à sa valeur soumit Dédamie.

Auprès du mont Ida, le jugement rendu
Avait reçu le prix de Vénus attendu.
Du prince de Phrygie Hélène étoit la proie,
Et l'arrêt du destin déjà menaçoit Troie.
Tous les rois promettoient de venger son époux ;
A la honte d'un seul ils s'intéressent tous.
Achille, déguisé sous un habit de femme,
Aux yeux de tous les Grecs est passé pour infame.
Mais d'une mère en pleurs, il dut suivre la loi :
Quoi donc, jeune héros, est-ce là votre emploi ?
Dans de si nobles mains faut-il qu'un foieau serve ?
Prenez dans un autre art les leçons de Minerve :
Changez cette coiffure en pelant baudrier ;
Hector, le grand Hector, sous vos coups ne doit plus

Dans le même palais, une jeune prisonnière
De sa fautive compagnie engagea la tendresse,
Et connut ce héros aux traits de sa vigileur.
Que pouvoit contre Achille une vaine rigueur ?
La belle veut paroître aimer la résistance :
Les combats sont toujours triompher la confiance.

Mais qu'on voit peu durer un bonheur si charmant !

Dédamie en vain veut céder son amant :
De tout ce qu'offre Ulysse, il ne prend que les armes,

Et court chercher la gloire au milieu des alarmes.

Trop d'ardeur dans la femme avilit ses appas ;
La pudeur à ses feux défend le premier pas.
Celui qui d'elle attend une honorable avance,
Fait de sa vanité décevoir l'insolence.

Commencez le premier, adressez-lui vos vœux ;
Que sa douceur réponde à vos tendres aveux ;
Priez pour réussir ; elle veut qu'on la prie ;
Par vos respects son ame est sans peine attendrie.
L'amour le plus soumis n'a rien d'humiliant ;
Jupiter prend lui-même un tra de suppliant.
Ses soupirs ont touché les beautés les plus fières ;
Aucune n'a, dit-on, rejeté ses prières.

Si vos respects pourtant enflent trop sa fierté,
Cessez ; par vos froids coups piquez sa vanité.
L'office d'un bien dédaigné, & le refus accablé ;
Afin qu'on le rappelle, un amant se retire.

Que l'espoir des faveurs, banni de vos discours,

Sous le nom d'amitié déguise vos amours ;
Ce secret a souvent fait naître la tendresse ;
Telle qui vous bravoit, se rend à cette adresse ;
Sans qu'elle y pense arrive un heureux change-
ment,

Et l'amî prend enfin le rôle de l'amant.
Dans le teint remizant de celui qui navigue,
La mer & le soleil décrivent sa fatigue ;
Le laboureur ardent au fort de la chaleur,
Le vigneron peut-il conserver sa couleur ?
Dans un athlète illustre aux jeux qu'aimoit Her-
cule,

La blancheur de la peau paroîtroit riduelle.
Que tout amant soit pâle ; une triste langueur
A souvent d'une ingrâte adouci la rigueur.
Daphnis décoloré languissoit pour Naïce :
Orion dans les bois expiroit pour Lince.
Un visage défailt, certain air négligé
Dépense en faveur d'un amant outragé :
Les veilles de la nuit, les amoureuses peines
Ne maigrissent que trop un homme dans les
chaînes :

Que chacun vous voyant, dise : *Il est amoureux.*
Excitez la pitié, pour devenir heureux.
Écoutez, ô Romains ! mes avis & mes plaintes.
Le nom d'amî, la foi ne sont plus que des feintes ;
Rien n'est sacré pour vous : non, il n'est plus
permis

De dévoiler son ame à ses plus chers amis.
De celle qui vous plaît leur peignez-vous la grace !

Ils fongent dès l'instant à remplir votre place.
Philobus, Pilade, & Patrocle aux espris
Ont su de l'amitié respecter mieux les loix ;
Près des plus beaux objets leur probité s'arreste
De leurs amis absens n'a pas souillé la couche.
Ces exemples fameux sont des siècles passés.
Dans ce siècle tout suit des chemins opposés :
Avant que la vertu reprenne son empire,
L'amour perd ses droits sur toute ce qui respire.
Les plus fins criminels font les plus grands plaisirs ;
Leur sel vif & piquant irrite nos desirs :
D'un bien que nous volons la douceur est char-
mante,

Et du malheur d'autrui notre bonheur s'augmente.
Un amant ne doit point craindre son ennemi ;
Mais il doit redouter son plus fidèle ami.

Un même esprit n'est pas le partage des belles :
Pour plaire à mille objets, mille routes nouvelles.
Dans les climats divers les fruits sont différens :
Bacchus sur les côtesaux fait rougir ses prérens ;
On voit dans les vallons les olives pendantes,
Et la plaine jaunit des moissons abondantes.
Autant qu'en trois divers, nous différons en
mœurs :

Le sage s'accoutume à toutes les humeurs :
Tel qu'un autre Prochée il masque son visage ;
Suivant le tems, les lieux, la rose est en usage.
Ici, d'un trait subtil on lance le poison ;
Là, l'avidé hémasé découvre l'homme à son ;
Ailleurs, dans des fûts on surprend sa sincérité.

Toujours imprudemment se livre la jeunesse ;
L'âge mûr aperçoit vos tases de plus loin ;
Observez donc sur-tout les âges avec soin.

Ne soyez point savant auprès d'une innocente ;
Certaine liberté trop vive & trop pressante ,
Effarouche un objet encor plein de pudeur.
Si simplicité tremble, en voyant tant d'ardeur :
Souvent celle qui craint un cavalier aimable ,
Le plus goffier amant fait la rendre traitable.
Qu'en ces lieux, dit l'Amour, un moment de
repos,

Pour marquer ma victoire, arbore mes drapeaux.

CHANT SECOND.

QUE vos chants redoublés signalent votre joie ;
Dans vos heureux filets j'ai conduit votre proie.
Aux plus doctes écrits préférez mes travaux ;
Leur secours vous promet des triomphes nou-

veaux :

Semblable à vous, Paris, dans le sein de la Grèce,
Sur la foi de Vénus enleva sa maîtresse.
Il n'aperçut qu'Hélène, & brava les dangers
D'un peuple d'ennemis sur des bords étrangers.
Jeunesse, où coutez-vous ? vos voiles vagabondes
Sont encor le jouet & des vents & des ondes :
Le port que vous cherchez est éloigné de vous ;
De ce qui suit dépend votre sort le plus doux,

CHANT SECOND. 33

Mon art vous a fournis le cœur de votre belle ;
Mon art seul soutiendra votre pouvoir sur elle.
S'il est beau de dompter de nombreux ennemis,
L'est-il moins de régner sur leurs cœurs affaiblis ?
Souvent des grands succès le sort fait le partage ;
Mais l'habileté seule en fixe l'avantage.

Mère des deux plaisirs, & toi, divine sœur,
Qui du nom de l'amour partages la douleur,
Si jamais j'éprouvai vos bontés secourables,
En ce hardi projet soyez-moi favorables.

Entreprends en ce jour d'enseigner aux amans
L'art de tirer l'amour de ses égaremens.

C'est un enfant léger, la preuve est dans ses allées,
Arrêtons, s'il se peut, ses courses insidieuses.

Retenu par Minos, Dédale de ses mains
Sur autrefois des airs s'opplait les chemins.

Dès qu'il eut terminé son savant labyrinthe,
Et vu le Minotaure en sa terrible enceinte :

Rendez-moi, disoit-il, à mon pays natal ;
Je me sens approcher de mon terme fatal.

Il est temps, ô grand roi ! que cet exil finisse ;
Qu'à mes aïeux enfin la mort me réunisse.

Si mon âge ne peut trouver grâce à vos yeux,
Révoquez pour mon fils ces entres odieuses.

Inutiles efforts ! prières impuissantes !

Minos est insensible à ces raisons pressantes.

« Que mon art vienne ici, dit-il, à mon secours ;

« C'est à toi, mon esprit, qu'aujourd'hui j'ai
« recours.

« Mon barbare tyran tient Neptune & la Terre ;

« J'éprouve l'un & l'autre à ma suite contraire ;
 « L'air au moins est pour nous ; fendons son
 « vaste sein :
 « Approuvez , Jupiter , ce pénétrant dessein.
 « Je n'attaquerai point votre palais céleste :
 « Pour braver un ciel, ce chemin seul me reste.
 « Pénétrons les enfers, s'il le faut, à ce prix ;
 « L'adversité souvent anime les esprits. »
 Qui croitait qu'un mortel, s'élevant jusqu'aux
 nues,
 Pût s'ouvrir dans les airs des routes inconnues ?
 Par des ailes, qu'il fait artivement ranger,
 Il se promet bientôt d'en vaincre le danger :
 Un fil en maintient l'ordre, & la cire amollie
 Est l'unique ciment qui les forme & les lie.
 Sans songer que bientôt il doit en être armé,
 De ce travail Icare en jeune homme est charmé.
 « Oui, voilà mes vaisseaux ; & ma sage conduite
 « Saura loin de ces lieux diriger notre suite,
 « Dit ce père : partons, & traversons les airs,
 « Puisque seuls à nos vœux ces chemins sont
 « ouverts.
 « Évite bien, mon fils, & le Faucon, & l'Ours ;
 « Du brûlant Orion éloigne aussi ta courbe ;
 « Règle ton vol sur moi, je saurai te guider :
 « Du soleil trop voisin songeons à nous garder ;
 « La cire couleroit à son approche ardente.
 « N'écoute point non plus une crainte impru-
 « dente,
 « Et ne va point raser ces basses régions,

« Que couvrent des brouillards les sombres
 « légions ;
 « Tiens toujours le milieu ; cède à la violence
 « Du fougueux Aquilon : imite ma confiance. »
 Du léger attirail le père arme son fils,
 Lui répète cent fois, mais en vain, ses avis ;
 Il lui montre à l'invoit cette amorce avec règle,
 Tel aux plumes des ailes on voit s'ébattre un aigle,
 Quand voulant animer leur vol audacieux,
 Il ouvre à ses aiglons les vastes champs des cieux.
 Nouvel oiseau, Dédale agite ses deux ailes,
 S'élançe, vole & plane en ces routes nouvelles.
 Un côté s'élevait sur ce funeste bord,
 D'où ces hardis mortels vont prendre leur effort ;
 Le père de son fils se fait encore entendre ;
 Il l'anime, & retient sa course pour l'attendre.
 Icare, dans son vol bientôt trop assuré,
 Aime à se voir voisin de l'Olympe azuré.
 Des pêcheurs, les voyant traverser sur leurs têtes,
 Laisent d'étonnement leurs lignes déjà prêtes.
 Déjà ces deux coucheurs avoient franchi Samos ;
 Derrière eux s'éloignoient Faton, Naxe & Dolos ;
 Sur leur droite déjà disparaissent Lesbos ;
 Quand Icare enhardi brave tous contraires,
 Et sans tout-à-coup son vol ambitieux,
 Il fait loin de son père, & monte au haut des
 cieux.
 Trop proche du soleil, sa volante machine
 De tous côtés se liche & menace ruine.
 Du haut du ciel Icare envisage les mers ;

Ses yeux par la frayeur d'un voile sont couverts ;
 Tout moupan ; ses bras nus en vains efforts
 Magilent ;

Il est sans mouvement , & ses ailes le quittent ;
 Ju tombe ! cria-t-il : à mon père l'ardent.

Ses cris font avec lui tous les cœurs emportés ;
 Ce père infansé d'abord appelle Icare.

Icare, où te cherches-tu quel malheur nous sépare ?
 Il en découvre , hélas ! les ailes sur les eaux.

Aux restes de ce fils , rejeté par les flots ,
 Ce vieillard , en pleurant , donna la sépulture :
 Cette mer partagea sa funeste aventure.

Tout roi qu'étoit Minos , & quoi qu'il pût oser ,
 A l'ouvrage d'un homme il ne put s'opposer :
 Et moi , d'un dieu puissant je veux lier les ailes ,
 Quoiqu'elles soient en lui des armes naturelles.

Les philtres amoureux & les enchantemens ,
 Sont des foibles esprits les vains amusemens.
 Les herbes , les poisons que composoit Médée ,
 N'empruntent leur vertu que d'une telle idée :
 Loïn de flatter l'Amour ils lui font en horreur ;
 Ils troublent la raison , & portent la fureur.
 Si de crimes pareils Vénus étoit complice ,
 Circé dans son palais auroit contrainit Ulysse ;
 Le vrai mérite seul a le droit de charmer :
 Tout effort criminel ne peut vous faire aimer.
 Le secret sûr de plaire est de se rendre aimable :
 Ce qui ne fait qu'aux yeux , est le moins estimable.
 Pour fixer la beauté que votre cœur chérit ,
 Aux agrémens du corps joignez ceux de l'esprit.

Les traits passent vite , ils sont un bien fragile ;
 Le temps l'emporte , & fait comme un voleur agile.
 Demain , malgré vos soins , les plus brillantes fleurs
 Veront ternir l'éclat de leurs vives couleurs ;
 De la rose , en ces champs , Pépie seule reste.
 L'âge ainsi fait en nous un voyage funeste :
 Les rides vont dans peu nous filonner le front ;
 Sous ces glagons pesans nous devenons blanchitons.
 Formez-vous par l'esprit une beauté durable ;
 L'esprit jusqu'au tombeau rend un homme agréa-
 ble.

Que , dès vos jeunes ans , les beaux arts cultivés
 Vous parent des lauriers aux foyers réservés :
 Des trésors de la Grèce enrichissez vos veilles :
 L'éloquence en leurs foyers va pulser ses mer-
 veilles.

Ulysse en tous ses traits n'eut , dit-on , rien de
 beau :

N'a-t-il pas de l'amour allumé le flambeau ?
 Ses talens enchanteurs , par leur flatteuse adresse ,
 Des nymphes de la mer ont surpris la tendresse ;
 Calypso condamnoit son départ proposé :
 Neptune est , disoit-elle , à vos vœux opposé.
 Ah ! que n'invens point la craine ingénieuse !
 Que de fois sa douleur , fausement curieuse ,
 Veut d'Ulysse encore entendre les malheurs !
 Ce prince las terré avec d'autres couleurs ,
 Sur le rivage assis , un jour cette déesse
 Veut savoir les exploits des héros de la Grèce :
 D'un rocher qu'il tenoit dans sa main par hasard ,

Ulyse forme un siège, il le trace avec art.
 Là, dit-il, étoit Troye; il en peint les murailles :
 Voici le Simois, qu'ont rougi cent batailles ;
 Les tentes de Rhésus occupoient ces quartiers ;
 C'est là que dans la nuit j'enlevai ses coutiers.
 Pergame ainsi tracée, un flot vient, & l'efface ;
 De Rhésus, de son camp on ne voit plus la trace :
 Crains, lui dit Calypso, ce terrible élément ;
 Vois quels noms sa fureur détruit en un moment !
 Loin de vous prévaloir d'une aimable figure,
 Ajoutez à son prix un agrément qui dure :
 L'adroite complaisance engage les esprits ;
 On n'a pour un brutal que haine & que mépris.
 Le loup & le milan, qui n'aiment que la guerre,
 Ne peuvent s'assurer d'alye sur la terre :
 Le rossignol tranquille exhale ses doux sons,
 Et la fauvette en paix couve dans les buissons.
 Point d'aigreur, de débats, ni de tristes ruptures ;
 L'amour dans la douceur trouve sa nourriture.
 La femme & le mari, dans leurs aigres accès,
 Se chassent tour-à-tour, sont toujours en procès ;
 L'hymen fut de tous tems suivi de la querelle ;
 Toute épouse pour d'ordres l'apporte avec elle.
 Après d'une maîtresse, amans, agissez mieux :
 Ne lui parlez jamais que d'un ton gracieux,
 Ce n'est point une loi qui vous unit ensemble ;
 Par des liens secrets l'amour seul vous rassemble :
 Qu'un abord excessant, que de propos chéris
 N'annoncent avec vous que les jeux & les ris.
 Je ne viens point au riche offrir un vain précepte,

Sa libéralité du grand nombre l'excepte.
 Quiconque peut donner, a tout esprit en soi :
 Je lui cède ; un tel homme en fait bien plus que
 moi.
 J'étois pauvre en aimant ; j'enseigne mes sem-
 blables :
 Mes présens se faisoient en discours agréables.
 Pauvre, aimez sagement ; ne parlez qu'à propos ;
 Plus souple que le riche, endurez en repos.
 Je m'en souviens encore : un jour, dans ma
 colère,
 J'arrachai les cheveux de qui m'avoit su plaire :
 Que ce transport fatal me coûta de soupirs !
 Que ce malheureux jour m'esleva de plaisirs !
 Son voile déchiré fut, dit-on, mon ouvrage ;
 J'en doutois ; mais ma bourse en répara l'outrage.
 N'allez point follement ainsi vous irriter ;
 En ce point seulement gardez de m'imiter.
 Avec sincérité votre maître s'accuse ;
 Ma franchise aux jaloux ne laisse plus d'excuse.
 Contre nos ennemis aiguillons tous nos traits ;
 Mais offrons au beau sexe une éternelle paix :
 Parmi les doux plaisirs, les jeux, les ris folâtres,
 N'apportons à ses pieds que des vœux idolâtres.
 L'insensible à vos vœux répond par des froi-
 deurs,
 Souffrez ; vous la verrez partager vos ardeurs.
 Une branche languit, votre main la redresse ;
 La force vous sert moins que les soins & l'adresse.
 Le nageur fend les eaux en leur obéissant,

Et perd contre leurs cours un effort impuissant,
 La douceur apprivoie & l'ours & la panibère ;
 Le fier taureau dompté va labourer la terre.
 L'implacable Atalante égorgé ses amans ;
 Mais un amour vengeur est aussi ses momens.
 Méléon , pleurant sa triste destinée ,
 De sa nymphe accabloit la rigueur oblinée :
 Par son ordre , il portoit ses filets sur son dos ,
 Dans le sang des lions teignoit ses javelots :
 En se livrant lui-même aux foibles traits d'Ide ,
 Il vit enfin la mort tant de fois appelée.
 Mon art n'ordonne point de parcourir les bois ;
 Ni sous un tel fardeau de se mettre aux abois.
 Pour finir vos malheurs, ne cessez point de vivre.
 Ma plus dure leçon est agréable à suivre.
 Soyez à votre reine un sujet dépendant ;
 Cédez-lui ; la victoire est à vous , en cédant.
 Elle approuve , approuvez ; blâmez quand elle
 blâme :

Que de vos sentimens le sien devienne l'ame.
 Rien quand elle rit : pleure-t-elle ? pleurez ;
 Ses beaux yeux sont pour vous des guides assurés.
 Dans le jeu finement s'ex prime la tendresse ;
 L'amant n'y doit jamais chagriner sa maîtresse.
 Toute perte est sensible ; & sans autre intérêt ,
 Le sort peu favorable à tout vaincu déplaît.
 Perdez donc noblement ; & sauvant l'apparence,
 D'un gain sacrifié montrez quelque espérance.
 Certains soins obligeans sur elle ont tout
 pouvoir ;

Sans honte , vous pouvez lui tenir son miroir.
 Celui qui de Junon fut fléchir la colère ,
 Et qui porta le ciel aujourd'hui son salaire ,
 Alcide près d'Omphale , en un palais coché ,
 A tourner un fuseau fut long-tems attaché ;
 Ce héros d'une belle a reconnu l'empire.
 A de plus grands honneurs quel téméraire aspire ?
 Peut-on craindre en suivant un modèle au lièvre ou
 Comptez-vous rencontrer votre amante au bar-
 reau ?

Dévansez le moment fixé par elle-même ;
 Soyez , pour la quitter , d'une lenteur extrême ;
 Elle parle , volez à son commandement ;
 L'amour est offensé de tout retardement.
 Au sortir d'un souper, vous la menez chez elle ;
 Rendez-lui les devoirs d'un esclave fidelle.
 On est à la campagne ; on vous fait avertir :
 Vous manquez de voiture, il faut toujours partir ;
 Dans le chemin prenez pour guide la tendresse.
 Vénus dans ses sujets méprise la paresse ;
 Traversez des déserts les plus brûlans climats ;
 Affrontez dans l'hiver la grêle & les frimats.
 L'Amour veut du courage ; & semblable à
 Bellone ,
 De ses exploits comme elle, il éconne.
 Quittez ses bataillons , vous, dont la lâcheté
 Craint & fait un honneur par la peine achevé.
 Ses soldats accablés de veilles éternelles ,
 Dans son camp douloureux servent de sentin-
 elles ;

Il n'appartient qu'aux cœurs ennemis du repos,
De se charger du soin de ses beaux drapeaux,
Des plus pressans dangers s'écarter environnés,
Leur valeur en revient de myrtes couronnés.

Des torrens, qui sur vous fondent du haut des
airs,
Vous replongent souvent dans l'horreur des
hivers.

Jadis Admète a vu le dieu de la lumière
Habiter sous le toit d'une simple chaumière ;
Et comme un vil berger, sur de tristes côteaux,
Pendant l'été brûlant conduire ses troupeaux.
Ce qu'a fait Apollon, peut-il vous faire honte ?
Est-il sien, quand il veut, qu'un amant ne s'ar-
monte ?

Dépouillez tout l'orgueil d'un fide & vain hon-
neur,

Vous, qui dans vos amours fixez votre bonheur,
Celle que vous aimez vous interdît la vue ;
De la voir librement l'espérance est perdue ;
Qu'un passage secret soit la nuit hasardé,
Et le mur le plus haut par vous escaladé :
En voyant les dangers où son amant s'expose,
Elle s'applaudira de s'en trouver la cause.
Il n'est pour votre amour d'exploits plus glorieux,
Ni de garant plus sûr du pouvoir de ses yeux.
Léandre ne bravoit les flots & la tourmente,
Que pour mieux s'assurer du cœur de son amante.
Rendez à vous servir ses esclaves zélés ;
Qu'ils soient avec douceur par leurs noms appelés

Des suivantes sur-tout distinguez les précédentes ;
Aux caresses joignez quelquefois les prières.
Amans, ne craignez point de vous humilier ;
Par de foibles présents vous pouvez les lier.
Payez plus largement celle qu'un maître austère
A surprise employant pour vous son ministère.
Bientôt vous les verrez tous, devenus di terets,
Epouser chaudement vos tendres intérêts.

Loin de vous appauvrir, pour gagner votre belle,
Que vos dons les plus chers soient d'une baga-
nelle.

Sous leurs beaux trésors se couvrent les ra-
meaux ;

Pour elle choisissez leurs présents les plus beaux ;
Quoiqu'au marché l'argent vous en ait rendu
maître,

Dites qu'en vos jardins vous les avez vu naître :
Un bouquet, une fleur lui fera votre cour.
Voilà les messagers que veut avoir l'Amour ;
D'un souvenir flatteur ils ont en eux le gage ;
La belle avec plaisir entendra leur langage.

Apollon de nos jours voit braver son talent ;
Rimporte, essayez-vous à faire un vers galant,
Vos chans seront loués ; mais on veut des lar-
gestes :

Du riche impertinent on aime les richesses.
C'est à le siècle d'or ; à l'or tout rend honneur ;
Le plus rustique amant trouve le vrai bonheur.
Que le divin Homère à Rome se transporte ;
S'il n'offre que sa muse, Homère est à la porte.

On voit par les beaux arts des femmes s'illustrer,
 Mais peu d'un tel honneur ont droit de se fierer ;
 Dans un nombre plus grand réside l'ignorance ;
 On n'en prétend pas moins au nom de la science,
 Sans peser leur mérite, offrez-lui vos chansons ;
 Et, lecteur gracieux, relevez-en les sons.
 Peut-être en vertez-vous votre amante plus vaine,
 Mettre au rang des présents les fruits de votre

veine.
 Ce que vous préparez pour votre utilité,
 Tâchez qu'à sa demande il soit exécuté.
 Un esclave attendoit sa liberté promise ;
 Ne l'en faites jouir que par son entremise.
 A d'autres par bonté vous vouliez pardonner ;
 Que sa protection vienne vous l'ordonner.
 Qu'elle vous doive enfin votre propre avantage ;
 La gloire d'obéir devient votre partage ;
 Celle de commander, flattant tout bas son cœur,
 Lui fait par vanité reconnoître un vainqueur.
 Pour allumer en elle une flamme adorable,
 Qu'une amante se croie à vos yeux adorable,
 Vient-elle se montrer dans ses brillans ardeurs ?
 Dites que leur éclat fait naître les amours.
 Est-elle négligée ? elle en est plus touchante.
 Tel que soit un habit, que son goût vous enchante,
 Tout lui sied, s'il vous ; mais l'or, les diamans
 Sont à vos yeux charmés ses moindres ornemens.
 En tout tens jurez-lui qu'aux dons de la nature
 Elle devra toujours sa plus riche parure.
 S'est-elle fait friser ? l'amour dans ses cheveux

Sur un trône ondoyant vient enlever vos vœux,
 Elle chante ? admirez ; plaignez-vous, d'un air
 tendre,
 De voir trop tôt finir le bonheur de l'enseindre.
 Quand sur certains plaisirs s'échappent vos dis-
 cours,
 Aux transports les plus vifs donnez un libre cours ;
 Est-elle une Méduse intraitable & sauvage,
 Vous saurez l'adoucir par ce tendre langage.
 Si vous dissimulez, faites-le sagement ;
 Vous perdez vos douceurs, quand votre air les
 dément.
 La ruse enveloppée utilement s'emploie,
 Et l'artifice nuit d'abord qu'il se déploie ;
 Le fourbe démasqué, d'une indigne rougour
 Se voit couvrir le front par un mépris vengeur.
 Quand à sa fin prochaine on voit s'approcher l'au-
 tomne ;
 Quand Bacchus joint ses dons aux présents de
 Pomone,
 Le froid alors au chaud livre un douteux combat ;
 Ses coups opposés la langueur nous abat,
 Si d'un air corrompu le trait malin le blesse,
 Et qu'un lit douloureux soutienne sa foiblesse,
 Qu'en vous l'amour actif lui montre son amant ;
 Semez, si vous voulez moissonner pleinement,
 Loin qu'un triste dégoût vous éloigne, ou vous
 lasse,
 Tout ce qu'elle permet, que votre main le fasse ;
 A ses yeux attendez, laissez couler vos pleurs ;

Dans tous vos mouvemens exprimez vos desirs ;

Sans fin formez des vœux ; toujours en sa présence
Que vos rêves contés flattent son espérance.
Hâtez avant leurs tems les soins religieux,
Qui savent dissiper un air contagieux,
Tels services rendus sont payés avec joie ;
De la félicité leur prix ouvre la voie.
Que trop d'empressement n'aille point vous
trahir ;

Un soin disgracieux peut vous faire haïr.
Loin de lui présenter, d'une main rebuante,
D'une amère boisson la coupe dégoutante,
Laissez à vos rivaux ce chagrinant emploi.
Dans ce qui plaît l'Amour a renfermé sa loi.

Le séphir, qui nous sert à quitter le rivage,
Est d'un foible secours dans un lointain voyage,
Et lorsqu'en pleine mer nous avons à courir,
C'est à des vents plus forts qu'il nous faut recourir.
L'amour de sa foiblesse en naissant se défie ;
Mais le moindre aliment dans peu le fortifie.
L'on careçoit petit cet effrayant taureau ;
Et ce chêne touffu fut un foible rameau ;
Un fleuve roule à peine en ses naissantes ondes,
C'est à son cours qu'il doit ses richesses profondes.

De l'habitude ainsi s'augmente le pouvoir.
Que votre belle donc s'accoutume à vous voir ;
Vos efforts assidus vous ouvriront son ame,
Et ses refus lassés allumeront sa flamme.

Dans les momens permis, présentez-vous toujours ;

Employez à la suivre & les nuits & les jours ;
Dès que votre victoire aura serré ses chaînes,
Votre absence en son cœur fera passer vos peines.
Sagement donnez-lui quelque tranquillité ;
Le repos de nos champs fait la fertilité ;
La pluie abreuve mieux une terre altérée.
Paris n'éprouve encor qu'une ardeur modérée,
Tant que Démopbon est présent à ses yeux ;
Il allume en partant ses transports furieux.
Par son éloignement, l'ingénieux Ulysse
De sa chaste moitié fait durer le supplice.
Léodamie en pleurs court après son amant.

Mais d'une absence utile abrégez le moment :
Le tems chasse bientôt les douleurs qui nous
pressent :

Trop éloignés de nous, les amours disparaissent,
Et leur suite fait place à des amours nouveaux.
Laisser Menelas, c'est servir ses rivaux ;
Cet imprudent s'absente ; Hélène se déssole ;
Mais un hôte amoureux aussitôt la console.
Quel est d'un tel époux l'étrange aveuglement !
Sa femme à son palais reste avec son amant.
A ce départ croit-il que la raison consente ?
C'est remettre au vautour la colombe innocente ;
Ton injuste colère élève en vain ses cris.
Tu serois, Menelas, tout ce que fait Paris.
C'est ta facilité qui leur dit d'entreprendre ;
A tes conseils secrets ils ne font que se rendre ;

Accense-toi ; tous deux à mon sens sont absous,
 De s'être ainsi vengés d'un si commode époux.
 Un léopard blessé, dont la dent menaçante
 Écarte d'ennemis une troupe aboyante ;
 La lionne albaissant ses lionceaux naissans ;
 Le serpent, que sous l'herbe ont heurté des passans,
 Sont moins à redouter dans l'effort de leur rage,
 Qu'une amante sensible au douloureux outrage,
 Que lui fait un amant de sa rivale épris.
 Ses yeux sont pleins du feu qui trouble ses esprits,
 Elle ne garde plus aucune bienfaisance,
 Et la flamme & le fer sont peu pour sa vengeance.
 Telle est une Mérope, errante dans les bois,
 Quand son démon l'agite & la met aux abois,
 Sur ses propres enfans une mère cruelle
 Se venge des mépris de Jason infidèle.
 Progné d'un sang si cher étouffé aussi les cris ;
 Sur sa plume à jamais ces monstres sont écrits.
 C'est là ce qui des cœurs rompt la plus forte chaîne,
 Et du sein de l'amour fait élever la haine.
 Tremblez, traîtres amans, & craignez les effets
 D'un courroux qui se porte au plus noir des effets.
 Je ne viens point non plus, en censeur trop
 austère,
 Prêcher mal-à-propos la réforme à Cythère,
 Ni pour un seul objet restreindre vos desirs ;
 C'est d'un frein trop gênant captiver vos plaisirs,
 Qui pourroit vous blâmer, en imitant vos belles
 Sœurs

Suivent dans vos amours la nouveauté comme
 elles ;
 Mais cachez-en l'éclat sous des voiles discretes,
 Sans faire vanité de vos lauriers secrets.
 Craignez, s'il est connu, qu'un présent ne révèle
 Le mystère odieux de votre ardeur nouvelle ;
 Par des regards jaloux pour n'être point surpris,
 Qu'en des lieux différens vos rendez-vous soient
 pris ;
 Que vos lettres sur-tout, en fides confidentes,
 Ne passent qu'en des mains fidèles & prudentes.
 En offensant Vénus, redouceez son courroux ;
 Son juste désespoir va s'armer contre vous ;
 Et renvoyant le trait, dont vous l'avez atteint,
 Des mêmes coups bientôt fait naître une plainte.
 Après de Cléopâtre Agamemnon consent,
 La vit brûler pour lui du feu le plus constant ;
 Son exemple indiscret la rendit criminelle.
 Chaque jour elle apprend quelque injure nouvelle ;
 Chryseïs revenue annonçoit ses malheurs ;
 Briseïs enlevée signaloit ses douleurs ;
 La seule renommée avoit rempli la terre
 Des démêlés honteux, qui prolongeoient la
 guerre ;
 Mais Cassandre à la fin venant blesser ses yeux,
 Ne confirma que trop ces récits odieux.
 Sur son volage époux cette reine attentive
 Voit tomber ce vainqueur aux pieds de sa cap-
 tive ;
 De la rage aussitôt la cruelle docteur
 Tome I. C

Lui fait du plus grand crime approuver la noire
 ceur.

Des feux que vous eschez, s'il fait quelques
 étincelles,

Niez avec dédain tout ce qui vous décele.
 Fuyez dans ces moments un air simple & serein,
 Trop de soumission démasque un imposteur.
 Vous avez de la paix le plus précieux gage,
 Il vous servira mieux que le plus doux langage :

Par vos exploits nouveaux, dissipant la terreur,
 Rentrions votre amante en son aimable erreur.
 J'ai vu, pour réveiller les ardeurs amoureuses,
 Faire exprimer les suc des plantes dangereuses ;
 Le germe de l'ortie au poivre est ajouté ;
 Le soufre avec le vin est encore apprêté.
 Toutes ces mixtions sont poisons véritables ;
 Leur secours est sans force, en ces jeux délectables.

Vénus, qui de bienfaits comble ses partisans,
 A des efforts pareils refuse ses présents.
 Il est pourtant, dit-on, d'innocentes recettes :
 La moëlle & la truffe ont des forces secrètes ;
 L'œuf ainsi que le miel sert au corps abattu ;
 Le fruit nouveau du plantain par moins de verres.
 Mais à quoi bon, Amour, chercher tant d'artifices ?

Toi seul tu dois servir à tes deux sacrifices.
 Si sur de vains sujets je me suis arrêté,
 Qu'on ne me blame point de ma légèreté.
 Dans ma route je suis différentes étoiles :

Tous les vents tour-à-tour viennent enfler les
 voiles.

Il est d'ingrats objets, de qui le tendre amour
 N'oseroit espérer le plus juste retour ;
 L'affreuse jalousie est seule assez puissante,
 Pour éteindre du sommeil leur ame languissante :
 Enivré quelquefois par la prospérité,
 Nous ne saurions goûter notre félicité.

Un brasier sur sa fin n'offre plus de lumière,
 Et de cendre convert perd sa chaleur première ;
 Le souffle en le touchant saura le ranimer ;
 Bientôt vous le verrez de nouveau s'enflammer.
 Que d'un fidèle amour la passion ruse !
 Rappelle ainsi les feux d'une tendresse usée :

Lorsque de votre belle une froide langueur
 Contre vous trop long-temps exerce sa rigueur,
 Faites naître la crainte en son ame alarmée ;
 Qu'elle pâlisse au bruit d'une rivale aimée.
 Heureux, trois fois heureux, qui peut en ces
 moments

Dras un cœur agile causer mille tourmens !
 Votre crime vient-il à frapper son oreille ?
 Aux douleurs de la mort sa douleur est pareille :
 Que ne suis-je à tel prix un objet odieux !
 Qu'elle arme contre moi ses ongles furieux :
 Quand se fixent sur moi des yeux baignés de
 larmes,
 Ah ! que tout leur courroux pour les mépris &
 de charmes !
 Que son dépit, cherchant en tous lieux à me voir,

Sans moi ne puisse vivre ; & veuille le pouvoit,
 Mais ne prolongez pas cette heure douloureuse ;
 La colère affirmée en noc ame amoureuse,
 Y faisant sa demeure, en peut chasser l'amour ;
 Offrez-lui les douceurs d'un paisible retour :
 Tenez-la tendrement en vos bras soupirante ;
 Dans votre sein ouvert reaversez-la pleurante ;
 Que vos regards balais dissipent ses douleurs,
 Et que par vous Vénus vienne essayer ses pleurs,
 La paix règne aussitôt ; & bannit la colère ;
 Le serai d'un tel accord a le droit de lui plaire,
 C'est dans un doux répit, ennemi du grand jour,
 Que l'aimable concorde établit son séjour.
 Elle y soule à ses pieds les armes condamnées.
 C'est dans ce lieu charmant que les Graces sont
 nées.

Deux pigeons, qui volent dans l'instant aux
 combats,

S'unissant bec à bec, forment de doux ébuis ;
 Leur murmure confus se fait assez entendre,
 Et l'effet suit de près un langage si tendre.

Dans les temps ténébreux du malin univers,
 Une masse enserment tous les êtres divers,
 La terre, l'eau, le ciel, dans un chaos énorme,
 Confondus & mêlés n'avoient aucune forme.
 D'abord le ciel brillant au plus haut se plaça,
 L'Océan s'étendit, la terre s'abaisa.
 L'ordre venant ensuite animer la nature,
 Les hôtes des forêts y prirent leur pâture ;
 Les oiseaux de leur vol parcoururent les airs.

Et l'on vit les poissons s'élever dans les mers.
 Les humains vagabonds erroient dans les cam-
 pagnes,

Et sous un arbre épais logeoient sur les mon-
 tagnes ;

Le jonc formoit leur lit, & le gland leur repas ;
 Méconnus l'un à l'autre, ils couroient au trépas.
 L'amour fut adoucir une hument si farouche,
 Aux deux sexes offrant une commune couche.
 On conte qu'au travers de leur rusticité,
 L'un s'approcha de l'autre avec simplicité ;
 Ils trouvèrent sans guide un chemin salutaire,
 Et la nature seule accomploit son mystère.

Les oiseaux amoureux contentent leurs desirs ;
 L'humide & froid poisson court aux mêmes plaisirs,
 Le cerf entre en fureur pour la biche qu'il aime ;
 Tout ce qui vit enfin suit cette loi suprême.
 Servez-vous donc, amans, d'un si puissant
 secours ;

Lui seul de vos débats peut arrêter le cours.
 Remède plus certain que sont ceux d'Hippocrate,
 Il calme une emportée, il s'échille une lagrate.

Attiré dans ces lieux, au bruit de mes chansons,
 Phebus vint de ma lyre interrompre les sons ;
 Il vroit de laurier la tête couronnée,

D'un semblable rameau sa main étoit ornée.
 « Toi, qui du tendre Amour viens tracer les
 » leçons,

« Dans mon temple, dit-il, conduis tes nour-
 » rissans ;

« Là, s'offre à leurs regards une juste sentence,
 « Dont l'univers entier célèbre l'importance :
 « Que chacun soit, dit-il, à soi-même connu
 « L'esprit en sa faveur aisément prévenu,
 « De l'amour prudemment suit les douceurs amou-
 « ces,
 « Et dans son vol hardi sait mesurer les forces.
 « Celui que la nature enfeint d'heureux traits,
 « Sans affectation peut montrer ses attraits.
 « Librement doit s'ouvrir une bouche éloquente,
 « Et parler ses discours d'une beauté piquante.
 « Qu'une agréable voix aime à chanter souvent,
 « Quelquefois un buveur résout en buvant ;
 « Mais qu'un savant jamais, quand il en conte
 « aux belles,
 « En vain déclamateur ne s'érige auprès d'elles ;
 « Que jamais, de ses vers longueur réclamateur,
 « Un poète ne prenne un vilage d'auteur.
 « Ainsi parle Apollon ; que son avis vous touche :
 « La vérité toujours s'explique par sa bouche.
 « Je le répète encore, agissez sagement,
 « Et vous serez heureux dans votre engagement.
 « Le filon ne rend par toujours avec usure ;
 « Le bon vent à nos vœux rarement se mesure :
 « Plus de maux que de biens dans l'empire amou-
 « reux ;
 « Le sort de ses sujets, est un fort rigoureux.
 « Autour du mont Hybla voltigent maints d'abeilles,
 « L'hyd fait moins rougir de raves sous les treilles,
 « Et l'on voit au printemps éclore maints de fleurs »

Que l'amour dans son sein n'astime de dou-
 leurs,
 Sous le poids de ses fers gérait notre foiblesse ;
 Dans le fiel sont trempés les traits dont il nous
 blesse,
 L'inhumain vous suit quand vous allez la voir ;
 Vous le craint ; saluez de ne le pas voir.
 Si rigueur vous refuse une faveur promise,
 N'en laissez échapper qu'une plume soumise.
 Un esclava impôtier, par d'insolens rapports,
 Vous irrité ; calmez vos plus justes transports ;
 Que soigneux à cacher sa douleur véhémence,
 Dios sa peine au amant respecta son amante,
 Elle appelle ; volez : faut-elle éloigner vous ?
 Gardez-vous sur vos pas d'amener les dégoûts.
 Ranimez plus encor vos flammes outragées ;
 Les épines en fleurs dans peu seront changées.
 Dans sa grande humeur souffrez jusqu'à les
 coups,
 Et dans ce moment même embraiser les garçons.
 Sur de foibles sujets trop long-temps se m'arrêtez ;
 A prendre un autre effort que ma muse s'appre-
 prends de changer un dessein malheureux ;
 Le succès aime à suivre un effort généreux.
 Que votre ame à mes charmes se livre toute entière ;
 Je traite de vos sains la plus noble matière.
 De votre heureux rival ne foyez point jaloux ;
 La victoire à coup sûr se range auprès de vous.
 Fiez-vous à ma voix, comme aux divins oracles ;
 Ce sont là de mon art les plus fameux miracles.

La coquette courtoise ne suiver point ses yeux ;
 Sur ses lèvres jamais de regards curieux ;
 En observant ses pas, point d'odieux gêne.
 Qu'elle aille librement où son plaisir la mène.
 Pour leurs femmes on voit de commodes époux,
 Dans les bras du sommeil, suivre un parti fidoux ;
 Je n'ai pas, j'en conviens, ce bel art en partage ;
 De mes propres conseils je perds tout l'avantage.
 Moi présent, à ma belle on donne un rendez-
 vous !

Et je le souffrirais ? éclatez, mon courroux.
 Un jour, je m'en souviens, je punis ma maîtresse
 D'avoir de son mari souffert une caresse.
 Mon amour va souvent jusqu'à la cruauté ;
 Ces excès de mes yeux ternissent la beauté.
 L'époux qui fait l'effroi que lui-même il s'attire,
 Est encor, selon moi, moins digne de satire,
 La plus sage conduite est de tout ignorer ;
 Vous-même gardez-vous de la déshonorer.
 Que sa sainte pudeur colore son visage ;
 Les vices déguilés sont d'un aimable usage.
 En dévoilant ainsi leurs mystères secrets,
 C'est ouvrir contre vous les sources des regrets.
 Deux amans découverts en ferraient plus leurs
 chaînes,
 Et leurs plaisirs troublés s'accroissent de leurs
 peines.

Dans de honteux filets Mars & Vénus surpris,
 Jadis de tout l'Olympe ont excité les ris :
 Ce guerrier enchanté de la belle déesse,

D'un ton de coquettant fit parler sa tendresse ;
 Ce dieu plut à Cypris : tel amant dans son cœur
 Faire souvent sans peine, & s'en rend le vain-
 queur !

Ah ! que du forgeron la jambe fut raillée !
 Que ne dit-elle point de sa vue éraillée !
 Aux yeux de son amant ces ridicules portraits
 D'une grace nouvelle animoient ses traits.
 Dans les premiers flux pas tous belle est défermée ;
 Ils cachoient avec soin leur démarche secrète ;
 Le soleil, qui voit tout, les suit au rendez-vous,
 Et fait part au mari de leurs jeux les plus doux.
 Qu'en repos du public ton exemple est nuisible !
 Pourquoi troubler, Phébus, un commerce pal-
 sible ?

Vénus de ton silence a de quoi te payer ;
 Sais plutôt le chemin qu'on a su te frayer.
 L'ingénieux Vulcain, follement susceptible,
 Environne son lit d'un rets imperceptible ;
 Et les malins & les yeux sont trompés par son art.
 Pour Lemnos, ce jour même il fit un prompt
 départ ;

Le guerrier amoureux recommence un doux siège,
 Et nos deux combattans se prennent dans le piège.
 A sa honte le traître appelle tous les dieux,
 Et présente en vainqueur ce captif à leurs yeux :
 Cypris veut vainement couvrir ces beautés nues ;
 On voit enfin couler ses larmes retenues :
 Malgré ton embarras, dit à Mars un railleur,
 Copsole-toi, ton rôle est ici le meilleur.

Le jaloux se rendant aux raisons de Neptune,
Ouvre à ses prisonniers cette loge importante ;
Mars en Crète s'esluis, & Vénus à Paphos.
Ah ! que tes coups, Vulcain, parviennent sur eux à
fin !

Leur pudeur est restée en ta perle de toile ;
Ils sont à découvert, ce qu'ils cachent d'un voile.
Leur intrigue en public éclaire à tes dépens,
Et l'on ne sait quo trop combien tu t'en repens.

Vénus à mes avis ajoute sa défense,
Qui pourroit effacer une si noire offense.
Jamais à vos rivaux ne tendez de filou ;
Ne vous amusez pas à percer leurs secrets.
Quel profane oseroit divulguer ces mystères,
Dont Cérès a voilé ses réglemens sévères ?
Le secret est dans l'homme un mérite éclatant ;
Qui doit le garder, pêche en le trahissant.
Sous les avides yeux du malheureux Tantale,
Des mets les plus exquis un riche apprêt s'étale ;
Mais tout fait dès qu'il vient pour y porter la
main :

L'indifférent méritoit ce traitement inhumain,
Plus jaloux que Cérès, Cupidon nous ordonne
D'étouffer les secrets des fêtes qu'il nous donne.
Vous, qui les révélez, éloignez-vous, mortels ;
Gardez-vous d'approcher de ses sacrés autels.
Son culte ne veut point un ennuyeux silence ;
Mais d'un bruit scandaleux il proscriit l'insolence.
L'esprit seul en public peut offrir son encens ;
Un voile doit couvrir le tribut de pot sens.

Sous les bois de Vénus chacun de nous s'engage ;
Honneur de femme à l'encre, tout parle son lan-
guage ;

On fait de son pouvoir jusqu'où vont les efforts,
Mais par reconnaissance on cache ses bienfaits ;
Sa main, toutes les fois qu'il faut quitter sa robe,
En certains lieux posée, aux regards la découvre.
La brune devant nous se contredit en tous lieux ;
La femme par pudeur se découvre les yeux.
Un alcove est le champ d'un luge amour offensé.
Contre les nudités les lois sont rigoureuses ;
Si nous ne cherchons point les horreurs de la nuit,
Aussi du trop grand jour le vain éclat nous nuit.
Dans ces siècles heureux du monde en son en-
fance,

Avant qu'un riche soit moins servit de défense
Contre l'après digne de la rude saison,
Un chêne nourrissoit, se feroit de maison ;
L'homme entroit à l'écart dans les cavernes som-
bres,
Pour cacher les plaisirs, des bois cherchoit les
ombres.

Quoique grossier, ce peuple, ami de la pudeur,
Se gardoit en plein champ d'affaivre son ardeur.
A nos yeux maintenant on veut rendre célèbres
Jusqu'aux exploits heureux que couvrent les
ténèbres.

Qu'en revient-il enfin ? Le plaisir d'en parler.
Un Paris-maître accourt pour vous les révéler,
Et vous dit son secret, comme il fait à cent autres :

Celle qui vous voyez, elle est enor des nobles.
Combien en noircit-il de son doigt essoré ?
Rien que de faux, souvent dans ce qu'il a conté.
Quelque impudent qu'il soit, ce brave qui se vante,

Nieroit, s'ils étoient vrais, les crimes qu'il invente :

Il n'est point de beauté qui n'ait fait son bonheur,
Et dont les vains récits ne fécussent l'honneur.
Thésée en ses efforts, mais Achille en paroles,
Ce héros s'applaudit de ses exploits frivoles.

Va veiller matotement, va, gardien trop jaloux,
Aux barreaux de ta porte ajouter cent verroux.
Vaine précaution ! sur le nom de ta femme,
Impudemment s'exerce un adultère infame.

Plus sages, plus prudez dans nos moindres discours,

Nous couvrons de la nuit nos plus tendres amours.

Ne critiquez jamais les défauts d'une belle :

Par ces légers égards vous vous assurez d'elle.

La taille d'Andromaque avoit peu d'agrément :

Les yeux du seul Hector lui trouvoient l'air charmant.

L'Amour est en naissant déliant & sensible :

Aux jeunes arbriffeux zéphir même est nuisible :

Sous une tente écorce on les voit chanceler.

Mais devenus plus forts, qui peut les ébranler ?

Le tems ôte à nos yeux les taches du visage ;

Et qui déplit d'abord, plaît par un long usage.

D'un nom plus favorable employez la douceur.

Un teint noir n'est que brun : il n'est plus de noirceur ;

On condamne ses yeux ; Vénus les a de même,
Dans ses cheveux ardents, c'est Pallas que l'on aime.

De sa maigreur choqué ne la critiquez point :

Elle a trop d'épaisseur, touez son emban point.

Qu'elle-même à ses yeux semble se méconnoître ;

Ne remontez jamais au jour qui l'a vu naître.

Les regards d'un enseur sont toujours infatués.

Lorsque la bella en tout n'est pas dans son printemps,

Que voulant effacer l'outrage des années,

Elle cultive encor des fleurs déjà fanées.

D'un indigne repos fuyons les vains appas ;

La vieillesse sans bruit précipite les pas.

Parcourez l'Océan, ou cultivez la terre :

Jeunes hommes, bravez les périls de la guerre ;

On suivrez vaillamment les amoureux combats :

Cupidon comme Mars couronne les soldats.

Mais qui de l'âge mûr ou de l'âge encor tendre

Ser mieux nos doux plaisirs, nous en fait plus

attendre ?

L'un est un champ couvert des plus riches moissons ;

L'autre offre à déricber les plus sres bulfons :

Le premier possédant l'aimable expérience,

Qui de tout ouvrier fait agir la science,

Dans son ouvrage heureux en est plus entendu,

Et fait mieux ménager le moment attendu ;

Sa manante beauté, par ses folles rajeune,
 Reprend cette fraîcheur que l'âge avoit ternie ;
 Au gré de vos souhaits, en cent & cent façons,
 Du plus lubrique amour elle fait les leçons ;
 Son ame, aux voluptés se livre tout entière,
 Des plus riens tableaux ornent la manière.

Je veux dans le plaisir qu'on meure également,
 Qu'un amante ou travail le dispute à l'amant.
 Je hais le fâs attrait d'un tribut nécessaire,
 Le goût honteux du tems n'a jamais su me plaire ;
 Celle à qui son ménage offre seul des appas,
 Peut-elle me donner un bien qu'elle n'a pas ?
 Dans le devoir pour moi trop de dégoût se sonne ;
 Tel que soit un plaisir, un devoir l'empoisonne.
 Ah ! qu'il m'est doux d'entendre une tremblante
 voix,

Qui me peint son bonheur en ces charmans abois ;
 Ardie ! quel plaisir ! ah ! faut-il qu'il finisse ?
 Condit ton mouvement, & qu'au mien il s'anille,
 Que j'aime la longueur de ces yeux abrutis !
 Que son transport me dise : Hélas ! je ne vis plus,
 C'est là que l'art triomphe, & l'ardente jeunesse
 D'un bien si délicat ignore la finesse :
 Aux seuls hommes l'Amour réserve ces douceurs,
 Sept lustres accomplis nous en font possesseurs.
 Du vin nouveau, qu'un autre affronte la fumée ;
 Pour un nectar plus mûr ma soif est altérée :
 Le bouton d'une fleur n'est encor d'aucun prix ;
 La rose en son éclat charme nos yeux épris,
 Et d'un parfum vivant répand la douce haleine,

Pour Hermione enfin quitterez-vous Hébé ?
 Non ; d'un si sage amour si vous sentez les coups,
 Il vous assurera les plaisirs les plus doux.

Mais je vois sur un lit deux amans en retraite ;
 Mais, ne troublez point l'affaire qui s'y traite ;
 Sans vous ils sauroient bien savamment s'exprimer ;
 Ils sauroient bien sans vous au combat s'animer ;
 Ah ! que leurs doigts actifs feront de douces
 brèches,

Dans ces lieux où l'Amour teint ses homicides
 flèches.

Là s'égare en secret plus d'un sage Mentor ;
 Avec son Andromaque ainsi faisoit Hector ;
 Achille ainsi traitoit sa captive fidelle,
 Lorsque, vainqueur de Troie, il soupироit près
 d'elle :

Tu souffrois, Dryéis, l'approche d'une main
 Qui tous les jours, hélas ! fuyoit de son harnais ;
 D'un bras victorieux tu te sentois pressée ;
 Peut-être ses lauriers flattoient-ils ta pensée.

Voulez-vous du plaisir savourer le plus fin ?
 C'est insensiblement d'en ménager la fin ;
 Que jamais la beauté, dont votre amour dispose,
 A vos laïves mains fortement ne s'oppose ;
 Ses yeux s'enflamment d'un éclat tremblotant ;
 Tel sur l'eau le soleil darde un rayon flottant.
 Doux marmures, venez ; venez, plaintes pres-
 santes,

Tendres gémissements, paroles agaçantes,
 Que sa vivacité ne vous devance pas ;

Et plus prompt qu'elle aussi, ne hâtez point vos pas.

Au but où vous tendez, il faut vous rendre ensemble :

Quand dans le doux instant le bonheur vous assemble,
C'est ainsi qu'on agit, quand on peut librement
Rechercher les douceurs d'un travail si charmant.
Vous craignez des jaloux, pressez plus votre outrage,

Et qu'une ardeur plus vive abrège le voyage.

Dans le port entre enfin mon vaisseau fortuné
Enfin levons le front de myrtes couronné.

Ce que fut par son art Ménélaos dans la Grèce,
Achille par son bras, Nestor par sa sagesse,

Calchas par sa science, Ajax par ses exploits,

Je le fais en amour par mes nouvelles loix.

Quels éloges de vous ne dois-je point attendre ?

Jeunesse, que mon nom par-tout se fassent entendre,

Mes vers vous ont armé : Achille de Vulcain

Reçut, dit-on, jadis une armure d'airain :

Il a su s'en servir pour se couvrir de gloire.

Docile à mes avis, remportez la victoire ;

Et que celui de vous à qui mon trait vainqueur

D'une herce Amazone aura soumis le cœur,

Sur son trophée écrive : *Ovide étoit mon maître.*

Mais quel peuple brillant vois-je à l'instant

paroltre ?

Belles, vous implorez le secours de mes vers :

Lestréfore de mon sripour vous vont être ouvert.

CHANT TROISIÈME.

AMONS, brave Amazone, aujourd'hui ta milice ;

Qu'elle entre sur tes pas dans l'amoureuse lice ;

L'ennemi, qui bravoit tes escadrons galans,

Vu connoître à son tour tes belliqueux talens :

L'un & l'autre marchez avec d'égaux forces ;

Que la gloire ait pour vous de semblables amorcez ;

Le parti protégé par Vénus & son fils,

Vu faire sous son joug tomber les ennemis.

Les belles, au combat n'apportant que leurs

charmes,

N'auroient pu soutenir les efforts de ses armes ;

Un triomphe si vain, révoltant les esprits,

Méritoit autre sur nous qu'un odieux mépris.

D'un tel soin, dit-on, que faut-il qu'on espère ?

C'est souvent au vesin dont s'arme une vipère.

Contre tout le beau sexe, où rend cette rigueur ?

Quand du crime une femme a pu braver l'horreur,

La honte n'en est pas sur toutes répandue :

Une égale justice à l'innocence est due.

Et la perfide Hélène & sa cruelle sœur

Ont sur les fils d'Atreé épuisé leur fureur ;

Et, jusqu'au bord du Styx, Ériphile en fureur

A fait à son amant sentir sa barbarie :

Fidelle à son époux, Pénélope à son tour

Quatre lustres entiers attendit son retour ;
 Pour mieux prouver sa foi, de soi-même homicide,
 Dans le tombeau descend plus d'une Phyllide,
 La généreuse Alcoste, en courant à la mort,
 De son fidèle Admète a prolongé le sort ;
 Evadé par l'Amour aux flammes condamné,
 Sur un même bûcher vint à Capante.
 La Vertu même est femme, & dans ses ornemens
 Fait en nymphe à nos yeux briller ses agrémens ;
 Qui se fait le pouvoir de sa beauté suprême,
 Est-il donc résoluant que tout l'univers l'aimât
 N'abandonnez jamais la trace de ses pas,
 Beautés, vous lui devez vos plus puissans appas,
 Mais sur tout en public rendez-lui vos hommages,
 Que l'on en trace ailleurs les brillantes images,
 Ma voix ne peut atteindre à ces hautes leçons,
 Les solitaires remplissent mes chansons,
 Ma science se borne à charmer une belle ;
 Tout mon but est de vaincre une fièvre rebelle,
 L'homme à son inconstance attache un vain
 honneur ;
 La femme dans son choix fixe en lui son bonheur,
 Non, mêmes bien souvent la rendons criminelle,
 J'ai vu de vous brûler d'une flamme éternelle,
 L'ingrat trahit Médée, & bravant son courroux,
 Vint d'une autre à ses yeux se déclarer l'époux,
 Seule en un lieu désert, aux tigres exposée,
 Ariadne appelloit le perfide Thésée :
 Pallas a vainement parcouru les forêts,
 Qui de sa fin croelle ont marqué leurs regrets :

L'effacement de la mort que Didon s'est donnée,
 Fit le dernier présent de ce piteux Énée.
 Dans leur source assésés vous découvrez vos
 malheurs ;
 Un amour mal conduit a fait couler vos pleurs ;
 Vous languiriez, beaux sexe, en ignorant l'igno-
 rance ;
 Sans moi, ayez, périsse votre unique espérance ;
 Vénus qui m'apparut, m'ordonna d'être jaloux,
 De vous instruire aussi des secrets de l'amour.
 Quel crime a donc commis ma troupe infor-
 tunée ?
 « Dit-elle : est-ce par toi qu'elle est abandonnée ?
 « Crois-moi, conduis plutôt l'un de l'autre soldat,
 également armé pour l'amoureux combat :
 « Tu fais qu'à mon parti s'attache un foible
 « extrême ;
 « Son malheur t'affresse, & se perdra toi-même,
 « En volant au secours d'un si cher ennemi,
 « Tu dois pour ton bonheur le changer en ami.
 « Elle dit : sur ses pas s'embellit la lumière ;
 « Un doux calme succède à ma frayeur première ;
 « De sa divinité je demeurai rempli,
 « Et son ordre à l'instar par moi fut accompli.
 « Apres leçons, beaux sexe, ouvrez un cœur docile ;
 « Vous en ferez sans crime à nos vœux plus facile ;
 « C'est Vénus qui m'inspire ; apprenez-en les loix,
 « Et prêtez une oreille attentive à ma voix.
 « Appelez-vous souvent qu'un hiver plein de
 glace,

Des plus beaux de vos jours viendra prendre sa place ;
 Tandis que luit pour vous la saison des plaisirs,
 Sans cesse apprenez d'elle à suivre vos desirs,
 Vos jours s'écouleront comme une eau fugitive,
 Le ruisseau dans son cours suit une pente à terre,
 Il ne reviendra plus sur les pas déformés,
 Et le moment qui passe est passé pour jamais.
 Il n'est rien qui pour vous fixe un bien si volage,
 L'étroit moins de fleurs que le plaisir de l'âge,
 Ces arbres dépouillés de tous leurs ornemens,
 Ont prêté sous leur ombre un asyle aux amans,
 Vous qu'un farouche orgueil rend maintenant
 cruelles,
 Quel regret vous attend seule dans vos ruelles,
 Votre porte exposée aux amoureux complots,
 De tendres assiégeans ne craindra plus les flots,
 Qu'un peu de jours, hélas ! le plus beau temps
 s'efface,
 Et le corps le mieux fait voit enlever de grâces
 Ces cheveux, dont la tresse a tant charmé nos sens,
 Sur un front sillonné s'étendent blanchissans,
 Le serpent dans sa peau dépouille sa vieille peau,
 Le cerf, quittant son bois, retrouve sa jeune peau,
 Vos agrémens perdus sont perdus pour toujours,
 Cueillez donc une fleur qui vit si peu de jours,
 Sa beauté va périr, & tomber d'elle-même ;
 A la fraîcheur succède un air livide & blême,
 Lucine éroit l'éclat des yeux les plus touchans,
 Trop de récolte épuise, & fait vieillir les champs

Ne rougit point du berger qu'elle adore ;
 Et Céphale est sans honte enlevé par l'Aurore ;
 Le timide Vénus pleure encore Adonis,
 Par leurs simples penchans leurs cœurs se sont
 unis.
 Femelles, craignez-vous d'imiter les déesses ?
 Pour vos amans d'aussi belles faiblesses.
 Le plus ample moisson de des jeux & des ris,
 Le champ qui les fait naître, ajoute un nouveau
 prix.
 Ne gardez-vous d'ouvrir la porte à la licence ;
 Aux vices effrénés je proscriis l'insolence ;
 Publiés en public aux loix de la pudeur,
 Gardez en secret une amoureuse ardeur.
 C'est en ce lieu, beautés, que laissant la bar-
 rière,
 Le vain va des amans vous ouvrir la carrière,
 Ses premiers regards offrent l'enchantement,
 Il fait naître l'éclat de votre ajustement,
 Les vains négligés la récolte est moins riche,
 Le riche se plaît peu sur les côtes en friche.
 Les vains naturels sont des présens des dieux ;
 Qui ne croit point jour de ce bien précieux ;
 Mais bien n'ont pourtant pas ce qui les rend si
 vaines !
 Vos beautés en vous sont les fruits de vos
 peines.
 Au lieu de la parure enferme tous les traits ;
 Cherchez-vous de Vénus les plus brillans orna-
 mens, vous les perdrez bientôt sans ces soins salutaires,

Ils font de ce qui plaît les traits disposés,
 Dans les toits recelés, les serouches basses
 As'embellir, dit-on, n'employent point de
 mains :

Rome, forcent jadis du fatu de la poussière,
 Dans la simplicité ne fut pas moins glorieuse,
 Qu'à ces toits vertueux on rende un vain honneur,
 Des ports où je suis né je connais le bonheur,
 A mon tendre penchant ce siècle est plus contraire,
 Que l'or pour nous servir se prête à toute forme,
 Qu'on transporta à son gré plus d'un mont tou-

cheux ;
 Que par l'art soient taillés des marbres orga-

neux ;
 Le faux prix de ces biens peut causer de l'enfer,
 Moi, je suis enchanté d'une plus douce vie,
 J'aime à voir nos Romains plus riches, plus

puissants,
 Aux seuls dieux des plaisirs prodigier leur avarice,
 Le moins superbe écharde deux pierres parées,
 Suivant le goût du temps, doit parer vos orna-
 mens,
 Que vos habits dans l'or ne soient point enroulés,
 Voullant nous amuser, par-là vous nous char-
 més,
 Plus charmante cent fois que la fière opulence,
 La propreté eût mon cœur sans violence,
 En désordre jamais ne montrez vos cheveux,
 Sans la main qui les range, ils n'auroient point

nos vœux.
 Il est pour vous orac cent choses différentes,
 Les plus simples souvent sont les plus appa-

renguez avec sôla ce qui vous sied le mieux,
 Et que votre miroir le conseille à vos yeux,
 Les superbes tissus, dont brille votre tête,
 Vous servent de nos vœux préparer la conquête :
 Qui du bon goût sur eux vous consultez la voix,
 Litte l'air du visage en marque l'honneur choi-
 siss,
 Quoiqu'elle soit pour vous un tyran incommode,
 Impressez-vous toujours d'obéir à la mode,
 Les caprices commande, & les dernières loix
 Ont droit de vous guider dans vos galans exploits,
 Sous un air négligé, des graces naturelles,
 Et leur voile enchanteur, font soupiter pour

elles.
 Les simple arrangement a bien aussi son art ;
 Mais il faut qu'il paroisse un effet du hasard,
 Heurts, que la nature est pour vous favorable,
 La perte de vos biens n'est pas irréparable,
 Comme on voit emporter les feuilles par les vents,
 Vos cheveux sont en proie aux ravages des ans ;
 Comme elle fait changer l'ordre des destinées ;
 Et la tête blanchie elle ôte les années ;
 Et fait par des sucs rajeunir la couleur
 Des tristes débris qui causent la douleur ;
 Et fait, l'or en vain réparant ces dommages,
 Et des attraits menteurs arrêter nos hommages ;
 Et être d'une tresse achetée à nos yeux,
 Et d'un air conquérant l'égalier en tous lieux,
 Et le goût des habits fait-il aussi m'écouter ?
 Et certaine étoffe où l'on ne peut prétendre ;
 Et la laine, que Tyr a fait rougir deux fois,

Ne doit jamais tenter votre superbe choix.
 Belles, sans vous charger de robes précieuses,
 Cherchez à moindre prix des couleurs gracieuses.
 Quelle est votre sœur, dans vos dégoûts altérés
 Peut-on porter sur soi ses revenus entiers ?
 La couleur, dont le ciel nous offre la peinture,
 De son lustre éclatant orne en vous la nature.
 Le verd que la mer nomme a-t-il moins d'agrément ?

Des nymphes je croisois qu'il fait l'habillement,
 Le coup d'œil d'un safran ne plaît pas moins
 encore ;

C'est sous ses traits dorés que se montre l'Amour,
 Quand, pour ouvrir le jour dans les champs
 étoilés,

Elle mène à pas lents les coursiers auelés.
 La douceur que l'on prend à la rose éclatante,
 Offre à tous les regards un charme qui les tente.
 Les prés sont au printemps vêtus de moins de fleurs,
 Qu'il n'est pour vous orner de brillantes couleurs.
 Sans donner au hasard, fuyant la fantaisie,
 Que celle qui vous sied soit constamment choisie,
 Telle qui de la blonde anime les traits,
 De la brune obscurcit les plus aimables traits.

Que de vous l'odorat n'ait jamais à se plaindre,
 Beau nez, votre abord ne doit pas être à craindre,
 Que d'un poil hérissé la trop rude épaisseur
 De votre peau jamais n'altère la douceur.
 Mais leçons ne sont pas pour la femme rustique
 Qui vit sur le Capote, ou qui boit le calique.

D

Quoi de certains détails ne soit-il permis d'écarter ?
 Et front qui n'est point sur elle, est la montre et
 les lignes sur les dents une admirable malice.
 Peut-elle laisser voir des manières de parole à
 quoi on s'est tenu, on trouve la blancheur
 la terminent aux yeux que vous fraîcheur,
 mais qu'une main avare en règle le mélange.
 le sauret en deux arcs se débattent l'arrange.
 ces mouches sans vie ont de vivacité,
 et leur noir aiguillon l'arrange est oxidé ;
 les petits insectes arment la beauté même,

le nez ne s'aggrave dit : je vous que l'on n'aima.
 Gardez-vous d'exposer aux regards des amants
 et tantôt appétit de vos yeux agréables.

Qu'ils de leur manège on approuve l'usage,
 peut-on sans dégoût voir plâtrer un visage ?
 spectacle déplaît, et nous n'aimons pas mieux
 fait allonger des dents que l'on fronde nos yeux.
 le fol du tendre Amour relève la puissance,
 mais il fait prudemment en voler l'indécence ;
 sans le fard naturel que présumes on résiste,
 le mode des Amours cherche un éclat nouveau.
 puisque nous vous croyons dans les bras de
 Morphée,

soyez à vous faire un amoureux trophée,
 et hommes il est bon d'en cacher les secrets ;
 cachez vos défauts à leurs yeux indiscrets.
 Est-ce donc pas assez que je vous trouve belle,
 et repaire mes yeux de ce qui vous rend telle ?
 cachez ce qui vous plaît, n'allez pas dédaigner

Tome I.

D

De donner devant vous un chariot à poignée,
 Et de les voir courir sans une gorge aimable.
 Jamais, dans ces moments, d'emportement hie-
 mallo; *non ho non non non non non*
 Sous des coups d'air ne faites point trembler
 Une main peu fidèle à les bien assembler.
 Si la tête n'a rien qui nous soit agréable,
 On ne doit point admettre un témoin redoutable.
 Une femme surprise un jour ne peut cacher
 Des cheveux dérangés que je vis aucher.
 O dieux, quel embarras, et quelle loi si honte
 J'eus beau la soulager par uneaine prompte,
 La suite étoit comble; il n'est, je crois, perle
 De faire un tel affront qu'à ses seuls cheveux.
 La postiche de quel triomphe à sa toilette;
 Mais elle s'oublie, et se voit avec complaisance
 Je n'ai point à former ces nymphes, dont le nom
 Alarmer autrefois la jalouse Junon;
 Ni celle qu'un époux a tant redemandée,
 Et que son rivale a constamment gardée.
 J'instruis la femme aimable, et la laisse à la loi
 L'une bien plus que l'autre explore ses maux.
 Les belles ont sans art ce qui nous charme
 elles;
 Mais le grand nombre aussi n'est point celui
 belles;
 Et celles qui la sont, ne sont pas sans défauts.
 De ce qu'on croit parfait, cachez les endroits
 faux,
 Qu'une femme trop grande abaisse sa coiffure

Et si ce n'est par une humble charité,
 Si la hauteur vous manque, il est d'autre charité;
 Que vous en inspire, et que vous en inspirez.
 Et vous affecier souvent est une loi précieuse,
 De peux qu'un de vous comme vous en est adieu.
 Un peu trop d'emportement semble en fait
 nos yeux à la fois et à la fois
 Justement le rendre gracieux.
 Celle dont on reprend la taille trop légère,
 Doit chercher dans son corps une mesure dérangée.
 L'air mille façons, vous vous le sçavez,
 Pour plaire davantage, à vous en redonnez.
 La plus aimable femme est le plus étonné,
 Quand on n'a pas pour elle un cœur de mal rangé.
 La longueur en révolue, ainsi que la longueur,
 Chaque homme en doit avoir l'implacable cœur.
 Qui l'autre n'a jamais cru, vous en apprendrez à dire,
 Par des charmes secrets, certain si nous attire.
 Friez ces grands plis et ces vultures affreux,
 Que les ris dérangés s'allongent avec eux.
 Par la lèvre toujours que la dent embrassée,
 Montre la bouche en deux faiblement partagée;
 Ne vous répandez pas en de bruyans discours;
 Des riens sans fin nous sommes bientôt las.
 Un son doux & léger doit distinguer la femme;
 Des sons ricaneux la grimace est infame;
 L'une semble pleurer, & l'autre dans ces sons
 De chanter d'Arcadie imiter les chansons.
 Que ne peut l'art à il monte à pleurer avec
 grace,

En des yeux les plus durs il forcé ainsi la glace
 Et coulant à propos, des pleurs abîssa
 Savaient tous arrêter, & régner sur les sens.
 La langue quelquefois en badinant gausse,
 Qui d'un air déliés heureusement légua,
 Telle affection n'est pas sans agrément.
 Vous plûlez, moi je peul être, peu parlant fume
 Mais foyez ce défaut, à moins qu'il ne vous serve,
 En même cas, redoptant avec quelque réserve.
 Le démarcho surtout à quoi nous toucher
 En feront de bon air apprenez à marcher;
 Lorsque de ce mérit une femme est pourvue,
 Elle rebou les yeux dès la première vue
 Dans sa robe flattaus, appellera les zéphirs,
 Elle y semble avec eux renfermer nos desirs.
 Marchez en héros où la gloire la mène,
 L'une tiens son pas, fièrement se promène
 Les uns peida à former le mai ordre mouvement
 Son corps est avec art porté machallement
 L'autre précipitant son allure grolière,
 S'annonce avec grand bruit, fait voler la poussière,
 Mais tous les moymens il est certain milieu,
 Tant de hauteur, je crois, n'est pas là dans
 La mollesse est conquante, & la dureté blesse
 Cherchez dans l'un ou l'autre un port plus de noblesse
 De l'épaule & du sein découvrez-nous les yeux
 Vos droits par eux sur nous en font mieux

Vous, de qui la blancheur est l'éclatant partage,
 Gardez-vous d'oublier ce nouvel avantage
 L'aspect de voir d'appar venant à m'embraser,
 Je voudrais sur leur neige appliquer un baiser.
 Autant que la beauté, la voix est applaudie,
 Et très-souvent l'amour met de la mélodie
 Des Sirenes jadis, sur la face des yeux
 Aux charmes de leur voix, entraînaient les
 Par leurs tendres accents ravi, hors de lui-même,
 Ulysse étoit perdu, sans l'heureux stratagème,
 Qui de ses compagnons faisait ainsi de gardes,
 De leur éolide ruse pour servir de secours,
 Que la beauté se enchaîne se applique des Pensées,
 Contre une voix charmante il n'est point de dé-
 Sa douceur suit l'âme, & ses seuls agréments
 Ont souvent su fixer de vos yeux amant
 Rappelez-vous tantôt la pompeuse harmonie
 De ces airs éclatant qu'enfante Pallasie
 Tantôt de ces couplets qu'il volent en naissant,
 Laurez d'un ton badin le trait divertissant.
 Au son des instrumens, quand votre main les
 Est-il pour résister quelque amorce farouche
 Par l'oracle conduits jusqu'au fond de nos cœurs,
 De si charmans accords s'en rendent les vain-
 Les lions & les ours, au pied du mont Riphée,
 S'attendriroient aux chants que soupireit Orphée.

Il traînait après lui les rochers & les holys ;
L'enfer lui vit forcer ses inflexibles lois,
Cerberus en le flattant s'abaissa pour l'embrâsser,
Et Pluton fut touché d'une plaie si tendre,
Aux accords d'Apollon on vit de toutes parts
Des pierres s'assembler, & former des tempêtes.
Du dauphin accouté la prompte obéissance
De la voix d'Ariana a montré la puissance.

Par la lecture en sa culture vos esprits ;
Des poètes fameux distinguez les écrits.
C'est dans le jeu d'écouter que le honneur réside,
Et qu'avec dignité l'amour galant préside.
N'élevez point trop haut vos débiles charmes ;
Que les graves amours soient de vous écartés ;
Rassemblez nous chéris, le mieux pour-il paroître ;
Prenez, dira quelqu'un, l'oreille à notre maître.
C'est lui qui de l'amour vient nous dicter les lois,
Parcourez le récit de mes galans exploits ;
Récitez tendrement ces épiques charmantes,
Où d'un style nouveau s'expriment les amants.
Males, pour ces faveurs, dois-je à vous m'adresser ?

Non, non, Vénus trop peu seule m'exaucer,
Dans un ballet galant j'aime à voir sur vos traits
Légèrement voler les Amours & les Graces,
Quand Bacchus disparoit à la fin du repas,
La danse en tout leur jour fait briller vos appas,
Le bon air qu'elle donne à la jeune Romaine,
Sait de l'amour sur nous étendre le domaine.
Ouvrez les yeux, ouvrez à moi, profitez en vite ;

Cupidon les veut voir exactement suivis.
Ne fuyez point du jeu l'amusement aimable,
C'est la lieue chère d'un commerce agréable.
Il chasse des ennuis l'indolence languissante,
Et du jour le plus vainde abrège la longueur.
Quand on fait s'y conduire avec certaine adresse,
C'est souvent un chemin qui mène à la tendresse.
La science du jeu vous coûtera le moins ;
Vous posséder vous-même, est le plus grand

des soins ;
Vrai théâtre, où blâmé sur la scène qu'on avise,
Aux yeux des spectateurs, notre nom se découvre ;
De l'ardente colère s'échappent les horreurs,
Et de l'amour du gain les froids horreurs.
On chagrine, on querelle, on en vient aux injures ;
Que d'imprudences, de sermons, de parjures !
Bric-rocaille au loin des plaines & des cieux,
Les cœurs pleins de rage y semblent des profanes ;
En cet affreux spectacle quel objet peut nous plaire ?
De ces transports si agueux la base est le fatalité.
Ces heureux passe-temps, chers esprits du plaisir,
Ne doivent occuper qu'un innocent loisir.

Pendant ces jours ferveurs, que Vénus nous
ramène,
Quand sous les arbres verts tout Romain se promène,
Dans les jardins publics, belles, portez vos pas ;
Pour les voir admirer, déployez vos appas ;
Ce qui n'est point coiffe, n'est aucunement en vie ;
Tout ce qui vit s'achète, pour le monde est sans vie ;

La vaincue fait témoin cette d'ore beauté
 Enfermé la vôtre, est une cruauté.
 Quand Orphée à vos sons céder oûla victoire,
 Si votre luth se tait, que devient votre gloire ?
 Sans le pinceau d'Apelle, adorable Vénus,
 Tes traits sous les yeux languissent à l'écouler.
 Quel fruit espérez-on cueillir sur le Parnasse ?
 Un peu de renom est tout ce qu'on amasse.
 Homère vivoit-il, s'il n'eût pas ses beaux vers
 De rayons immortels éclairé l'univers ?
 Dans l'étoile elle aujourd'hui se connut,
 Sans l'éclair préteur de sa fameuse nuit ?
 Sa beauté négligée, en sa cachant au jour,
 Au milieu des regrets, eût vieilli dans sa tour.
 Beau sexe, quittez donc, pour vous rendre visible,
 De vos appartemens l'obscurité visible.
 L'aigle, en les poursuivant, fait la guerre aux
 oiseaux.
 L'homme on voit chercher le poisson sous les eaux
 Vos armes contre nous sont-elles préparées ?
 Sortez, & venez montrer par expérience
 Vous perdez rarement le fruit de vos apprêts.
 Le hasard conduira quelque amant dans vos reits.
 Que le desir de plaire en tous lieux vous attire,
 Où l'on ne la croit point, la perdrix se retire.
 Pour que le cerf s'élève à leurs bruyans abois,
 Sans se laisser les chiens sans retentir les bois.
 Sur un roc enchaînée eût-on cru qu'Andromède
 A des maux si pressans pût trouver du remède.
 Payez d'un fier dédain la froide passion

De ces beaux galans, beaux de profession,
 Qui font de leur charoux d'orgueilleux paleots,
 Qui, plus sains que vous, sont aussi plus
 Et ne veulent pas l'ame, en vous offrant leurs
 Que de leur sang même augmentent le nombre
 Et certains de trouver des palmes au jour
 Ne cherchent qu'à vous voir au sang de leur
 Malgré tout le cliquant de cheval onche et de
 Foyez avec eux leurs espérances de
 O fille de Minos, que votre ame
 Craigne l'appos trompeur des sermens de Thésée.
 Vainement devant vous a-t-elle dit les dieux,
 Ses perjures ailleurs le rendent odieux,
 Des mêmes trahisons Démophoon coupable
 A tûtu de Philis le destin déplorable.
 Avez-vous éprouvé son tendre empressément ?
 Qu'on aime par degrés vienne à l'heureux mo-
 ment.
 Quand vos justes soupçons ont fait un volage,
 A se justifier qu'une lettre d'engagement
 Par le cas qu'il prendra, vous verrez aisément
 S'il soint, ou si son cœur est touché vivement.
 Tendez à lui répondre, une légèreté
 Pique plus nos desirs pour les bien qui nous restent.
 Gardez-vous de vous rendre avec facilité.
 N'ayez dros vos refus aucune dureté.
 Qu'il s'oppose, si on craigne en écouter sa prière,
 D'

L'espérance prendra le dessus de la crainte.
 Écrivez d'un air simple, & qu'un tour élégant
 Banisse des grands mots l'éclat & l'orgueil.
 Il est pour vos discours des beautés naturelles;
 Ne cherchez en parlant à plaire que par elles.
 Quand un amant ne peut entendre vos secrets,
 Quelle honte pour lui! quels sensibles regrets!
 D'un langage grossier la laideur est énorme,
 Et du plus doux objet rend la beauté difforme.
 Fidèles en public aux loix de la pudeur,
 Cachez à tous les yeux les traits de votre ardeur;
 Que d'un esclave adroit le prudent ministre
 De vos billets rendas couvre bien le mystère.
 Ne confiez jamais ces gages précieux
 Aux indiscrètes mains d'un jeune audacieux.
 Ce qu'il peut contre vous faire votre inquiétude;
 Un danger si pressant vous tient en servitude.
 Hé! vu plus d'une amante en proie à ces terrours,
 Du plus affreux état éprouver les horreurs.
 Craignez un seul amant; quel qu'égard qui l'excite,
 La foudre est en ses mains à tomber toujours prête.
 Par les plus sages loix, il fut toujours permis
 De s'armer à son tour contre ses ennemis.
 Pour couvrir vos secrets la ruse est nécessaire;
 Changez les traits connus de votre caractère.
 De l'amante quittant le rôle dangereux,
 En amant, tracez-jei vos troubles amoureux.
 Sous ce déguisement l'amour n'est pas moins
 tendre,
 Et nul autre que lui ne sauroit vous entendre.

Vous lui pouvez être dire, & votre passion
 A moins à redouter son indiscrétion.
 Il est sans de voler par des routes nouvelles,
 Et qu'un plus noble effort vienne servir nos vœux.
 Le solide apprémont fait les liges blâmables;
 Pour fixer les amours, il faut de douces manières.
 L'homme est fait pour la paix, & la paix doit
 lui plaire;
 C'est aux ours que convient la farouche colère:
 Elle fait bouillonner notre sang furieux;
 Et d'un feu menaçant étincelle nos yeux.
 En voyant la fureur sur son visage empreinte,
 Fais de moi, dit Pallis, & porte ailleurs la crainte.
 Si vous pouvez vous voir dans vos sanglants
 transports,
 A peine de vos sens croiriez-vous les rapports.
 Un infatigable orgueil en d'autres lieux entraîné;
 D'amour à la douleur doit sa plus belle chaîne.
 Sans vos muets débris expirer mon ardeur,
 Et ma haine est le prix de vos vains de grandeur.
 Regardez tendrement celui qui vous admire;
 Payez par vous souris d'un gracieux sourire.
 Que les plus fins coups d'aïl soient de vous
 entendus,
 Et par d'aussi flateurs dans le moment rendus.
 En préjudant ainsi, des moindres de ses bûches
 L'Amour d'un trait plus fort, fait bientôt d'au-
 tres brèches.
 D'une triste beauté l'indolente rigueur
 Ne sauroit inspirer qu'une moine langueur.

Alexandre a pu vaincre la Tétris de l'obédience ;
 Mais la grâce d'écouter, & son son nous encourage,
 Andromaque, Tomasse, en vain n'implorèrent point ;
 Je n'aurais jamais de force de vos époux.
 Quel est celui qui vous a vu de si près ?
 Sans vos amis à témoin, je ne les pourrais éprouver.
 Votre air froid usoit-il de ces mots agaçans,
 Dont le charme secret enflamme tous nos sens ?
 Attachez-vous, beaux sexes, à des règles con-
 stantes ;
 Pour modèles prenez les sages capitaines,
 Qui chargeant l'on du soin d'un bataillon nom-
 breux,
 Ne sont obéir à l'autre ni escadron poudreux ;
 Un autre des drapeaux obtient d'eux la défense ;
 De vos talens ainsi marquez la différence ;
 Que les ardeurs du siége en présens se déploient,
 Que pour vous les serins de l'horreur s'emplissent ;
 Nous, qui faisons des vers, n'offrons que nos
 travaux ;
 Leur prix doit effacer l'éclat de nos travaux ;
 Nos paisibles lauriers des belles sont la gloire ;
 C'est nous qui les plaçons au temple de mémoires ;
 Némésis & Cynthie ont des noms assez beaux ;
 Licoris ne craint plus l'horreur des froids to-
 beaux ;
 Tout l'univers est plein de leur beauté divine ;
 Mon amour n'a pas moins célébré ma Corinne.
 En conduisant nos pas loin des chemins battus,
 Notre art a fait nous ouvrir le sentier des vers.

Chez nous la siff de l'or ne fait point de voyage ;
 Et de l'ambition nous ne voyons l'usage ;
 Sous les ombres verdés, dans les serpens verdés,
 Couchez innoemment de nos jours de nos nuits ;
 Les dames trouvent peu de sçavoir plus fidèles,
 Le plus parfait bonheur n'est point pour nous en-
 près d'elles ;
 Combien de vos erreurs nos mortels sçavent être ;
 Beau sexe, votre nom ne vit que par leur être ;
 Un dieu réside en nous, tout en nous est habitant ;
 C'est du ciel que nous venons l'esprit qui nous a formés ;
 Exiger votre objet, sentiroit la fureur ;
 Ce crime à vos beautés, hélas ! fait peu d'honneur ;
 Avec nous y croyez-vous, mon Dieu, vains motifs ;
 Excusez d'acquiescer des Bourdes toujours vendus ;
 Le coursier par rôdeur, sur l'arène amené,
 Est par une main sage autrement gouverné,
 Que le cheval formé dès long-temps au manège ;
 Différemment ainsi conduisez dans le piège,
 Un esprit déjà mort que conduit la raison,
 Et celui qu'équillonné une verte saison.
 Un amant enivré de sa naissante joie,
 Qui jette encor pour vous est une tendre proie,
 Doit marcher sur vos pas à vous seule attaché ;
 Que ce soit un trésor soigneusement caché,
 Si l'éclair de sa flamme un peu trop loin a été,
 Craignez qu'une rivale à vos yeux ne l'enlève.
 Un sceptre entre deux rois ne peut se partager,
 Un cœur à deux objets ne sauroit s'engager ;

Le vieux soldat plus sage est armé de confiance ;
 A vos ordres jamais il ne fait résistance ;
 Il n'entreprendra point de forcer vos verroux ;
 Un respect éternel retiendra son courroux ;
 Dans les brûlans accès d'une amoureuse rage,
 Ses doctes rebutes ne vont point à l'outrage.
 La bouillante jeunesse en de certains momens
 Peut seule se livrer à ses emportemens ;
 Avec tranquillité recevant la blessure,
 Le premier est pour vous une conquête sûre ;
 Comme un bois incurvé, il briseroit d'un fou coup
 La langue du second s'il a qu'un cœur violent ;
 L'un, plus constant, chercheroit à briser qui l'arrête ;
 L'autre, en formant ses nœuds, à les rompre
 s'apprête :

Mais un plaisir plus vil & plus fécond le suit ;
 Saisissez dans son vol un bonheur qui s'enfuit ;
 Il n'est rien contre nous que nos voix ne révèlent ;
 Dans ma sincérité reconnaissez mon zèle :
 La faveur que nos vœux obtiennent aisément,
 Pour soutenir l'amour, est un faible aliment ;
 Quelquefois dans ces jeux, où notre ame est ravie,
 Par d'engageans refus ranimez-en l'envie ;
 Qu'on crie à votre porte, on y perdant les pas,
 Porte cruelle, enûs ne t'ouvriras-tu pas ?
 Qu'à vos genoux tantôt on vous demande grâce ;
 Que tantôt le dépit s'emporte à la menace ;
 Dans le trop de douceur, notre goût épuisé
 Par un peu d'amertume est souvent équilibré ;
 Sur la mer des faveurs que trouble peu l'orage.

Le vaisseau de l'amour sans son poids fait naufrage.

C'est ainsi qu'entre éponges trop de facilité
 Amène en peu de tems l'insensibilité ;
 Mais un bien attendu braille du nouveau mérite ;
 Et pour tel nous ardons plus vivement s'arrêter ;
 Quand le tranchant du fer ne coupe qu'à demi,
 Il vaut mieux de la poitrine attaquer l'entrail ;
 Je suis que contre moi je vais donner des armes ;
 Bon sexe, de mes vœux n'écarterez des farces ;
 Tant qu'un nouvel amant peut faire de vos filets,
 Qu'il pense être le seul qui borne vos souhaits ;
 Que d'un rival aimé dans la suite il s'empare ;
 L'amour sans ce remède en peu de tems expire ;
 Malgré sa noble ardeur, le plus fier des chevaux
 S'engourdit sur le pied, s'il ne voit des rivaux ;
 C'est souvent le dépit qui ferre notre chaîne ;
 Mon feu, je l'avouerai, ne vit que dans la peine ;
 Dans un doute flottant suspendez sa douleur ;
 Que sans trop le connaître, il craigne son malheur ;
 Que d'un œil surveillant le soin fâcheux le
 trouble ;
 Et d'un mari jaloux le vaince peut redoubler ;
 Un tranquille plaisir nous touche beaucoup
 moins ;
 Méfiez de redouter de dangereux témoins ;
 Vous pourriez près de vous l'admettre sans con-
 trainte ;
 Qu'un passage secret soit ouvert à sa crainte ;
 Peignez lui vos frayeurs d'une tremblante voix.

Qu'une étendue eût été au-dessus d'un autre fois.
 Et disant en eux-mêmes : Ah ! nous voilà perdus.
 Cachons-le promptement, & faisons sportifs.
 Mais revenons bientôt le traître en secret.
 Qu'il oublie en vain les cris de sa conscience.
 Faisant d'un saint respect pour nous pour lui.
 Une épaisse lui doit une loi nouvelle.
 La loi de l'ordre ainsi la passion, le de voir.
 Lui font d'un long saut saute saute saute saute.
 Mais vous, qui le dit d'une juke veigne.
 Semble à être effrayé de votre dépendance.
 Vous, qui savez punir leurs noires têtes.
 Cherchez de vos tyrans à se servir les prisonniers.
 Mon seigneur vous attend : de moi venez apprendre
 Par quels lieux et discours vous pourrez les faire
 ... pteadre.

Quelques yeux d'un Argus soient attachés sur vous.
 Dès que vous le vaudrez, vous les tromperez.
 Dans de certains moments, où chacun se retire.
 Un surveillant peut-il vous empêcher d'écrire.
 Pour rendre vos billets, combien de messages.
 Dont le zèle intrigant brave tous les dangers.
 Formez d'un trait nouveau des traces inévitables.
 Que le charbon broyé saura rendre invisibles.
 Il est mille moyens de se faire les yeux.
 Qu'il inventera pour vous de nouveaux ingénieux.
 Agissez en vain vouloir cacher la suite.
 Elle fut augmentée malgré lui la similitude.
 Mais pour qu'on ne le sache, rendez-les à leur état.
 Dans les jardins publics, on peut voir un amant.

CHANT TROISIEME.

Lorsqu'en temple d'Isis vous êtes montrés.
 Votre fervente suite à vos côtés.
 Quand la femme d'Isis en se montrant s'écrit.
 Les des profanes yeux vous occupe les maux.
 Dans cette obscurité n'est-elle pas privilégiée.
 L'homme en s'y glissant devient-il sacré.
 Que l'écrite est vous, comble de vos honneurs.
 Saire pour toutes lois vos seules volontés.
 Lorsque l'argent peut tout faire avec sa vitesse.
 D'autres leçons ici vous seroient inutiles.
 Notre offrande adoucit les hommes de la diuine.
 Par elle Jupiter s'apaise dans les chœurs.
 Les vœux de vos Argus ne sont pas indomptables.
 Vos libéralités les rendront plus traitables.
 De leur langue captive, & leurs yeux embaumés.
 Tabiront d'un jaloux les ordres ennemis.
 Je ne souviens qu'àilleurs se développant leurs.
 Contes les faux amis qui font tourner mes plaies.
 Et moi ne se trompe pas les hommes, seules racines.
 Si crédules vous même avengement.
 Des plaisirs étrangers succéderez aux vôtres.
 Et par vous le chevreuil sera lancé pour d'autres.
 Celle dont l'amitié, comédie à vos desirs.
 Accorde un dour asyle à vos secrets plaisirs.
 Et souvent avec vous un visible passage.
 Li des premiers combats peut laisser l'avantage.
 Une jeune suivante, égalant trop d'appas.
 Et aucun lieu ne doit accompagner vos pas.

Elle vous nuit toujours ; telle esclave traquée
Après elle souvent fait marcher sa maîtresse.
Mais que dis-je ? & pourquoi nous-mêmes
Nous trahit ?
Devons-nous déveller ce qui nous fait haïr ?
Quand de ses ennemis la ruse le délivre,
Le ciel va-t-il aux chiens apprendre à le pour-
suivre ?
Je vous fournis des traits pour nous percer le sein,
N'importe ; jusqu'au bout suivons votre dessein.
Assurez-nous toujours que l'amour dans vos traits
A pour nous aimé la plus fidèle âme ;
Notre crédulité n'a que trop de penchant
A suivre les ardeurs d'un espoir si touchant.
D'un air d'impudence , avec un regard tendre,
Recevez un amant qui s'est fait trop attendre ;
Demandez-lui d'où vient tant de retardement,
Pleurez , & soupirez alors profondément.
Sur un crime inventé redoublez vos reproches ;
Que de votre colère il craigne les approches.
Touché de votre peine , & sûr de votre foi,
Qui , ce cœur , dit-il , ne brûle que pour moi.
Il vous trahit ; sans trouble , apprenez son usage.
Ne vous désolez point , car le voyant par usage,
Les bruits que vous croyez , se trouvent sou-
vent faux ,
Et comme si Procris , ne comblez point vos vœux
Au pied du mont Hymète , une claire fontaine
Sur un tapis de fleurs serpente dans la plaine ;
On n'y voit point , ce bois qui peuple les forêts

Mais arbrisseaux fleuris ornent ces lieux fortunés ;
La myrte , le laurier , le romarin sauvage ,
De diverses odeurs parfument le rivage ;
Charmés de ses bosquets les collines zéphirs
Les caressent du vent de leurs tendres soupîers.
C'est là que la fraîcheur établit sa retraite ;
Là , souvent fugue d'une pénible Italie ,
Seul , en laissant au loin l'arrivall d'un chasseur ,
Céphale du repos vient goûter la douceur ;
D'abord il y chantoit : Descendez , Amour aimable ;
Viens me soulager de l'ardeur qui m'accable.
Un berger qui l'entend , plein d'un zèle indifférent,
Viens dire de Procris cet enlacement secret.
Ces amants assis croient voir une rivale ;
S'en rendre dans les bras du perfide Céphale ;
Dans son cœur agité se répand la douleur ;
L'écrinte lui ravit la force & la chaleur.
Telle voit-on languir d'une branche coupée ,
Où nait une fleur que la grêle a frappée ;
La coltre bientôt rappelle ses esprits ;
Elle meurt et son sang , remplit l'air de ses cris ;
C'est comme une bacchante au milieu des can-
pagnes ,
Et sur un vain prétexte éloigne ses compagnes ;
Dans ces bois , à travers les arbrisseaux touffus ,
Sa plume fureur porte ses pas confus.
A quel dessein , dis-moi , te cacher insensée ?
Qu'espères-tu , Procris , & quelle est ta pensée ?
Tu crois voir arriver cet objet odieux ,
Et que de ses faits tu repasseras tes yeux.

L'amour mal assésé tiens ton ame flottante ?
 Tu fondais en crainte ce qui fait ton ardeur,
 Le nom, le lieu, l'avis augme en tout ton tourment
 L'esprit à ce qu'il craint s'attache aveuglement,
 Voyant l'herbe souler, elle n'a plus de docteur
 La rage offre à ses yeux les maux qu'elle redoute,
 Déjà l'astre du jour dans sa plus grande ardeur
 Des ombres à nos yeux se ferroit la grandeur
 De retour de la riuasse enfin Céphale arrive,
 Et pour balser à longs traits sa courbe sur la rive,
 Tu te rashes, Procris, aux yeux de ton amour
 Sur l'herbe tu le vois se coucher mollement,
 Agréables Zéphirs, & vous, Aurs charmanes,
 Vous, dit-il, calmez le feu qui me tourmentes
 A ces noms seuls Procris, décourant son erreur
 Sept dissipe son trouble, & se hâta la terre
 Pour amiter son Céphale, elle se précipite,
 Et force son bois épais qu'à grand bruit elle agite,
 Telle suit une biche, & bondit en partant
 Le chasseur prend son arc, & se poste à l'instant
 Dans sa main par hasard n'a été de voir procris
 Quo fais-tu, malheureux ? retiens ce trait, arrête
 Ce n'est point une biche : il est déjà lancé
 Mais quel objet, grands dieux ! la flèche a né
 rassé ?
 C'est ta chère Procris. Hélas ! s'écria-t-elle,
 Tamain perce le cœur d'une amante fidelle ;
 Ce cœur qui fut toujours trop blessé de tes coups
 Je meurs avant le tom : mais du moins il me
 doux,

In mourant de ta main, de mourir sans rivales
 D'apporter au tombeau tous l'araour de Céphale,
 Meurs, viens couronner, viens me servir
 les yeux ;
 Viens, & reçois mon ame en ces derniers adieux
 Il se tendrement la maîtresse mourante,
 Et s'écrit sur son sein la tête chancelante
 De qu'il voit sa blessure, & mortelles douleurs
 Qu'ah ! je fais d'écouter, la baignant de ses péror
 Et tombe à ses pieds, dans les bras elle expire,
 Et ses bras se mêle avec l'air qu'il respire.
 Reprenons notre route, & que les vents amènent
 Nos conduisons au port à nos dômes prodigieux
 Lui sera attendu vous que l'air d'un je vous m'end
 Après mon art vous règle en être aimable se d'end
 Vous tard, & brillante arrivés aux flambeaux
 L'attente ajoute un prix aux objets les plus beaux
 La nuit anime encore la beauté la plus vive
 Et voile ses défauts aux regards de conviver
 Et dans votre s'iront doit être respecté
 La grace qui vous fait paraître en mangeant
 Quel sous vos mouvements la propriété par la
 Et évidemment jamais l'appétit ne vous presse
 Plus aurait d'fidèle été en v'ins enthousi
 Que défaut grossier eût terni sa beauté.
 Dans les bras de Bacchus vous attend la vie
 Et boire
 Les du tendre amour vous assure la gloire
 Et mesure du vin se conforme aux sages
 Et jamais il ne doit vous doubler les objets.

Dans des excès honteux la femme enlevée,
Ne peut être plus bas à nos yeux avilie ;
Elle se trouve en proie aux insolentes moines,
Et devient le rebut du dégoût des humains ;
Fuyez l'indigne honneur de tomber sous la main
Des débauchés fameux triomphes détestable.

J'aurois honte plus loin d'étendre mes leçons
Tes vains ménagemens sortent de froids canons
Me dit Cypris ; pour moi ranime ton courage
L'ouvrage qui fait honte est mon plus bel ouvrage
C'est ainsi qu'il faut savoir quels sont ses agrémens,
Et par eux exciter de tendres mouvemens ;
Il est, pour vous montrer, une heureuse artifice
La mère des plaisirs vous en prescrit l'usage
Vous, que la main paraît de ses plus doux attraits
En face à l'ennemi faites sentir vos traits ;
Celle dont la beauté ne fait point le partage
En se découvrant moins, n'a que plus d'avantage
Quand Lucine a fait vous trop imprimé ses pas
En Parthe soutenez l'honneur de vos appas
Les coups, qui de côté signalent votre adresse
Coûteront moins d'efforts à l'ardeur qui vous
presse :

Il est mille façons d'animer vos plaisirs,
Mais, mieux que moi, l'Amour instruirait
desirs.

Si cet art, que m'apprit ma longue expérience
Fut jamais honoré de votre confiance,
Venez avec ardeur l'écouter aujourd'hui ;
Les oracles fameux sont moins certains que lui.

Que dans vos deux combats valent des traits
de flammes ;
Faites-les égarer jusqu'au fond de vos ames.
La même volupté, dans ces beaux instans,
Doit verser son ardeur sur les deux combattans.
Formez au doux murmure, & qu'une voix tout
change.

Comme les transports de l'amant qu'elle enchante
Vivement redoublet vos efforts querellans,
Laissez à vos yeux certains maux agaçans,
Malheureuse la femme, en qui trille & bouillonne
Le zèle au plaisir lâchement se refuse.
Quelque fois la dignité rebouche votre sedans ;
De ces tristes moments de quitter la tendresse.
L'aimable de vos yeux peut seindre des délices ;
Laissez, s'il le faut, les plus tendres malices ;
Laissez votre joie en vos propos sauteurs ;
Hors d'haléme, poussez des soupis imposeurs,
Ainsi que la bouche alors a de puissantes armes ;
Qu'une voix, se j'osois, y dépourdroit de charmes ;
Après de tels plaisirs, en exiger le prix,
C'est se rendre l'objet du plus juste mépris ;
Ne vous souillez jamais par de telles bassesses.
Quand vous égaleriez en beauté les déesses,
De votre apparemment écarter le grand jour ;
Capiton vous sert mieux dans un sombre séjour ;
Vous brillerez assez, quasi qu'à demi voilées ;
En des choses en vous veulent être cédées.
Ma carrière est remplie, & l'honneur univers

Va sans cesse applaudir au succès de mes vœux,
 Que le jeune homme ici vous serve de modèle,
 Jeune fille, à présent mon élève fidèle,
 Comme lui publiez : dans mes tendres amours,
 Quelc fut mon maître, & le sera toujours.

Fin du chant troisième.



LE REMÈDE D'AMOUR.

CHANT PREMIER.

L'AMOUR voyant mon livre, au seul titre
 s'arrêta :
 Contre moi, médis-tu, je vois ce qui s'apprête,
 Controis-je, dieu charmant, comptant contre toi ?
 Des services passés sont gages de ma foi.
 Quoi ! suis-tu Diomède ? Ah ! je, en blessant ta
 mère,
 Sui-je jusques dans l'Olympe ouïr la plainte amère ?
 Quand enfin d'autres cœurs sont à peine effleurés,
 Je ne portes au mien que des coups assurés.
 Amour, j'aimai toujours ; & dans ce moment
 même,
 Si tu le veux savoir, je te dirai que j'aime.
 Si-je pas enseigné, par quel art les mortels,
 Un agréable encens, font fumer tes autels ?
 Sa ardeur autrefois bouillante, impétueuse,
 Aujourd'hui plus sage & plus respectueuse.
 Mâche déserneur, je ne puis te trahir ;
 En cœur, aimable enfant, ne te sauroit haïr.

Tout X

E

LE RAMEAU D'AMOUR,

Je ne détruirai point moi-même mon ouvrage,
 Sur moi se jalloit un si perfide ouvrage,
 Contens de votre sort, de ces heureux amans,
 Et jouissez en paix de vos desirs communs.
 Je ne prétends ici qu'arracher à leurs peines
 Ceux qui sont accablés sous de cruelles chaînes,
 Faut-il qu'un besoin fatal, serrant un malheureux,
 Achève l'arrestat d'un désespoir affreux ?
 Vraité, par les coups d'un desir déplorables,
 Injustement percer le cœur d'un misérable ?
 Aux amis de la paix le sang doit être borné,
 En déignant ses yeux, arrêtons sa fureur ;
 Il en devient sans nous l'innocente victime,
 Le lever, cher Amour, s'est l'épargne un crime,
 Ton âge, aimable enfant, n'est fait que pour
 les yeux.
 La gloire de ton règne est de nous rendre heureux,
 Tu pouvois arracher la retraite à ses armes,
 Mais tu bannis la mort de tes tendres alarmes,
 Que l'amant de Vénus, en vainqueur inhumain,
 Dans un carnage affreux aime à plonger la main,
 Sais les pas de sa mère en ses combats paisibles,
 Jamais, au vaincu même, ils n'ont été nuisibles,
 D'un objet trop cruel, de farmer le courroux,
 Fais ouvrir dans la nuit les grilles, les verroux,
 Rassemblant en secret la jeunesse timide,
 Pour faire des yeux jaloux, viens-lui servir de
 guide.
 C'est pour l'Amour des exploits innocens
 C'est par là que tu dois mériter notre encens.

CHANT PREMIER

A ces mots Cupidon part, & frappant de l'aile,
 Me dit : Va dont remplis ta carrière nouvelle,
 Vous qui, par lui trompés, perdez vos plus
 beaux jours,
 Vont de mer leques emprunter le secours,
 Contre mes premiers coups que ma voix vous
 rassure,
 Gémissez par la main qui se voit blessure,
 La fer qui mit Pélée en danger de périr,
 Arit seul la vertu de pourroit le guérir,
 Sois le même éternel ne voit au pas la terre
 Mourir l'herbe nuisible, & l'herbe salutaire,
 La fer les deux parties, & l'amant
 Peuvent dans mes conseils puiser également,
 Mon ouvrage par-tout en exemple serisse,
 Lorsqu'il enseigne l'un se rend à l'autre utile,
 Les bras de venger la honte de se ferir,
 Et d'arrêter des maux le plus ostement les ferits,
 La constance Phyllis, qui brilla pour un traître,
 Pût pas perdre le jour, si Peusse été son maître,
 Dion, sans désespoir, auroit vu sur les eaux
 S'apporter par les vents de perfides vaisseaux :
 La coupable Térés, épris de Phlomisie,
 La oiseau n'auroit pas été changé comme elle,
 Mon art, dévoutant les penchans malheureux,
 Auroit brisé les traits qui s'aiguilloient contr'eux,
 Conhez à mes soins une Phèdre impudique,
 Je ferai l'affranchir d'un amour tyrannique,
 Je instruisois Paris, Hélène & les appas
 Se seroient le honneur que du seul Médius.

Que n'ai-je pu, Scilla, te présenter mon livre ?
Ton père plus aimé n'eût pas cessé de vivre.
Vous, que d'un fin amour égarent les erreurs,
Je viens vous affranchir de toutes ses horreurs.
Dans vos premiers soupirs, je vous servois de

guide :
Pour ne plus soupirer, suivez entot Orde.
Des noeuds que j'ai tissus je dois vous dégager.
Prêtez-vous à la main qui vient vous soulager.
Toi, que la médecine & la rime ont pour père,
Apollon, viens bûer le bonheur que j'es père.
Pour plaire & pour guérir, j'implore ton secours.
Ma gloire, en ces projets, à toi seul a recours.
Avant que la raison soit tout-à-fait éteinte,
Quand votre cœur encor n'a qu'une seule

atteinte,
Si vous n'en pressentez que des sujets de pleurs,
Du coup qui vous menace, évitez les malheurs.
Arrêtez promptement votre mal dans sa source.
Que ce courfier fougueux ne prenne point

course.
Le tems nous rend plus forts ; avec lui nos

croissans ;
Il change l'herbe tendre en solides moissons.
Dès qu'à votre bonheur votre amour est contraire,
Aux rigueurs de son joug cherchez à vous

traire.
Opposez-vous au mal dans les premiers accès.
Le remède souvent se donne sans succès,
Quand tristement accrus, par des remises vaines

Des feux contagieux ont embrasé vos veines.
Qui ne peut aujourd'hui, pourra moins dans

deux jours.
Un foible amant se plaît à s'abuser toujours.
Dans les retardemens ce feu qu'il se tourmente,
Trouve sa nourriture, & chaque jour l'augmente.
Les fleuves, en naissant, ne sont que des ruis-

seaux,
Et doivent à leur cours le progrès de leurs eaux.
Myrrha n'auroit jamais pu consumer son crime,
Si la raison d'abord en eût fondé l'abyme.

Le poisson cependant se glisse dans son ame,
Et la livre aux fureurs d'une morsure d'Amour.

Votre cœur trop séduit par ses retardemens,
De mes premiers secours n'a perdu les momens :
Le mal veut plus de soins, mais n'est pas sans

remède ;
Votre voix en tout tems peut réclamer mon aide.
Moi, qui d'abord courrois éteindre un feu naissant,
Je prends une autre route, & deviens moins

pressant.
Traçons, avec lenteur, la plaie invétérée :

Le tems seul rétablit la nature altérée.
Lorsque le feu commence, on l'éteint aisément ;
Mais on perd ses efforts contre un embrasement.
Celui qu'aigrit son mal, ne vous voit qu'avec

peine ;
Nos avis rejetés n'ont pour fruit que sa haine.
Quand, une fois tranquille, il se laisse appro-

Dans l'endroit douloureux nous pouvons le
 Qu'aux obsèques d'un fils une mère gémitte ;
 Qu'un voyant son bûcher, tout en elle se démitte ;
 Il faut être insensé pour condamner ses pleurs ;
 Ce n'est point la saison d'arrêter ses douleurs ;
 Ses larmes ont cours ; la nature est contentée ;
 Le calme qui revient satisfait notre attente ;
 La sagesse fait qu'un bruyage ou nous sert,

Du seul choix de ce remède l'effet qu'il produit
 Lors donc que le sujet paroît plus traitable,
 Inspirons-lui l'horreur du poison redoutable,
 Moins vivés fait naître, & vivra les amours
 De ce mal qui nous plaît, elle entreient le cœur,
 Quitte l'oisiveté ; Cupidon perd ses armes ;
 Son couraige abattu fait plus vos alarmes ;
 Sur lui revient le trait dont il vous a percé ;
 De lui-même s'éteint son flambeau sans vertice ;
 Autant que de roses veut de plaines liquides,
 Qu'un peuplier se plaît sur des rives humides,
 Autant Vénus chérit la molle oisiveté ;
 C'est l'unique aliment de sa lasciveté ;
 L'amour, dans les travaux, expire de foiblesse ;
 Vous, qui voulez de vaincre, occupez-vous
 Le sommeil & le vin, suivis de la langueur,
 Des plus nobles esprits énervent la vigueur ;
 Quand, avec leur secours, Cupidon vous assés,
 Qu'il est facile sera de tomber dans le piège ;

Le seul emploi du sang vous doit être consacré,
 Rendez-vous au barreau l'appui des malheureux,
 Ou suivez Mars en feu dans les batailles ;
 Et tant vous fait bien tôt la troppe des délices,
 Le Barthe vous invite de sa fille des larmes ;
 Dans la plume d'Or laize voler des querelles ;
 L'Amour, comme au Barthe, arrachant la
 De ce double trophée augmentez votre gloire ;
 Vénus de son amant redoute les soldats,
 Et depuis sa blessure abhorre les combats ;
 Qui dit, de mandez-vous, d'Alphée un archange
 La réponse est facile, et l'on avoit bien de l'usage ;
 Ces prières aux dieux s'offroient de puis d'ice
 Contre l'Ilion de Grèce avoit tant ses enfans ;
 En habitant Argos, lui seul vivoit tranquille ;
 Dans de l'oise de la paix que pouvoit cette ville ;
 Pour adont le monde étoit fatigué de l'effort,
 L'Amour fut sa source ; il n'eut point de choïr.
 C'est ainsi qu'en nos cœurs ce tyran prend
 Et qu'il y fait long-temps redouter sa puissance ;
 La campagne fat cour, & ses ombres se font,
 Dans vos sens agités rétablir la paix ;
 Abaissez vos regards jusques au labourage ;
 Ces fruits de vos yeux occupent le courage ;
 Que de travaux divers dans vos fertiles champs ;
 Et terre ouvre son sein sous des cotres traînés ;
 Une herbe mordante, est couverte la semence,

104 LE REMÈDE D'AMOUR,

Des bienfaits de Cérès assure l'espérance.
 Dans vos heureux vergers votre ceil est enchantez
 Le rameau cède au poids par lui-même enfançé,
 Ce ruisseau qui caresse une rive chérie,
 A l'envi des oiseaux, gazouille en la prairie
 Jour & nuit Philomèle y roule ses accens :
 Non loin de là voyez vos agneaux bondissants,
 Vos chèvres, en grimpsant dans des routes perduës,
 Semblent à vos regards aux roches suspendues,
 Le tranquille berger, enflant son chalumeau,
 De ses rustiques sons réjouit le hameau.
 A vos yeux attentifs, l'ingénieuse abeille,
 Du trésor qu'elle apporte, arrange la merveille,
 Chaque saison vous offre un spectacle nouveau,
 L'automne de ses dons remplit votre caveau ;
 L'été vous enrichit de solides richesses,
 Et pour vous de Pomone amasse les largesses ;
 Il embellit la treille & jaunit nos moissons ;
 Le printems fait fleurir jusqu'aux moindres bui-

sons :
 Tout chante son retour, sur la terre embellie,
 La troupe des plaisirs dans les champs se rallie,
 Vos corps engourdis rappelant la vigueur,
 Vos foyers à l'hiver font perdre la rigueur.

Quel exercice aimable, & cher à la nature,
 De donner aux jardins vous-même la culture !
 Quand la sève montant rajeunit vos vergers,
 Faites-leur adapter des rameaux étrangers.
 De ces soins amufins la douceur épurée,
 Sait du jour le plus long abrèger la durée.

CHANT PREMIER.

Il suffit qu'une fois ces plaisirs innocens
 De leurs charmes secrets viennent flatter vos sens :
 Leur pouvoir de l'Amour arrête le poursuite,
 Et devant vous bientôt l'ai fait prendre la suite.
 Sa lâcheté redoute encor plus un chasseur,
 L'indolente Vierge d'Apolon craint la fureur,
 Et seule dans les bois parétre devant elle,
 Partez un saffier d'une flèche mortelle ;
 Epouvantez un cerf dans les vastes forêts,
 Et malgré les détours paraissez-le dans vos toits ;
 Ou d'un lièvre timide exerçant la vitesse,
 Forcez-le d'expirer sous le choc qui le pousse.
 D'une fière bravé l'impertin s'ouvent
 Ne trouve plus le sens de vous contredire.
 Par ses plus doux pavots, que pour vous il
 prodigue,

Le sommeil en plaisir change votre fatigue.

Quels doux amusemens de voir en vos réseaux,
 Quoique moindres objets, s'engager les réseaux,
 Vous pouvez avec fruit, pour les poissons avides,
 Couvrir d'un sol appât des hameçons perfides,
 Par ces ruses, tromper un âne séducteur,
 Vous-même devenez votre libérateur.

Si, contre votre attente, une vive tendresse
 Au fond de votre cœur échappe à cette adresse,
 Fuyez; allez chercher dans des climats lointains,
 Contre un mal obstiné, des secours plus certains.
 Sans relâche obsédé d'une importune image,
 Vos pieds s'arrêteront au milieu du rivage.
 Les délais les plus courts sont du moins superflus;

LE REMÈDE D'AMOUR.

Parce-voilà, & pressez-voilà pas irrésolus,
 Ne priez point le ciel qu'un orage survienne,
 Ou qu'un nouvel obstacle en ces lieux vous
 retienne.
 De chemin déjà fait sans être en route,
 Sur celui qui vous reste n'ayez toujours les yeux.
 Payer, & sans jamais regarder en arrière,
 En Parthe qui veut valétre, achez la carrière.
 La nouveauté des lieux par son village ment,
 Produit bientôt en nous un heureux changement.
 Pour éteindre le feu qui brûle en mes artères,
 J'observe, malgré moi, des régimes austères,
 Des sucs les plus amers l'usage dégoûté,
 A qui cherche à guérir devient moins rebuté.
 Pour conserver les vides d'un corps si peu durable,
 Nous souffrons le tranchant d'un fer inexorable.
 Le repos de l'esprit nous toucheroit-il moins,
 Lui, dont le rang plus noble exige tous ces
 soins.
 Je sais qu'aux premiers pas les coeurs les plus
 dociles
 Trouveront de mon art les essais difficiles.
 Mes préceptes sont durs; j'en conviens avec vous
 Mais ici la raison ne les veut pas plus doux.
 Ne vous fiez point trop sur une courte absence,
 Sous la cendre, vos feux couvent leur violence.
 Que leur furtive ardeur s'éteigne entièrement,
 Vous revenez en vain vous montrer fièrement.
 Cupidon irrité plus vivement vous presse,
 Et vous rend le jouet d'une folle tendresse.

CHANT PREMIER. 107

Il ne vous irrite en vain, d'un retour imprudent,
 Que la honte d'un cœur plus faible & plus ardent.
 Que des enchourmements, de des loyers magiques,
 Un autre aille implorer les secours qu'il mérités.
 Tel fut, dans tous les temps, le chemin du voyage;
 Mes vœux inapprouvés rappellent le passage
 Apollon qui parle en moi ces vers éphémères:
 Lui-même vous promet la divine assistance.
 Une vieille, allemande, les larmes dans les yeux,
 Par moi, d'époque poète les ombres des versateurs.
 Le soleil tout-à-coup ne peut point la lumière.
 Le Tibre dans son lit suit la pente première.
 Je laisse en paix brûler tous les feux de la nuit,
 Et jamais aux mollans, ma science ne nuit.
 D'un profane échappé de la sacrilège étude,
 Peut-elle de l'amour haïr l'acquiescence?
 Quel est ce vaïqueur des dieux, qui méconnoît
 la peur,
 D'un vain soufre allumé craindroit-il la vapeur?
 Quelle puissance ont en ces herbes criminelles,
 Médée? as-tu trouvé quelque secours en elles?
 Quand ton voyage amant résolu son départ,
 Que t'ont produit, Circe, les serpens de son art?
 Pour changer son dessein, tu mis tout en usage;
 De tes cris menaçans il brava le présage.
 Tu fis tout contre un feu, qui malgré toi vain-
 queur,
 Aux plus affreux tourmens abandonna ton cœur.
 Toi qui pouvois forcer les loix de la nature,
 Tu n'as donc pu briser une chaîne trop dure?

Voyant de ses vaisseaux la voile s'appuyer :
Tu voulais, mais en vain, par ces mots l'arrêter.
J'espérois à ton sort voir ma destinée ;

Mais à quelles douleurs me vois-je condamné ?
Cher Ulysse, jamais d'un hymen aussi beau
Ne pourra donc pour moi s'allumer le flambeau.
Fille du dieu du jour, dans le rang de déesse,
Je croyois d'un héros égal la noblesse.
Diffère quelque tems : profite moi de mes malheurs,
Pourrois-tu seules ces grâces à mes pleurs ?
Vois les flots courroucés ; tu dois assez les

craindre,
Jusques aux Alcions se peut-on te contraindre ?
Qui donc t'oblige à subir de nouveaux Ilions
Font-ils aillans, aux Grecs, planter leurs
pavillons ?

L'amour avec la paix repose sur ces rives :
J'y suis la seule en proie aux douleurs les plus
vives :

Déjà tous mes états ont reconnu tes loix ;
Que la gloire & l'amour y bornent tes exploits,
Écoute tes sujets ; vois Circé qui soupire ;
Et sur elle, & sur eux, conserve ton empire.
Elle parloit ; le Grec regagnoit ses vaisseaux,
Et les vents emportoient ses plaintes sur les eaux.
Tout ce que peut son art fut éprouvé par elle ;
Mais à tous ces secrets sa flamme fut rebelle.
Vous donc, qui dans vos maux vous adressez à
moi,

Aux vains enchantemens, n'ayez aucune foi,

Quand à l'indignement que li ruse propose,
Un important devoir trop fortement s'oppose,
Et vous arrache aux lieux qu'il vous faudroit
quitter,

Plus soumis que jamais vous devez m'écouter,
Peu d'amans sont armés d'un assez grand courage,
Pour s'affranchir d'abord d'un seul esclavage :
Je ne puis qu'admirer leurs efforts généreux ;
Apollon par sa voix ne parle point pour eux.
Mais vous, qui vous plaignez d'avoir un cœur
trop tendre,

Esclave infortuné, c'est à vous de m'entendre.
Repassez tous les maux que l'amour vous a faits ;
D'un objet trop ingrat rappelez les traits ;
Puis-je, en capif, ainsi servir une cruelle ?
Les plus beaux de mes jours se consomment pour
elle.

Cent fois elle a juré qu'elle n'aimoit que moi ;
Cent fois j'ai reconnu qu'elle maquoit de foi.
Ah ! que pour me tromper la perfide a d'adresse !
Elle me hait, un autre a toute sa tendresse.
Que ces sujets de plainte, au fond du cœur gravés,
Soient les accusateurs de vos sens dépravés ;
Ils sauront vous armer d'une colère utile.
L'éloquence pour vous n'est point un champ
stérile.

Empruntez de son fond le trait le plus piquant ;
Si vous êtes touché, vous serez éloquent.
Je me suis trouvé pris aux pièges d'une belle ;
Mais je vis le malheur qui m'attendoit près d'elle.

Par ces mêmes secrets je suis même zélé :
 Celui qui vous conseille auroit sans eux péché
 Des plus tristes couleurs employant l'imposant,
 Je m'en fis à moi-même une affreuse peinture
 Que son bras, ma disoit-je, eût peu d'agrément
 Un pied si mal tourné eût vicié les amans ;
 Dans tout son air respire une molle indulgence
 Quoi ! puis-je aimer des yeux dévoués au silence
 Qui ne s'assueroit pas à son fade entretien
 La vérité pourtant est qu'il n'en étoit rien.
 Mais la soif de l'argent, en elle insatiable,
 M'apprit à détester cet objet méprisable.

Les défaits sont voisins des faces qualifiées,
 Et les convrent souvent de leurs obscures taches,
 Prêtez à sa vertu l'habillement du vice ;
 Poussez votre rigueur jusques à l'injustice.
 Si son toqué n'est que brun, tachez-le de noir et blanc,
 Qu'un léger embonpoint soit grossière épaisseur
 Des traits de la maigreur peignez la taille assés,
 Qu'en toute occasion sa pudeur accouée,
 Soit ou déguisement, ou soit simplicité :
 Trouvez un air trop libre en sa vivacité.
 Mais pressez la sur-tout d'étaler à la vue
 L'agrément dont le ciel ne l'aura pas pourvue.
 Elle offense du chant les plus communes loix,
 Faites souvent glapir son importune voix.
 Un jargon vicieux révolte en son langage ?
 Que dans un long discours votre adresse l'engage,
 Une lyre en ses mains vous condamne à souffrir,
 Il faut d'un ton flatteur la lui souvent offrir.

Pour rendre de ses dents les défaits plus visibles,
 Forcez-la d'éclairer par vos cornes rissables,
 Ses yeux d'un air choquant expriment les défauts
 Leurs !

Par vos vains efforts remplissez-les de blâmes,
 Avant qu'elle ait le loisir d'embellir la nature,
 Prévenez de son art la gallante imposture.
 De ses nombreux défauts, le voile argenteux
 Répare ses défauts, ou les cache à vos yeux,
 D'elle-même une belle est la meilleure partie,
 Et dans ce riche amour paroit au-dessus.
 Parmi tout ces brillans artifices semés,
 Vainez-vous chercher à vous celle que vous aimez,
 Contre vous leur éclat fait lui servir d'équide,
 Mais en la surprisiez venez, d'un œil rigide,
 Démasquer sans pitié ce qui vous a charmé :
 Dans son foible voyez l'ennemi déformé.
 Ce précepte, il est vrai, n'est pas toujours à
 suivre :

A des traits plus perçans quelquefois il vous livre,
 L'aimable négligence orne encor la beauté,
 Et n'en réduit que mieux un sujet révoqué.
 Mais comme il est bien peu de beautés naturelles,
 Ces attraits rarement vous sont donnés par elles.
 Voyez votre maîtresse, en ces foibles momens
 Où sa coquette main paroit les agréments,
 Les rebarans apprêts qu'étale sa toilette,
 Rendront de vos dégoûts la victoire complète ;
 Et de la source où l'arc va pulser ses traits,
 S'élevera la honte, & naîtront vos regrets.

Dans le sein du plaisir, & dans ses propres
 charmes,
 Contre mon ennemi dais-je prendre des armes ?
 Et par lui-même enfin faut-il chasser l'amour ?
 Non ; la pudeur défend d'exposer au grand jour
 Les lubriques fureurs de ses hideux mystères.
 Pôbés, & me rends à ses ordres austères.
 Des seuls yeux de l'esprit cachez d'apercer
 Ce que me fait voiler un rigoureux devoir.
 Certain censeur, dit-on, à me blâmer s'obstine.
 Ma muse est, à son sens, un peu trop libertine.
 Pourra que Rome entière approfondisse à mes vers
 Qu'il distille son fiel en ses écrits pervers.
 Homère est déchiré par la dent de l'envie :
 De Zoïles nouveau la gloire est poursuivie.
 Toi, par qui des Troyens le chef religieux
 A conduit sur ces bords sa fortune & ses dieux,
 Es-tu plus à l'abri des langues sacrilèges ?
 Contre elles tes beaux chants n'ont point de pri-
 vilèges.
 Les vents grondent le plus sur les monts élevés,
 Et les coups de la foudre aux tours sont réservés.
 Mais toi, critique obscur, que ma liberté blesse,
 Qui sur des riens plaisans exerces ta faiblesse,
 Si la juste raison régloit tes jugemens,
 Dans quel rang mettrois-tu mes doux amusemens ?
 Les guerres en grands vers veulent être tracées ;
 Le corne n'admet que de nobles pensées ;
 Il étourne, attendrit l'inquiet spectateur.
 Le brodequin plus simple cache moins son auteur.

La fureur s'armant de vérités affreuses,
 Va par-tout dévoiler les ames ténébreuses.
 L'épée aux amans réserve ses deux chants,
 Et prête à la douleur ses tons les plus touchans.
 Callimaque est-il propre à chanter un Achille ?
 Homère vaudra-t-il dépeindre une Hypsipile ?
 Si Thais d'Andromaque affectoit la hauteur,
 Qu'Andromaque à Thais disputât l'air flateur,
 Qui pourrait approuver ce bizarre appanage ?
 Chacun doit constamment garder son personnage.
 La sensible Thais de mon art est l'objet,
 Et je veux librement égayer mon sujet.
 Le devoir des époux n'est pas ce que je traite ;
 Je n'offre mes leçons qu'à l'aimable coquette,
 Si ma muse badine a rempli mes souhaits,
 Vainement d'un faux crime on noircit ses bien-
 faits.
 Tais-toi, mordante envie, & soufifle à ma gloire ;
 Mon nom déjà se grave au temple de mémoire.
 Que je vive ; mes jours accroîtront tes douleurs ;
 Apollon me promet ses plus brillantes fleurs.
 A mes honneurs acquis, mon cœur est trop
 sensible,
 Et pour les augmenter tout me sera possible.
 L'épée, à mes vers, doit autant sa splendeur,
 Qu'à Virgile, Clio, l'éclat de sa grandeur.

CHANT SECOND.

MA répente à l'envie oppose une barrière
 A couvert de ses coups, rentrons dans la carrière
 Si, pour la nuit prochaine, à vos brûlans desirs
 Votre belle promet le plus doux des plaisirs
 Pour arrêter l'effort du poison qui vous tue,
 Qu'auprès d'un autre objet votre ardeur s'éveille
 Quand vos premiers exploits auront calmé ses
 feux,

Près d'elle rendez-vous moins sensible à ses
 Plus le plaisir est rare, & plus son charme est
 mentel :

Nous soupirons pour l'eau quand la soif nous
 tourmente :

L'ombre fait du soleil souhaiter le retour,
 Et nous lui préférons la même ombre à son tour
 Dans vos ébuis, forçant les lieux de la nature
 Cherchez une indécence & pénible posture
 N'attachez vos regards qu'à ses désagrémens
 Toute femme s'oublie en ces tendres momens
 Et se rendant sans peine à ce que l'on veut d'elle
 Croit, dans toute action, parolur toujours belle
 Au grand jour, immolant sa mourante pudeur
 De ses défauts cachés observez la laideur.
 Soutenez jusqu'au bout votre critique étude
 Quand l'âme, avec les sens, s'abat de lassitude

Que votre corail de passion est son drapeau
 Le que vous les croyez satisfaits pour long-temps,
 Au plus d'ardeur que tout son corps en suite
 Repousse vos regards de ce qui vous rebute.

Pour briser de vos maux le déplorable cours,
 Ces soins, je l'avouerai, sont d'un faible secours;
 Mais ce qui divise semble n'être qu'une ombre,
 Et se réunissant peut aider par le nombre.
 Et petits mouchetons un plus bel des taureaux
 Vont déclarer la guerre, & s'en font les bour-
 reaux.

Une mente aux combats faiblement aguerrie,
 D'un sanglier terrible arrête la furie.

Tels mes vœux divers en si facile amitié,
 Cherchent à vos pieds vos ennemis livrés.

Mais comme il est autant d'humains que de
 vilages,

Adoptez pas toujours mes différents usages.

Vos yeux de cécités sages ne sont point offensés;
 D'autres juges peut-être en parolent offensés.

Un instant s'est guéri pour avoir eu trop suer
 Des beautés qui dévoient lui rester inconnues.

Un autre d'écrouler les traces de Cypris,
 D'un dégoût imprévu sent stripper les esprits.

Soyez plus qu'il ne soit truit un pareil remède
 Ce moment, pour Venus, n'est qu'un court
 répit.

La nouveauté plus vive s'appête à la vanité,
 Et dans peu vous replonge en ce plus grand
 danger.

A deux beautés pleins que votre amour s'égare,
 Il souffre d'autant moins que plus il se partage.
 Celle dont plusieurs fils consolent les vœux,
 Au trépas de l'un d'eux sent des vœux moins

causans,
 Que l'autre qui s'écrit, en sa douleur amant,
 Je n'ai plus que toi seul, se je ne suis plus aimé.
 A servir des beautés s'acquiescent vos peines,
 Et plus le nombre est grand, moins de peines

ont vos chagrins,
 L'ame à divers objets se laissant égarer,
 Ressent moins vivement leur funeste pouvoir,
 Ses desirs partagés d'eux-mêmes s'affoiblissent,
 Des fleuves les plus grands les lits profonds

tarissent,
 Quand forcés de couler par différens canaux,
 Ils arrosent nos prés du tribut de leurs eaux.
 Dès qu'entre deux penchans il garde l'équilibre,
 Votre cœur peut déjà se vanter d'être libre.
 Si près d'elle, en Phrygie, il eût fixé les jours,
 Paris étoit d'Énone esclave pour toujours.
 Par un plus digne choix, se liait à Progne,
 Minos fut oublier une épouse perfide.

Alemon détestant d'illégitimes feux,
 Avec Callirhoë s'unir de plus doux nœuds,
 Des heureux inconsans la foule ici m'arrête,
 Sur leurs pas la victoire à vous salver s'aiguille.

Ne pensez pas, amans, que fier de mon empere,
 Je vienne vous prescrire une nouvelle loi.
 Par Agamemnon même elle fut observée,

Et la gloire à moi seul n'en est pas réservée.
 Quelque la Grèce entière adore son pouvoir,
 Et héros immola sa flamme à son devoir.
 Une jeune captive avoit trop sa loi passée,
 Son père vint au nom du dieu qui hait de laire,
 Et réclamé, en pleurant, ce gîte précieux.
 Pourquoi, dans la douleur, insister les efforts,
 De sa fille, ô vieillard! plus ins moins la destinée,
 Elle voit à regret sa poursuite obstinée.
 Quand Calchas détournant d'innombrables mal-

heurs,
 Lui fit rendre à Chrysis le sujet de ses pleurs:
 Ayant dit, dit aux Grecs le puissant fils d'Atreïde,
 Mais d'un nouvel amour mon ame est pétrifiée,
 Une beauté pareille éclate en Dryïde:

Je prétends, dans ses bras, oublier Chrysis.
 Qu'Achille, s'il respecte en moi le rang suprême,
 S'empresse à me satisfaire de la livrer lui-même.
 Qui de me condamner s'arrogera les droits,
 Éprouvera bientôt que je commande aux rois.
 Il dit: ces feux nouveaux allumés dans son ame
 Éteignent l'ardeur de la première flamme.

Imitez ce modèle, infatigués amans,
 Et comme lui changez en plaisirs vos tourmens.
 Oubliez, aimez-vous, de ces beautés faciles,
 En est-il que l'on voie à mon art innocentes?

Il est vrai qu'Apollon s'explique par ma voix,
 D'un nouveau sile en vous révoque ici ses loix.
 Quelque du mont Etna la flamme vous dévore,
 Méitez des froideurs que votre cœur ignore.

Sous l'air le plus serin ; dérochant voi de
 Rien quand vous dit vous demande de
 Un autre gaillard s'abîme est par le que
 Ces efforts gaudes s'attendait trop de
 Parez-vous des dehors de la tranquillité ;
 D'un man sage s'attendait n'estra le vérité.
 En faisant un sommeil de livrer ma parole
 Quelquefois des putots s'abîme ravi la lumière
 Je fais plus d'un railleur que l'on cour a surpris
 Dans ses propres passions l'oiseleur s'est vu
 Par l'usage ce dieu vous soumet à ses orner,
 Par l'usage on apprend à mépriser ses charmes
 Votre helle vous donne un rendez-vous secret
 Elle y manque ; il en faut étouffer le regret
 N'oubliez point alors que plaisez, en injures
 Quelle helle en vous s'abîme de ses parjures
 Son orgueil étouffé s'attendait mal ses froideurs
 Le dépit vient pour vous ranimer ses ardeurs
 Mais craignez ce retour : que le trait qui
 blesse,
 Au grand jour dérobé cache votre foiblesse ;
 Aux plus secrets desfaits la succès répond ma
 L'oiseau fait les silets qui s'offrent à ses yeux
 Contre sa douceur même armez votre courage
 Et qu'un mépris marqué sensiblement l'outrage
 Sa porte est-elle ouverte ? éloignez-en vos
 On vous fait appeler ? ne vous détournez
 Par ces efforts heureux, votre flamme étouff
 Vous élève elle-même un paisible trophée
 Ces maximes peut-être ont trop d'austérité

Tempérance, j'y consens, tant de liberté
 Les esprits sont divers, prononcié divers contes
 Il faut en mille états, apposez-nous le bonnet
 Quand l'accès libéral que au tombeau vous con
 duit
 Le feu seul vous attache à l'éternelle amie
 Contre un vent qui coule en ses veines brûlantes
 Un autre s'a desqu que de l'usage de plantes
 Capiteux vous s'abîme de s'abîme enthalid
 Et vous menace de la suite indignement
 Ne luez plus en vain. Dans l'horreur d'an
 pas frage
 Et les débris rognons en nous pour l'orage
 Que soit qui vous brûle ; mais faut appeler
 Courez, en sein de s'abîme ; à plaise un pitié
 Regardez de mesure abrégez-vous dans l'onde
 Que jusqu'à regarder le torrent vous inonde
 A chaque instant volez de plaisirs en plaisirs ;
 En tout accordant tout, écoutez vos desirs
 Mais de vos dégâts avancez la naissance ;
 Et votre enfant redonne leur puissance
 On vengrunt l'attaquant jusques sur les autels ;
 Vous dans peu lui porter les coups les plus
 mortels
 Par ses illusions, la triste jalousie
 Invoquent la fureur dont votre ame est saisie
 Et s'abîme à l'amour vous livrent malgré vous ;
 Et les chassant par d'inévitables coups
 Quel dont un rival empoisonne la vie,
 Et craint que de ses bras sa helle soit rayée

Espère en vain de l'art le secours un vasez,
 Esculape ne peut lui rendre la santé.
 La mère dont le fils fait le parti des armes,
 Sont croquer son amour de ses vives alarmes,
 Croyez que votre ingratitude abhorre ses amans,
 Que près d'elle il n'est point de fortunes mouvans,
 Tous les affreux malheurs qu'après lui vous
 Oreste,

D'un mouvement jaloux font la folle fureur,
 Ménélas peut quitter Hélène sans chagrin,
 Lors d'elle il fait jouir d'un repos souverain,
 Pourquoi tant de regrets, lorsque Paris l'enlève,
 Par le sien Irié son amour se soulève.
 Pour une esclave Achille eût-il versé des pleurs,
 Si quelque heureux rival n'eût causé ses douleurs,
 L'ardante jalousie, en sa fureur extrême,
 Des traits noirs de la haine arme en tous l'ame
 même.

Non loin des murs romains, pour les curieux
 mécontents,

Un temple respectable est ouvert en tout temps,
 C'est là que pour éteindre une ardeur mécontente,
 La maîtresse & l'amant vont offrir leur présent,
 Le dieu qui leur promet d'y soulager leurs vœux,
 En songe m'apparut, & me dit ces mots :
 Toi, par qui l'on voit naître & mourir la tendresse,
 Orde, à ses conseils joins ceux que je t'adresse,
 Que chacun devant soi rappelle ses malheurs,
 Ils sauront dissiper de frivoles douleurs,
 Celui de vaines emprunts ont augmenté les chagrins.

Qui craint d'un usurier les poursuites pro-
 chales.

Dois se représenter ce village odieux,
 Et dès par avance en affliger les yeux.
 On suppose d'un père avare, un fils en esclavage
 Yen retrace en tout temps la dureté sauvage.
 D'une femme sans dot l'imprudent qui se choisit,
 Peut trouver dans l'hymen tous les maux à la fois,
 L'un attend un vaisseau, qu'il ait toujours un être,
 Et les affreux écueils, & l'horrible temps être.
 Que l'autre, pour un fils sous les drapeaux de
 Mars

Tombe, & court avec lui partager les hasards.
 Et en ce procès le temps bien tristement s'écoule.
 Est chez qui les chagrins n'entrent-ils pas en
 foule ?

Plus eût décelé le feu qui l'embrasoit,
 S'il eût pu découvrir tous les maux qu'il causoit,
 Ce même dirai m'en eût dit davantage ;

Mais le sommeil s'ayant dissipé son ouvrage,
 Qu'il voguer ? mon pilote encore loin du port,
 Ses des sorts inconnus me laisse au gré du sort.
 Dans les lieux écartés se plaît l'inquiétude :
 S'yez, tristes amans, fuyez la solitude,
 Le grand monde, & les soins les plus inutiles,
 Par leur propre embarras vous seront fructueux,
 Vos secrètes fureurs du secret se nourrissent ;
 Et s'éclatant au jour souvent elles périssent :
 L'obscurité pour vous n'a rien que d'ennuyeux ;
 Ingrate, quoi qu'absente, y revient à vos yeux.

Le chagrin dans l'horreur d'une nuit ténébreuse,
Abreuve à plus longs traits une amaraume pressée,
Que de tous vos amis l'agréable concours,
Par vous-même invité, vole à votre secours,
Et sensible aux doux soins que prend leur amour
plaisance,

Trouvez des plaisirs qu'apporte leur présence,
Mais qu'un Dilade, malicieux, conseille On
en vous,

Des fruits de l'amitié sont là les plus doux.

Quelle vendit, Fallis, la lumière impurissime
De l'horreur des forêts s'acérut ton infamie
Dans leurs tentiers perdus tu rencontres la mort
Une fidelle amie eût fait changer ton sort.

Telle qu'une bacchante en fureur, d'un sa plume
Fait les cheveux épars, & se met hors d'habillage

Telle, les yeux fixés dans le lointain des mers,
Cette amante parcourt leurs rivages déserts.

Dans son arcahement elle s'arrête & tombe.

Traître Démophon! à mes maux je succombe.

Il me suit, crioit-elle, en s'adressant aux flots
Si-voix meurt, & fait place aux plus tristes

Anglois.

Un sentier s'étendoit dans ces retraites sombres

Où le jour combattant sembloit céder aux ombres

bres:

Ce chemin vers la mer conduisoit hors du bled

Elle y rentrait alors pour la neuvième fois.

Où vais-je? finissons cette horrible torture

Dit-elle, en détachant sa frivole ceinture

Derrière malheureux s'effra à son noir deffroi.

Quel trouble à cet aspect s'éleva dans son sein?

Elle pâlit; la crainte en ce moment l'arrêta;

Et vainc laiffe tomber le tissu qu'elle appressé:

Mais le cruel amour, rappelant son malheur,

Leve le regard fatal qu'attache la douleur.

Tivis, aimable reine, eut usé sa trop dure,

La forêt attendrie en quitta sa verdure.

La dans point par ta mort fait autre ces regrets,

Si n'avois cherché les lieux les plus secrets.

Vous, qui du désespoir craignes la violence,

Evitez ces rédails où régne le silence.

Quid par mes conseils, un amant presque au port

Laiffoit trop de sa jale & de son transport.

Parmi d'autres amans il vient, & fait naufrage:

L'Amour renverse en ses droites, & lui soufflé sa rage.

D'un spectacle si doux l'attrait contagieux

Le pour que ranimer un feu séditieux;

Un air empesté corrompt tout ce qui le respire.

Mais les coups bien souvent un peuple entier

expire.

En observant des yeux mal sains & négligés,

Les contractions le mal dont ils sont affligés.

Un qui veut s'affranchir d'un pouvoir qu'il

déteste,

Des sujets de l'amour le commerce est funeste.

Qu'autre encor plus vain, chassant sa liberté,

Est trop près de sa belle, étaler sa fierté.

Des dangers pressans d'un pasil voisinage,

Appréhendent souvent mal ce hardi personnage.

111 LE REMÈDE D'AMOUR.

Le trait victorieux du coup d'œil qui l'abat,
 Rouvre sa électrique en ce honteux combat.
 Lorsqu'un toît embraisé s'effrite au loin la ruse,
 Gardons-nous d'approcher de la maison voisine,
 Qu'une autre promenade ait pour vous peu
 d'appas.

Que celle où votre ingratitude aime à porter ses pas,
 Un perfide penchant vous rentraîne à sa suite.
 La victoire sur elle est pour vous dans la suite,
 Pour vous mettre à l'abri des coups de son
 fidelle.

Il ne vous suffit pas de vous éloigner d'elle,
 Que tout ce qui la touche, irritant vos esprits
 Réveille la haine de vos nouveaux respects.
 D'une suivante en pleurs ne daignez rien appre-
 dre.

Quel que soit son message, il tend à vous le
 prendre.

Un silence obstiné peut seul vous garantir
 Tout éclat vous prépare un triste repentir.
 D'un violent amour la plainte est le partage,
 En disant trop : je hais, l'on aime davantage.
 Votre cœur de son mal croit n'être plus assés,
 Mais redoutez un feu trop promptement éteint.
 Surmontez par degrés vos amoureux caprices,
 Que sous des traits nombreux votre ennemi
 périsse.

Mais n'allez pas aussi, facilité insensé,
 Profaner un autel par vous-même encensé,
 La brutalité seule a fini par la haine :

CHANT SECONDE. 112

Passez si durement une si douce chaîne,
 C'est acheter trop cher le repos de ses jours ;
 Ou plutôt l'on se trompe, & c'est aimer toujours.
 Deux amans ennemis, dans leurs débats obli-
 cés nos,

Rémouoient le public que de honteuses scènes.
 Telais voit à regret leur risible procès,
 D'un fol emportement trop ordinaire excès,
 L'ouïsateur en vain poursuit la criminelle ;
 Il n'en reste, à tous deux, qu'une uche éternelle,
 Il va dans le sénat un amant en fureur,
 Surtout de cher objet de sa nouvelle horreur.
 Sa voix fière, au travers de ses plaintes nom-
 breuses,

Apprendoit hautement des menaces affreuses ;
 Et tout prêt de plaider : Qu'elle approche, dit-il.
 Elle vient ; il paroit frappé d'un trait subtil.
 Interdit & tremblant, il garde un long silence ;
 Puis jettant la requête, à ses pieds il s'élançe.
 Triomphez, cri-t-il, & ne plaidons jamais,
 Le parti le plus sage est de fuir en paix :
 L'ennemi des éclats d'une honte pareille,
 Ne s'allez d'un joge en réjouir l'oreille.
 Content du seul plaisir qu'ont les cœurs bien-
 équilibrés,

Le homme généreux oubliez vos prisons.
 Si dans un même lieu le hasard vous rassemble,
 Qu'à l'aspect du péril votre sagesse tremble.
 Prenez mon bouclier ; armez votre valeur ;
 Rappellez-vous la haine, & tout votre malheur.

Qu'un rival préféré pique votre colère ;
Dans ces februeux momens ne cherchez point
plaire ;

Ne prenez aucun soin d'arranger vos cheveux ;
Un signeur & galant est contraire à vos vœux ;
Mais que la vanité se plait à nous séduire !
Par ce guide trompeur nous nous laissons con-
duire.

De nos faibles traits aveuglément charmés,
Nous nous berçons toujours de l'espoir d'un
amant.

En crédula enfans l'amour-propre nous ha ;
Dans ses moments enchantez notre raison s'oublie ;

D'un sexe trop léger croyez peu les sermens ;
La femme au jurant cherche à tromper ses amans ;
De ses perfides pleurs songez à vous défendre ;
Ses yeux sont avec art instruits à les répandre ;
Tel qu'un rocher se voit assiéger par les flots,
Un amant est cabane aux plus fourbes complots ;
De vos vives douleurs dérober l'apparence ;
Faites-lui le sujet de votre indifférence.

Vos reproches tombent sans la mortifier,
Lui fourniroient des traits pour se justifier,
Qui se fait n'aime plus : gardez-vous bien de
C'est offrir les accords de la paix avec elle ;
Je respecte l'amour, j'en aime le caractère,
Et ne veux pas priver vos cœurs d'un feu si beau ;
Ma main ne cherche pas à lui couper les ailes ;
Je ne viens point briser les nœuds criminels ;
Je ne veux que guérir de leurs coups malheureux

Et changer en plaisirs nos tourmens rigoureux ;
Qu'à toi seul, Apollon, nous devions ces vers poë-
tiques ; nous aux maux dont nous sommes la
proie.

Placez auprès d'un lys de moins brillantes fleurs,
Son éclat lumineux efface leurs couleurs.

Aux plus rater objets comparez vos malheurs,
Votre œil dévoré vos aveugles tendresses,
Et Pallas et Junon pouvoient charmer Paris ;
Même la pomme est donnée aux beaux yeux de
Cypri.

Cette utile censure au corps n'est pas réduite ;
Par elle on peut passer les ans, la conduite.
Ne fermez point vos cœurs à mes modestes avis ;
Vous vous applaudirez de les avoir suivis.

Une lettre agréable, & chèrement gardée,
Ne sert qu'à réveiller une funeste idée.
Laissez au feu les traits qui furent vus concher ;
Faites que votre amour y trouve son bûcher.
Pourquoi dans un portrait garder son ennemie !
C'est faire à jamais perdu L'indolence.

Écrivez pour toujours ce maux orateur,
Qui de vos maux encor vous fait aimer l'auteur.
De tout ce qui lui plus l'amour aime à ressembler,
Et sans les mêmes traits il se fait reconnaître.
Rapprochez point des lieux où nous de vos
plaisirs ;

Fuyez ces lieux funestes ravalent vos desirs ;
C'est ici qu'elle étoit ; sur ce lieu nous tombâmes ;
M, V'avez toute entière enivré nos deux âmes,

Comme un feu presque éteint, par le soufre vous
 chés,

Revit, & dans l'instant montre un brasier caché,
 Votre ardeur se rallume à cette douce approche,
 L'amour, qu'on a cru loin, fait sentir qu'il est
 proche,

Le pilote prodont garantit les vaisseaux
 Du rocher dangereux que lui couvrent les eaux,
 Le périlleux abord de ces lieux pleins de charmes,
 Imprudemment revus seroit couler vos larmes,
 Ce sont de vrais écueils pleins de frémissemens,
 Et Charibde y vomit ses longs mugissemens.

Il est d'autres moyens peu propres à prescrire,
 Le hasard quelquefois peut forcer d'y souscrire,
 Au milieu des grands biens, l'amour luxurieux,
 Regorgeant de plaisirs, en devient furieux,
 Si Phédre n'avoit point éprouvé leur ivresse,
 Eût-elle d'Hippolite attaqué la sagesse ?
 Irus est insensible, Hecale est sans amans ;
 De plus pénibles soins occupent leurs momens,
 L'amour languit & meurt dans la triste indigence,
 Mais c'est trop, à mon sens, acheter la vengeance.

Amans, qui gémissiez sous le joug amoureux,
 Du théâtre fuyez les attrails dangereux,
 Des instrumens divers la touchante harmonie,
 Et la danse & le chant flattent votre manie.
 Leur charme fait en vous, par ses impressions,
 Changer en vérité ses tendres séductions.

Je vous relègue aussi, favoris du Parnasse,
 Des coeurs déjà calmés vous troublez la honne

Par moi-même ou ce je me me vaine sans prescrire,
 Amour, ne lisez plus mon séduisant écrits.

Le tendre Callimaque est pour vous trop nuisible,
 Aux charmes d'Asarodon, qui peut-être passible,
 Pour celle qui me plaît, suis-je en quelque froi-
 deur ?

La sensible Sapho réveille mon ardeur,
 Sans aimer peut-on lire de Propertius de Cavilla ?
 Qui ne partage par les soupirs de Tibulle ?
 Galles fait délater leurs agréments divers,
 Et leur douceur, dit-on, respire dans mes vers.
 Quand vos sens malades sont votre insupportable,
 Jusqu'aux aliments même étendez votre étude,
 Abandonnez la truffe, & ses feux détestés ;
 Tous les sucs irritans sont pour vous empestés.
 Vénus porte avec eux ses ardeurs dans vos veines ;
 Des mets plus froids rendroient ses entreprises
 vaines.

Au myrte préférant le lievre des buissons,
 Vous braveriez l'amour, les traits & ses fureurs,
 De ses dons bienfaisans l'expérience heureuse,
 Pie d'autres feux étiez une flamme amoureuse,
 Le vin dans un repas, versé modérément,
 Y donna au tendre Amour son plus vil agrément,
 Ce dieu folâtre y règne au milieu de la joie,
 Et suivi des plaisirs n'y manque point la proie.
 Vous qui voulez braver ses arrogans succès,
 Laissez-vous, plongez-vous dans les plus grands
 excès.

La flamme est par le vent servie & combattue ;

Le séphir la fait vivre & l'aquilon la ton.
 Que l'amour, dans l'ivresse éreignant son hato-
 beau,
 Sous un poids accablant rencontre son tombeau.
 Si de votre ennemi j'ai dompté le courage,
 Si la paix de vos cœurs est en fin mon ouvrage,
 Amant, que j'ai sauré des matins d'un diou perver,
 Cherissez ma mémoire, & célébrez mes vers.

E I. 28.

LES ÉPÎTRES
 D'OVIDE.

PÉNÉLOPE A ULYSSE.

ARGUMENT.

ULYSSE, nouvellement marié, étoit encore dans les plus ardentes délices de la jeunesse, quand tous les Grecs s'armèrent en faveur de MÉNÉLAS pour avoir raison du raptement d'HÉLÈNE. Mais ayant été prié de prendre les armes comme les autres, il eut un long combat en lui-même, pour savoir ce qu'il devoit faire : cela ne s'en pouvant excuser, & moins encore quitter sa chère Pénélope, pour contenter son amour aux dépens de son honneur, il prit résolution de feindre qu'il étoit devenu fou ; ce qu'il fut si bien contrefaire, & si long-tems, qu'il eût trompé tout le monde par cet artifice, si Palamède qui étoit aussi fou que lui, n'eût découvert que cette folie n'étoit qu'une feinte. Il fut donc contraint d'aller à la guerre, où par son conseil les plus grandes entreprises furent heureusement exécutées. Enfin ayant été cause de la prise de Troie, il se remit sur mer pour s'en retourner chez lui ; mais

Il fut empêché par tant d'occidens & de tempêtes,
qu'il employa dix ans entiers à pouvoir trouver sa
maison. Cependant Pénélope voyant tout le monde
de retour, & ne sachant aucune nouvelle d'Ulysse,
dont elle étoit en grande peine, lui écrit ces
lettres, où Ovide dépeint en bon maître le soin &
l'impatience d'une femme qui aime bien son mari.

RÉÇORS, mon cher Ulysse, un tendre sou-
venir

Des beaux vœux dont le ciel a voulu nous unir;
Et si tu Pénélope a pour toi quelques charmes,
Viens calmer ses ennuis, viens essuyer ses larmes.
Ne crois pas qu'une lettre en arrête le cours;
C'est Ulysse que j'aime, & non pas ses discours.
Cette ville en Asie autrefois souveraine,
L'objet de ta valeur, l'objet de notre haine,
Quel que fût son monarque, & quoiqu'elle eût
d'éclat,

Ne te devoit coûter que le premier combat.
Plût aux dieux que celui dont l'ardeur criminelle
Des Troyens & des Grecs alluma la querelle,
Lorsque l'onde trembloit du poids de ses vais-
seaux,

Pour éteindre sa flamme eût péri sous les eaux!
Dans les vives douleurs dont mon ame est
atteinte,

S'il eût eu moins d'amour, le mien seroit sans
crainte;

Et nous pourrions goûter ces plaisirs si charmans

Qui seroit la tendresse à deux parlés amans,
Je n'aurois pas besoin de travailler sans cesse,
Pour abrégér les nuits & calmer ma tristesse;
Et j'ose en qu'on perd quand on perd un héros,
S'il faut qu'en mon travail je trouve mon repos.
Dans un succès douteux la crainte impatiente
Prend toujours le dessus dans le cœur d'une
amante;

Et l'amour te peignant au milieu des combats,
Me formoit des périls que tu ne courais pas.
Je craignois des Troyens la rage envenimée,
L'implacable fureur de toute leur armée;

Et le seul nom d'Hector alarmant mes esprits,
Je me disois toujours: Il est mort, il est pris.
Lorsque d'Amphimachus la pitoyable histoire
Me faisoit voir Hector sortant d'une victoire,
Trouvant dans son trépas accroître mon ennui,
J'appréhendois pour toi ce qu'on disoit de lui.
Si Patrocle expirant sous les armes d'Achille,
Pugnoit à mon esprit son adresse inutile,

Mon ame à ce rapport courant sa libre accès,
Je croyois que la tienne auroit même succès.
Le brave Sarpedon, souverain de Lycie,
Sembloit sur Tlepoleme attenter à ta vie;

Je me disois: hélas! Sarpedon est vaillant,
Et contre mon Ulysse il en peut faire autant.
Enfin toutes les fois que pendant dix années
J'apprenois de nos Grecs les tristes destinées,
Je sentois tous leurs coups dans mon cœur
arriver,

Et je tremblais pour toi quand je pleurois pour
eux ;

Mais quelque dieu sensible à mon amour extrême,
A lavé mon d'poux pour me rendre à moi-même ;
Et ses châtis de retour font voir aux immortels
Les dépouilles de Troys aux pieds de leurs autels.
Tout rend grâces aux dieux de l'état où nous
sommes ;

Les femmes à l'envi pour le salut des hommes,
Qui dans les doux plaisirs de leurs embrassemens
Mêlent un long récit des beaux événemens,
Les jeunes, les vieillards, tous se le font redire,
Les uns pour en jurer, les autres pour s'Instruire,
Et le sexe timide aimant à s'agrandir,
Du récit des maux veut aussi s'applaudir.
L'un trace avec esprit sur le bord d'une table
Le crayon imparfait d'un combat effroyable ;
Et touffissant de vin ces pinceaux contrefaits,
Désert & détruit Troys en deux peints portraits.
Il fait voir des deux sangs l'onde encor partagée,
Le fleuve Simois, les rives de Sigée ;
Et par les traits divers d'un art ingénieux,
Imite de Priam le palais merveilleux,
L'autre peint tous les Grecs campés devant la ville,
Les pavillons d'Ulysse, & le quartier d'Achille,
Et ces lieux, où d'Hector les escadrons formés
Effrayoient les chevaux à la honte animés.
C'est ce que dit Nestor à ce précieux gage
Qui soutient l'union de notre mariage ;
Il me le dit ensuite, & m'apprit le bonheur

Qu'Agamemnon & Deïon n'avoit fait vainqueur.
Mais que tu fus hardi, lorsqu'en des lieux si
ombres

Tu faisais un passage à la faveur des ombres,
Quoique toute la Thrace eût armé pour son roi,
Tu venais contre tous me hasarder pour toi ;
L'ardeur de vaincre se fit dans ce péril extrême
Te faisoit oublier la moitié de toi-même ;
L'un n'a pu sans crime au retour du hasard,
Prodigier une vie où je prends tout de part.
Tirons, & cet aveu sied assez à ma honte,
Je ne puis modérer le trouble de mon ame,
Qu'après avoir appris que mon esprit séduite
N'avoit pas bien jugé d'une si belle nuit ;
Que vous êtes vainqueur, que de votre victoire
Lorsque Diomède avoit part à la gloire,
Lorsqu'on vous avoit vu tout couvert de lauriers
Sortir comme en triomphe du camp de nos guer-
riers.

Mais que me sert, hélas ! que ces bannières vaines,
Qui nous ont tant coûté d'illustrer sur des ailes,
N'ont pu soutenir la force de vos bras !
Que me sert leur renom, si je ne suis pas ?
Si je me sens encor du long siège de Troys,
Si perdant mon époux je perds toute ma joie,
Non dans la chute n'a-t-il pas même poids,
En'est-il pas pour moi ce qu'il fut autrefois ?
Ces murs si détachés, quoiqu'on les à la terre,
Soutiennant de mon cœur l'impitoyable guerre,
Si semblent s'élever sur d'autres fondemens,

Pour se venger sur moi de leurs abaissements,
 Déjà le labourer voit la terre sougie,
 Des épis engraisés du sang de la Parygie,
 Et cent coutres tranchans sur des hommes sans
 voix,

Passer & les meurtre une seconde fois.
 Vous êtes donc vainqueur ! mais dans votre vic-
 toire

Ne voulez-vous ravir la moitié de ma gloire,
 Et dans un autre monde enlever pour jamais
 Une conquête due au peu que j'ai d'attraits ?
 Drosces ports désolés il ne vient point de barques
 Qui n'ait de mon amour une inflexible marque,
 Et ce dieu de sa flamme allumant mes desirs,
 Me fait dans une lettre animer mes soupirs.
 Si je vous fais chercher ou dans Sparte, ou en
 Phye,

L'on ne vous a point vu dans l'une & l'autre ville,
 Et de mes soins perdus je ne puis m'assurer
 Que de nouveaux sujets de ne rien espérer.
 Plût aux dieux qu'il lion fût encore sur la terre
 Le spectacle pompeux d'une cruelle guerre !
 Oui, son dessein ne laisse à mon cœur irrité
 Qu'un triste repentir de l'avoir souhaité.
 L'on ferait tant de bruit de ta moindre victoire,
 Que tu ne pourrais pas m'en dérober l'histoire.
 Je n'aurois à parer que le coup du hasard,
 Où le sexe en commun prendrait beaucoup de
 part.

Quoique j'ignore encor le sujet de ma crainte,

D'un foible mouvement j'ai toujours l'âme
 atteinte ;

Et quel qu'à mes vœux l'Espeir veuille opposer,
 Mon cœur à mes douleurs ne se peut refuser.
 Comme tout est douloureux pour un amour extrême,
 Je suis également à me tromper moi-même ;
 Et la terre & la mer me remplissent d'effroi ;
 Il y fait des périls qui ne sont que pour moi.
 Il se peut être qu'aussi peu sensible à mes peines,
 Ton cœur haille mes larmes pour porter d'autres
 chaînes ;

Et voulant s'assurer le plaisir des retours,
 Partir à mes dépens de secondes amours.
 Je ne dois qu'à présent vers une autre matresse
 Te pousser gémant des soupirs de tendresse,
 Et que dans le récit de ce que je n'ai pas,
 Tu prends occasion de vanter ses appas :
 Je ne suis... Je me trompe, Ulysse est plus fidèle,
 Des ne fait point éteindre une flamme si belle ;
 Et quoiqu'on soit absent, le cœur plein de desirs
 Espère à revenir le secours des soupirs ;
 Pour rompre malgré moi cette union si pure,
 Mon père veut user des droits de la nature ;
 Mais je fais mon devoir, je t'ai donné ma foi,
 Et par autre qu'Ulysse est indigne de moi.
 C'est à pas qu'à la fin, surpris de ma constance,
 Et à me presser n'ait moins d'impudence ;
 Et voyant que les dieux l'ont ainsi destiné,
 Il ne veut plus t'ôter un bien qu'il t'a donné.
 Ah, hélas ! vos voisins de Zarynthé & de Same,

Tous ceux de Dulcie ont pour moi même soin,
 Et croient peu d'obstacle à leurs vœux de bien.
 Point dans notre maison les peus souverains,
 Polybe, Eurymachus ose tout entreprendre,
 Antinous, Médon, & le cruel Pysandre,
 Ne voyant plus chez nous que de foibles sources,
 Profitent de leur force à dissiper nos biens,
 Que j'aurois à souffrir, si je n'étois aimé de
 leur, le pauvre leur, aussi bien que Médon,
 Et bien d'autres encor dont je passe le nom,
 Font servir ton absence à ma confusion.
 Contre ce rade effort je n'ai plus que des larmes,
 Laërtes est sans force, & ton fils est sans armes,
 Ce fils qui l'autre jour pensa m'être ravi
 Par les siers ennemis dont il étoit suivi.
 Plais-àux dieux immortels que d'une main si tendre
 Nous recevions tous deux le secours ordinaire,
 Qu'il nous ferme les yeux, qu'il vive en paix
 paix,

Et toute sa maison lui fait mêmes souhaits!
 Mais le pieux Laërtes accablé de son âge,
 Ne peut par les effets secondar son courage,
 Et dans ce bon vieillard, le soin de nos amours
 Voudroit ne pas céder, quoiqu'il cède toujours,
 Télémaque a du cœur, mais sa tendre jeunesse
 Me fait appréhender qu'il n'ait trop de foiblesse,
 Et jusqu'à ce que l'âge ait mûri sa valeur,
 C'est à toi par tes soins d'appuyer son grand cœur,
 Mon amour est sans force, & n'a rien qui
 tendre;

Viens donc remplir un lieu que je ne puis
 défendre ;
 Viens faire honneur ton fils aux grandes actions,
 Qu'il soit rendu fameux chez tout de nations :
 Et tu prends encor quelque soin de ton père,
 Viens rendre à la vieillesse un appui nécessaire.
 Quand ton éloignement ne doreroit qu'un jour,
 Je n'osais par me trouver la même à ton retour.
 Tu verras par l'absence, & les douleurs passées,
 De mon jeune printemps les beautés effacées.
 Ne puis pourtant, Ulysse, & ne me force pas
 à pousser des soupis vers ce que j'eus d'appui,
 Le jeune a des amours, la vieillesse son partage ;
 L'ameur dit quelque chose au dépit du visage ;
 Si l'amour exprime alors toute sa pureté,
 L'effroi est en amour ce qu'on fut en beauté.



P A R I S A H É L È N E.

A R G U M E N T.

P A R I S étant allé en Lacédémone pour voir Hélène que Pénélope lui avoit promise, il y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs & de témoignages de bienveillance. Quelque temps après, Ménélas, mari d'Hélène, étant résolu d'aller en Candie pour la succession d'Atrée son père, il donna charge à son fils d'avoir soin de son hôte & de lui faire vivre chère durant son absence. Ce jeune prince ne voulant pas perdre une si belle occasion, se mença dès-lors de s'entretenir avec elle, & se voyant en son dessein tant d'artifice & de hardiesse, qu'il se mit à lui faire de bonnes grâces : mais parce qu'il ne la pouvoit entretenir qu'en la compagnie de ses femmes, devant qui il n'osoit faire semblant d'être amoureux, il lui écrivit cette lettre, où il n'oublie rien de tout ce qui peut enflammer l'esprit d'une femme : outre la recommandation de sa beauté, de sa personne & de sa généalogie, il parle dignement de l'amour qu'il avoit pour elle ; &

il y a personne qui ne pardonne à Hélène la part qu'elle a eue de lui. Après il l'engage à faire de bons sermens & de promesses ; & lui remontrant la justice de son mari, & la commodité que son absence leur avoit donnée, il lui promet enfin de le prendre pour sa femme, & de la faire la plus grande reine de la terre.

Je sens bien que mon cœur, adorable princesse, voudroit par cette lettre exprimer la tendresse ; mais, hélas ! j'aurai peine à découvrir mon feu, & par un doux penchant vous n'oserez l'avoir. Mais ne s'explique point quand l'amour est extrême :

Ce dieu qui fait sans nous, sans nous parle de même,

Le dieu dans mon âme a pris tant de pouvoir, qu'il m'a contraint d'aimer avant que de vous voir, & de me dire, mon amour, tyran impitoyable :

Prenez pour parole un vœu plus légitime, & ne me forcez pas aux tristes dépités de passer chaque jour d'inutiles soupirs.

Comment cacherois-je un feu si téméraire, qui prend tous les brillans dans sa propre lumière,

Et qui pour animer des dehors languissans, jette un divin rayon qui trouble le dadans ? Ce n'est pas assez de montrer tout mon ame, & de vous dire, je vous aime, Madame ; mais je fais plus à moi, je vous aime, Madame ; & ne vous en cachez pas : les déclarations

Suivent toujours de près les fortes passions,
 Si je suis criminel, pardonnez un beau crime ;
 Mon cœur en est l'autour, qu'il en soit le
 crime ;

Et lorsque vous l'itez est enfant de vos sens,
 Songez que la douceur God bien & de beaux yeux
 Vous en avez déjà quelque autre témoignage ;
 Si j'étois plus hardi, je prendrois avantage ;
 Ce que j'en puis juger, l'on a bien de peine
 Quand on reçoit l'amour, à recevoir l'ennemi.
 Puisse aux dieux que l'effet suive mon espérance,
 Vénus m'en a donné l'insaisissable assurance,
 Et dans ce beau succès le ciel intéressé

Vent toujours achever ce qu'il a commencé.
 Si les plaisirs sont grands, ils sont dus à ma peine,
 Le péril fait douteux, la fin en est certaine,
 Et la part qu'a Vénus au voyage entrepris,
 A ne m'en payer pas perdroit trop de son prix.
 Elle m'a fait goûter des douceurs sans seconde,
 Elle a forcé les vents à me céder les ondes,
 Dont le calme a fait voir à mon cœur amoureux
 Quelle est reine des eaux aussi bien que des fleurs,
 Qu'elle ait donc la bonté d'affirmer mes conques,
 L'amour a son reflux, le cœur a ses tempêtes,
 Et j'aurai pour me nuire abordé mes vaisseaux,
 Si j'ai dans mes desirs des orages nouveaux,
 Ce n'est pas dans ces lieux que j'ai trouvé

l'âme ;
 J'ai toujours conservé ce que j'avois dans le
 Et mon cœur que déjà vous aviez

C'estoit la chose alme de mon par l'amour,
 Mon cœur peut paroître un d'écrit de l'usage,
 Un capable d'écrite, un enfant de l'usage :

Sur mes yeux mon cœur est contulcé,
 C'est plus de desola que de mercede,

Je n'ai plus de bien que m'en ont tous les
 autres ;

Je n'ai pas iel pour m'emparer des vâtres ;
 Les d'écrites n'ont rien qui puisse m'éprouver ;

Je n'ai pas le pit qu'à les bien conserver.
 Je n'ai pas aussi des peines inuiles,

Je n'ai pas le fruit à regarder vos rilles ;
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,
 Je n'ai pas le fruit de lieux que j'ai qu'il n'est,

Et consulte vous sans à décider mon sort.
 Héube avoit encor ces dardateurs orillatres
 Qui font que les enfans courent tant à leurs pas
 Lorsque de son repos le sommeil s'empare
 Lui donne dans un songe un Ambreux porteur
 Ce sommeil se dissipe, elle s'éveille en trem-
 blant tout au bon Pélam ; la crainte se redonne
 Et s'en voulant remettre aux malins des Inces
 Ils sont à nos devoirs consulter nos autels.
 Le devin leur répond que je serais le plus
 D'un feu qui s'étendrait sur la ville de Troye
 Et je crois que les feux de cette vilion
 Sont ceux de vos beaux yeux & de ma passion
 Pour éviter du sort la fâcheuse apparence
 L'oit si par des bergers élever mon enfance
 Mais cette belle ardeur qui brûloit dans mon
 Ne pouvoit démentir le sang de mes aïeux
 Lorsque l'on prétendoit me cacher à moi-même
 Je me montrai à tous digne du diadème
 Et par le beau mépris du rang qui m'étoit
 Je me rendois assez ce que j'avois perdu
 Dans les côtes d'Ida se voit une vallée
 De chênes & de pins diversément peuplée
 Le berger n'y va point conduire ses agneaux
 Ni les chèvres brouter les tendres arbrisseaux
 Là, dans les mouvemens qu'inspire la nature
 Je regardois l'éclat de ma grandeur future
 Un spectacle nouveau me surpréad, me fit
 Sous des pins inconnus la terre s'émeuvoir
 Et présente à mes yeux, que ce prodige

Le petit-fils aîné d'Atlas & de Pélone ;
 Il vole autour de moi, me lance des regards ;
 Et ses blonds cheveux confusément épars ;
 La combe ambassadeur de la voûte azurée,
 Il porte dans sa main une verge dorée ;
 Il vole autour de lui Vénus, Junon, Pallas ;
 Et sur à mes yeux leurs célestes appas ;
 Et dans leur majesté, ces déesses illustres
 Sembler à nos coteaux donner de nouveaux
 lustres.

D'un spectacle si beau je demeure surpris ;
 Et ne peux dans ce trouble assurer mes esprits ;
 Et plus je m'étudie, & plus je m'examine,
 Mais je veux approuver ce que je m'imagine.
 Celles, me dit Mercure, agréable berger,
 Ont craint de des beautés que vous devez juger ;
 Et pour en décider la fameuse querelle,
 Voyez, examinez laquelle est la plus belle ;
 Ce sort de Jupiter les ordres absolus,
 Et songez à ne point le payer d'un refus.
 Il dit ; & me laissant mes illustres captives,
 Son éclat est plus grand & les beautés plus vives,
 Et doucement les airs pour remonter aux cieux,
 Et de sa naissance & celui de nos vœux.
 Et sans naître en mon ame une divine audace,
 Et des vaines frayeurs vient occuper la place ;
 Et se pouvant résoudre en cet événement,
 Plus de les juger, je perdis le jugement.
 Et bien regarder leurs beautés sont semblables ;
 Mais trois à mes yeux paroissent admirables ;

Et mon cœur les trouvant égales toutes trois,
Choisit l'un après l'autre, & ne fait point de
choix.

Dans cet état douteux l'amour en apparence
Fait tomber sur Vénus un peu de préférence ;
Cependant toutes trois tâchant de m'éblouir
Par les plus beaux présens dont on sauroit jouir,
Et pour parer aux coups de mon peu de prodige,
Veulent ravir le prix à ma reconnoissance :
Junon m'offre à choisir des royaumes entiers,
Pallas d'être invincible aux plus vaillans guer-
riers ;

Tout mon cœur se partage, & long-tems est équi-
libre

Aux douceurs de régner, ou bien d'être l'vaincu.
Mais l'aimable Vénus prévient d'un doux sou-
verain la faveur de son juge & le cœur de Paris.
L'une & l'autre douceurs ne paroissent que faibles,
Leur offre les trahit, & tu vois dans leur crainte
Un déplaisir secret de ne pas mériter
Ce que l'ambition leur faisoit souhaiter.
Pour moi j'ai des présens, mais d'une autre nature
Comme ils sont sans chagrin, leur douceur
plus pure ;

Tu n'y trouveras point de fortune à laisser,
Point de périls à valner & de sang à verser ;
Hélène dans ses traits n'a rien que d'adorable
Tu la rendras sensible autant qu'elle est aimable
Ainsi pour nous réduire à quelque égalité,
La beauté deviendra le prix de la beauté.

Mon cœur n'a plus alors de penchant vers la
gloire ;

Sur Junon, sur Pallas, Vénus la victoire ;
Et laissant mes esprits pleins d'un espoir bien
doux,

Va triompher aux cieux de ces esprits jaloux.
Depuis ce jour heureux, par de certaines marques
L'on reconnut en moi le sang de nos monarques ;
Et mes parens sèlés pour ce charmant retour,
Qui depuis fait dans Troye honorer ce beau jour.
L'un m'aimoit autrefois autant que je vous aime ;
Ce que vous m'inspirez, je l'inspirois de même ;
Et cent jeunes beautés verraient avec douleur
Que je les sacrifiois à votre nouvelle ardeur.

Au peu que j'ai d'attraits les nymphes trop faciles
Ont poussé dans les bois cent soupirs inutiles ;
Et depuis que Vénus m'engagea dans vos fers,
Je ne fais des plaisirs à voir ce que je perds.
Je fais qu'il est bien doux aux cœurs comme la
vôtre,

De se voir enrichis des dépouilles d'un autre ;
Et quoiqu'un noble orgueil en prenne le dessus,
Il s'applaudit dans l'ame & trahit ses refus.
Mon feu sans s'expliquer vous disoit quelque
chose ;

Vous en étiez l'objet sans en être la cause ;
Tout il est vrai qu'amour sème un subtil appas,
Qui joint jusqu'à l'idée & ne vous attend pas.
Tout me parloit de vous ; la nuit, même des
songes,

M'en faisoit quelquefois d'agréables menagements,
 Mais, hélas ! qu'un visage a de puissans attraits,
 Pour s'exprimer aux yeux & reboucher les traits !
 L'on ne fait point aimer si l'amour n'est assésé,
 Je ne pus plus long-tems vous ravir à moi-même,
 Et voulant vous devoir à mes propres travaux,
 J'encourageai ma flamme à combattre les eaux.
 Tout semble être propice à l'ardeur qui m'embrû,
 A ne me pas aider l'on croiroit faire un crime ;
 Et de tous mes sujets le zèle officieux
 Me donna autant de bras à seconder mes feux.
 Les uns vont dépouiller les coupeaux de Gargates,
 Les autres ajuster le bois qu'on leur prépare ;
 Et de chaque navire affermissant le dos,
 Leur font un fondement inébranlable aux flots.
 L'un ajoute l'antrone, & l'autre tend les voiles,
 L'un va sur le rivage observer les étoiles ;
 L'autre prenant le soin de plaire aux immortels,
 Des poupes des vaisseaux leur fait autant d'ailes.
 Mali, hélas ! tous mes vœux, quoique si favorables
 Nôtres ;
 Pour suivre Cupidon se déroboient aux autres,
 Et ne voulant pour dieux qu'amour & nos appas,
 Je crus être pieux si je ne l'étois pas.
 Lors pour mieux m'assurer d'un secours nécessaire,
 J'en fis peindre une image & celle de sa mère ;
 Sous ces flatteur appas, qu'un dieu ne promet rien,
 Que de notre intérêt il ne fasse le sien,
 Sur le point d'éloigner les rives de Sicile

Moi père me retient ; moi-même est partagée ;
 Excédant l'un & l'autre à ces beaux mouvemens,
 Tous confondent nos pleurs dans nos embrasemens.

Cassandra qui savoit de son belles années
 Prévenir les secrets des fâchees destinées,
 Me lançant pour adieux de terribles regards,
 Les yeux étincelans, & les cheveux épars,
 Vas-tu calmer les vents pour attirer l'orage ?
 Dit-elle : & quel démon t'inspire ce voyage ?
 Est-on conçu ton sang qu'ain de le verser ?
 Ne t'a-t-on agrandi que pour nous abaisser ?
 Hélas ! à quels malheurs le sort nous livre en proie !

Tu vas bien acheter l'embrasement de Troie ;
 Les plus doux plaisirs qui suivront tes travaux,
 Mèneront à la Parque à creuser nos tombeaux.
 Elle a connu mon sort, elle a prévu ma plaie.
 Je vois pour mon malheur qu'elle n'est que trop vraie ;

Et j'ai trouvé les feux dont j'étois menacé
 Dans les divins rayons des yeux qui m'ont blessé.
 Les pars, & les zéphirs ne poussant leur haleine
 Qu'autant qu'il nous falloit pour aborder sans peine,

L'arrive, & votre époux me fera d'accorder
 Ce qu'un autre que moi n'eût osé demander.
 Il court à veuglement au sort qu'on lui prépare ;
 Il me monte chez lui ce qu'il a de plus rare.
 Ce que dans mille objets je trouve de plaisir,

N'est qu'un secret reproche à croire mon desir ;
Mes yeux dans leurs regards ne cherchent que
Les vôtres ;

Je crois vous dérober ceux que je donne à d'autres ;
Mais lorsque je puis voir vos célestes appas,
Que sentis-je, ou plutôt que ne sentis-je pas ?
J'eus peine à vous cacher cette aimable surprise,
Tant il est vrai qu'un cœur jamais ne se déguise ;
Et dans l'empressement de bien dissimuler,
Souvent il se trahit à se vouloir celer.
Véus au mont Ida ne parut pas si belle,
Si vous eussiez voulu disputer avec elle ;
Quoique pour ses appas son nom soit adoré,
Le prix à ses beaux yeux étoit mal assuré.
L'on a parlé de vous avec des avantages
Qu'on ne remarque point dans les plus beaux
villages ;

Et lorsqu'on a vanté les traits qui m'ont surpris,
Les plus grandes beautés ont perdu de leur prix
Mais quoi qu'on ait pu dire, & quoi qu'on veuille
croire,

Ces discours impuissans ont trahi votre gloire ;
Et pour peu qu'on vous vante, on trouve dans
vos yeux

De quoi les soupçonner d'un tour malicieux ;
Thésée eut donc raison d'être épris de vos charmes,

Et de vous enlever sans s'amuser aux larmes ;
Mais quoi qu'en un combat il fallut hasarder,
Qui vous eût ravir, vous devroit mieux garder

Je saurois conserver de si dignes conquêtes ;
La vôtre à regagner est bien coûté des cœurs ;
Et dans mon désespoir il m'eût été plus doux
De vous perdre en mourant, que de vivre sans
vous ;

Mais si par quelque effort il eût fallu vous rendre,
J'aurois un peu mêlé du remède au tendre ;
Et tout ce qu'un amant peut goûter de plaisirs,
Je les aurois donnés à mes justes desirs.

Carchez à vous instruire, & dans l'expérience
Donnez-vous le plaisir d'éprouver ma constance,
Je vous ai préférée aux douceurs de régner ;
À devenir vaillant j'ai cru ne rien gagner ;
Et méprisé pour vous ce qui peut se faire ;
Si je serois encor s'il étoit nécessaire ;

Tout les mouvemens d'un cœur ambitieux,
Ne vous voleroient pas le moindre de mes vœux.
Donnez un beau succès à l'espoir qui me flaire ;
Pour faire un mauvais choix ne soyez pas loquace ;
Et pour mieux mériter que je sois votre époux,
Sachez-vous qu'un autre est indigne de vous.

Croyez-vous qu'un neveu de l'un des Pélides,
Soit un indigne prix de trois ou quatre centilles ?

Et sans parler encor de mes autres attraits,
Craignez-vous l'enfant du plus pur sang des dieux ?
Mon père porte un sceptre, & la moindre pro-
vince

Serviroit de royaume au plus illustre prince ;
Chaque ville a toujours de nouveaux ornemens ;
Et chaque cité est en citoyens, superbe en habitans.

Vous verrez des autels dont la riche structure
Semble avoir dans son art surpassé la nature :
Enfin vous verrez Troye, & c'est vous dire assez,
Ce qu'on eut de plus beau dans les siècles passés.
La ville du soleil, cette illustre merveille,
Comme il est sans pareil, est aussi sans parallèle.
Et tant le nombre est grand de ceux qu'il faut
nourrir,

Elle épuise ses flancs, & n'y sauroit fournir.
Vous recevrez les vœux de cent dames Troyennes,
Vous verrez tout-à-tour nos jeunes Phrygiennes,
Ces cœurs fiers des encens de leurs adorateurs,
Vous venir rendre hommage & flatter nos rigueurs.
Vous verrez plus de bien chez nos moindres
sujets,

Que les dieux n'en ont mis dans les lieux où
vous êtes :

Ce n'est pas que de Sparte on fasse peu de cas,
Lorsqu'on la voit briller de vos divins appas.
L'avantage est fort grand de vous avoir vu naître,
Mais lorsqu'il nous fait voir ce que Sparte peut
être,

Il nous fait voir aussi qu'elle a peu de clartés,
Pour donner un grand jour à de grandes beautés.
Quel que soit du beau sexe, & l'air, & le visage,
L'habit en est toujours le premier appanage.
Et d'un beau vêtement l'éclat majestueux,
Lui donne plus de grâce à s'expliquer aux yeux.
Dans nos cercles galans les hommes & les
femmes,

Toujours dans le dessein d'allumer mêmes flam-
mes,

Se trouvent si près, qu'on diroit à les voir
Que chez nous la coutume en a fait un devoir.
Venez donc avec moi posséder un empire,
Si l'on voit des sujets pour qui le ciel soupire :
Gaius en étoit, que le plus grand des dieux
Vous envoya ravir pour le donner aux cieux.
L'adèlle du jour oublia sa carrière,
Pour venir dans nos murs reprendre sa lumière,
Et chercher un époux dont les perfections
Faisoient un peu d'ombrage à ses divins rayons.
Dans ses belles humeurs Vénus trouva dans Troye
Unique & seul objet de son unique joie ;
Et quelque doux penchant qu'on ait pour les
plaisirs,

Achise à posséder lui coûta des soupirs.
Si vous voulez aussi regarder mon visage,
Je crois sur votre époux avoir quelque avantage ;
Sans me trop flatter du peu que j'ai d'appas,
Je vous moins délaissés ne s'y tromperont pas.
Ma race jusqu'ici n'a point rougi d'un crime,
Ni du fils au beau-père ait fait une victime ;
Le Priam n'a jamais vu de ses actions
Le soleil en courroux détourner ses rayons.
Pour notre honte nous n'avons pas un homme,
Qui dans de vains efforts languit pour une
pomme ;
Et qui presque ahymé dans les feux de l'enfer,
Et rigueurs de la soif ne sauroit triompher.

Ce reproche peut-il bouter mon espérance ?
 Quelconque vous possédez est d'illustre naissance,
 Et votre époux mêlé, lorsqu'il devint heureux,
 Sa race criminelle au plus pur sang des dieux,
 Peut-on voir sans douleur qu'un homme sans
 mérite,

Ait un si beau succès d'une indigne poursuite,
 Et qu'il triomphe encor dans vos embrassements,
 Des soupirs mal payés que pouffent tant d'amants,
 Moi qui, sans vanité, ne suis pas moins aimé,
 J'achète la douceur de vous voir à la table,
 Et je ne puis avoir une heure de plaisir,
 Sans qu'à chaque moment il m'en coûte un soupir,
 Je fais prêt quelquefois de sortir de ma place,
 Quand je le vois baiser de si mauvaise grâce,
 Et je ne puis souffrir dans mes justes douleurs
 Le secours de sa veste à voler vos faveurs.
 Je serois consolé s'il ne faisoit qu'en prendre,
 Mais quand est-ce que vous répondez par un baiser par
 tendre,

Ne pouvant empêcher ce commerce amoureux,
 Je réduis tout mon crime à me fermer les yeux,
 Je les baïsse toujours lorsqu'il vous tient serrés,
 Mais las ! vous insultez à mon ame éplorée,
 Et vous ne craignez point de paroître goûter
 La moitié du plaisir à m'en voir murmurer.
 J'ai cherché dans le vin à soulager mon ame,
 Sans qu'il m'eût pu servir pour éteindre ma flamme,
 Et pour croître mal, le vin par ses chaleurs
 N'a fait que réveiller mes premières ardeurs.

Je voudrois à mes yeux dérober ce mystère ;
 Mais lorsqu'on est amant, hélas ! le peut-on faire ?
 Et quelque déplaisir que l'on en puisse avoir,
 N'est-il pas bien plus doux que de ne vous point
 voir ?

Il vouloit vous cacher le beau feu qui me presse,
 Mais qu'il est mal aisé de voiler sa tendresse !
 Et lorsque un bel objet nous a mis sous les loix,
 Qu'un cœur pour s'expliquer a besoin de voix,
 Craignant que votre époux n'en prit quelques
 alarmes,

N'ai-je pas à mes yeux dérobé jusqu'aux larmes ?
 Combien vous ai-je dit de fausses vérités,
 Pour vous peindre mon feu sous des noms em-
 pruntés ?

Combien ai-je couvert, à bien lire en mon ame,
 Sous les chaleurs du vin le fectet de ma flamme ?
 Et combien, quand l'histoire en venoit à propos,
 Ai-je fait de réins dont j'étois le héros ?
 Un jour, je m'en souviens, & j'en ai tant de
 gloire,

Que jamais mon amour n'en perdra la mémoire,
 Un zéphir favorable à secourir mes vœux
 Contre votre collet fit un combat heureux :
 Elle força d'ouvrir cette gorge à feu,
 Où l'on voit éclater une blancheur divine :
 Ce soleil de nos yeux qui donne un double jour,
 Couvert d'un blanc nuage ennemi de l'amour,
 De deux frères si beaux ce commerce admirable,
 Ce premier pas d'amour qui plaît & qu'on accable,

Ce trône où la beauté peint agréablement
 Les diverses couleurs d'un repos si charmant.
 Tout mon cœur me demande une si belle proie ;
 Il passe dans mes yeux pour en goûter la joie ;
 Et je fus si surpris de voir un si beau sein ,
 Que le verre en buvant me tomba de la main.
 Quand vous aviez baisé la petite Hermione ,
 Sans changer les baisers , je changeois la per-
 sonne ;

Et cherchant des plaisirs à calmer mon ennui ,
 Je les savois ravir entre les bras d'autrui.
 Tantôt à mon amour, crainte de vous déplaire,
 Je donnois les couleurs d'une flamme étrangère ;
 Mais cet amour n'étant qu'un prétexte à mes feux,
 Il étoit dans ma bouche , & le mien dans vos
 yeux.

Dans la fidelle Edra, dans l'aimable Climène,
 J'ai cherché du secours à soulager ma peine ;
 Mais mon ame des deux n'a tiré que l'espoir
 De craindre davantage, & de n'en plus avoir.
 Ah ! si comme Athalante, ou comme Hippodame
 Vous étiez de plusieurs le souhait & l'envie,
 Je serois moins à plaindre ; & pour vaincre
 mon tout ,

J'aurois assez de force ayant assez d'amour.
 Ce que de Désarmer a coûté la conquête ,
 Je la ferois pour vous, ou j'y perdrois la tête ;
 Et pour ne pas laisser notre amour défuni ,
 Je voudrois commencer comme Hercule a fini.
 Mais je ne puis ici vous devoir qu'à vous-même

Qu'aux volontés des dieux, qu'à mon amour
 extrême.

Suffrez donc, bel objet, que j'aille à vos genoux
 Vous bleffer de mes traits, ou mourir de vos coups.
 Adorable source d'une illustre famille,
 Digne de Jupiter si vous n'étiez la fille,
 Mais après un dieu n'est point à dédaigner ;
 Vous le ferez mourir s'il ne vous fait régner.
 Ainsi ne croyez pas que le feu qui me trouble,
 Soit de ceux dont l'éclat ne passe point la bouche ;
 Qui ne trouvant à naître en mille & mille appas,
 Donnent dans l'aventure & ne s'attachent pas.
 Le ciel pour m'avertir a fait parler Cassandre :
 Souvenez-vous aussi que vous devez l'entendre ;
 Et si vous desirez qu'on exauce vos vœux ,
 Craignez de résister aux volontés des dieux.
 J'ai bien d'autres secrets que je ne saurois taire ;
 Mais le papier n'est pas un bon dépositaire ,
 Fine peignant les cœurs qu'avec des traits confus,
 Fait mourir les soupçons lorsqu'il les a reçus.
 Ne craignez donc pas, si c'est à vous, Madame,
 Que je veuille en secret montrer toute mon ame ;
 Et quoi qu'un fier devoir oppose à tant d'appas,
 Croyez que l'on s'oublie à ne l'oublier pas.
 Quel qu'on en puisse dire, il est de ces beaux
 crimes,

Que l'amour quelquefois peut rendre légitimes ;
 Et lorsque du frivole il n'est point abattu,
 Le cœur d'un beau péché se fait une vertu.
 Si nous sommes des dieux les vivantes images,

Jupiter & Vénus ont-ils été plus sages ?
 Ont-ils eu moins d'amour, ou plus de chasteté ?
 N'ai-je pas même excuse, & vous même beauté ?
 Ce fut par un larcin, dans l'amoureux silence,
 Que le pins grand des dieux vous donna la
 naissance ;

Et comme le sang passe aux inclinations,
 J'espère un beau succès de mes affections.
 Pourvu qu'à mon amour vous donniez cette joie,
 Partez-vous de vertu quand nous serons à Troye ?
 L'on peut avec esprit nous changer une fois ;
 Mais à changer souvent l'on fait de mauvais choix.
 Ufons bien à présent de ces petites saintes,
 Qui par notre union deviendront toutes saintes.
 Vénus me l'a promis, & même votre époux
 Me parolt sur ce point s'accorder avec nous.
 Il a bien pris son tems pour faire un long voyage,
 Il faut qu'il soit bien fou s'il ne me croit bien
 sage ;

Et vouloir être sage, & cacher mon ennui,
 Ce seroit être fou du moins autant que lui.
 O l'admirable esprit ! ô la rare prudence !
 Traitez bien, vous dit-il, le prince en mon
 absence.

Qu'il est bon ! qu'il est doux ! & que vous l'êtes
 peu !

Pouvez-vous obéir & négliger mon feu ?
 Il a trop peu d'amour pour un si grand mérite :
 Ce qu'on fait bien aimer, jamais on ne le quitte ;
 Et partir quand un autre adore vos appas,

On aime un malheur que l'on n'empêche pas,
 Cette rapidité, sans m'expliquer moi-même,
 Rira encore mieux pour moi que mon amour
 extrême ;

Et puisqu'en nos plaisirs le ciel nous veut flatter,
 Nous serions criminels à n'en pas profiter.
 Le seul Ménélain a causé sa disgrâce ;
 Il vous fait un Paris pour bien remplir sa place ;
 Et c'est vous dire assez dans mes justes desirs,
 Que rien n'unit si bien que les plus doux plaisirs,
 Que d'aimables langueurs, de baisers tout de
 même !

Je serai votre cœur, & vous serez mon ame ;
 Nous n'aurons pour témoins que nous & les
 amours,

Et la moindre des nuits vaudra nos plus beaux
 jours.

Je ferai des sermens de vous être fidelle,
 Par Vénus & par vous qui n'êtes pas moins belle ;
 Et de tous mes travaux j'oserai sur ma foi
 Vous demander pour prix de régner avec moi.
 Si d'un enlèvement le dehors vous abuse,
 D'un crime si charmant je veux bien qu'on m'accu-
 sule :

Vos frères & Thésée ont suivi même avis,
 Ils parleront pour nous contre tous les faux bruits,
 Thésée à vous gagner n'usa pas de prières ;
 Leucippe a vu ravir ses filles par vos frères.
 Puisque j'ai des vaisseaux tout prêts à vous servir,
 Leur exemple est trop beau pour ne m'en pas
 servir ;

Vous irez triomphante, & la ville de Troie.
 Dans tous ses citoyens expliquera sa joie ;
 Et pour vos traits divins qui n'ont rien de mortel
 Je vous promets un trône, à vos yeux un asile.
 Les princes de mon sang viendront, belle Troie-
 maine,

Vous offrir des présens comme à leur souverain.
 Mais pour quel vous décrire un spectacle pompeux
 Qui se perd dans la bouche & revit dans les yeux
 Ne croyez pas aussi, quand vous voudrez vous
 rendre,

Qu'on époux qui vous suit s'aime pour vous
 défendre ;

Et si quelques terreurs s'opposent à mes vœux,
 Vous pouvez vous donner mille exemples fameux.
 Les Thraces ont ravi la fille d'Erechée,
 Sans jamais que leur terre en fût inquiétée ;
 Et malgré ses sauteux, Colchos a vu Jason
 Voler impunément Médée & la toison.

La fille de Minos à l'amoureux Thésée
 Fut, sans verser de sang, une conquête aisée ;
 Et dans un beau larcin qu'autorise l'amour,
 La force à l'empêcher trouveroit peu de jour.
 A satisfaire un feu que l'on ne peut éteindre,
 L'on ne court de périls que ceux que l'on veut
 craindre :

Mais quand toute la terre armeroit contre moi,
 J'ai du cœur, je vous aime, & je suis fils de roi.
 L'Asie a des soldats que jamais on ne domptez ;
 Votre Ménélaus n'en auroit que la honte ;

Et je lui montrerois qu'il faut être un peu vaillant,
 Pour attendre Paris les armes à la main.
 C'est pour mon troupeau, dont ma rendre
 jeunasse,

Que j'eus un différent où paroi mon adresse ;
 Et le nom que j'en pris fit croire ma valeur
 Pour de plus grands combats où j'eus le même
 honneur.

Et lance un javelot avec beaucoup de grace ;
 La flèche donne au but, & jamais ne le passe ;
 Consultez votre époux, & qu'il nous dise un peu
 Si jamais la valeur fit voir un si beau feu.

Mais je veux bien encor qu'il ait quelque courage ;
 Pour Hector pour frère, est un grand avantage ;
 Et si seul pour moi contre tous vos soldats,
 Moins d'un autre Hector je ne les craindrois pas.
 Car la beauté n'ont point fait de divorce ;
 Et quelques appas, j'en ai pas moins de forces ;
 Et pour vous gagner je perds d'autres moyens,
 Et apprendrons aux Grecs à céder aux Troyens.
 Je ne crains pas pour vous d'entreprendre une
 guerre,

Car est sous les lauriers à l'abri du tonnerre.
 Et dans les grands périls qu'on connoît les
 grands cœurs,

Le sort des vaincus fait le prix des vainqueurs.
 Et qu'en soit le succès, que vous serez heureux
 Et les siècles futurs vous deviendrez fameuse ;
 Et par notre histoire, & lors votre beauté
 Sera des cœurs de la postérité,

Comme de votre gloire il y va de la mienne,
 Je n'ai rien avancé que mon bras ne soutienne,
 Mais comme c'est à moi d'assurer vos plaisirs,
 C'est à vous de les faire, & d'unir nos desirs.
 Venez, si cet espoir vous donne quelque joie,
 M'en demander l'effet dans la ville de Troie,
 Et pour vous conserver, vous me verrez tout
 Invincible au combat, & ferme en mes amours.



H É L È N E

A P Á R I S.

A R G U M E N T.

La lettre précédente & l'avis qu'Hélène avoit que Paris la ravit, font le vrai sujet de cette réponse, où cette belle reine se montre beaucoup plus savante en amour qu'elle ne se vouloit faire croire. Dès le commencement elle se plaint de l'indifférence de cet amant dont elle fait semblant d'être offensée: mais incontinent après elle l'exuse, par ce que son amour soit véritable; & se donnant carrière en lui, répondant de point en point, tantôt elle lui ouvre le chemin pour parvenir à son dessein, tantôt elle lui en tire toutes espérances, & fait tout ce qu'elle peut pour le tenir en suspens: mais pourtant il est bien aisé de voir qu'elle ne se défend que comme une femme qui veut être vaincue.

Elle a reçu votre lettre, & si j'en étois crue, je n'en aurois pas prise, ou ne l'aurois pas vue: mais depuis que mes yeux en ont goûté l'appas, j'ai perdu peu de gloire à n'y répondre pas.

Vos feux si violens & si peu légitimes
 N'ont-ils fait de nos ports qu'un asyle à vos crimes
 Et quand j'ai dans l'hymen suivi l'ordre des loix,
 Vous êtes-vous flatté d'en rompre les loix
 Prends !

Mon époux a pour vous fait voir même tendre
 Que si vous étiez né dans les terres de Grèce
 Et pour prix d'un bienfait qui vous devoit rendre
 Vous lui voulez ravir ce qu'il a de plus cher
 Quelle aveugle fureur, ou quel dessein comble
 Nous rend si malheureux, ou vous si téméraire
 Et quels dieux ennemis vous ont donné le don
 A porter tant d'audace & trouver tant d'amour
 De l'air dont vous prenez les reproches de l'air
 De ma simplicité vous vous riez dans l'air
 Mais qu'elle soit pour vous un objet de mépris
 L'honneur de notre sexe ordonne & fait le don
 Si je garde avec vous des libertés honnêtes
 Me croyez-vous d'honneur à grossir vos crimes
 J'ai vécu sans reproche, & mes yeux à mort
 Ont donné des captifs sans donner de vainqueur
 Que prétendez-vous donc, & comment le pouvez-vous
 rance

Peut-elle de vos feux nourrir la violence
 Si ce n'est que Thésée ait brouillé votre esprit
 D'un péril sans succès, & d'un crime sans gloire
 S'il m'avoit éprouvée aussi douce que belle
 Vous seriez moins coupable, & moi plus tendre
 elle ;
 Mais comme mon orgueil s'en feroit un vainqueur

Vous aviez moins d'excuse & moi plus de vertu,
 Si il s'agit de voir d'amour, plus je sçis voir de haine,
 Si de vous que la crainte, il n'en eut que la peine,
 Si de moi pour tout prix du crime qu'il faisoit,
 Si de vous que des baisers que mon cœur refusoit.
 Mais si Paris eût eu même puissance,
 Il eût au peu plus loin poussé son insolence ;
 Il eût fait s'oublier comme il fait discourir,
 Il eût plus à vaincre ou moi plus à souffrir.
 Il eût en sa bien, malgré toute sa fièvre
 Il eût rendu aux miens innocente ; & mon ame
 Il eût eu du respect qu'il avoit pour mon corps,
 Il eût fait son crime à force de remords.
 Mais que me peut servir toute la retenue,
 Si plus téméraire elle est si peu connue ?
 Pour mon malheur je vois bien que Paris
 N'a pas même soin de parer les faux bruits.
 Il ne m'a point fait sçavoir qu'il me fâchoit, hélas ! & je ne l'ose.
 Un prompt changement je ne fais pas la cause
 Si sur votre foi je pouvois m'assurer,
 Si que ma colère auroit peine à durer,
 Si que j'eusse en secret consulter mon visage,
 Si que j'eusse assez l'art d'arrêter un volage :
 Si que quoiqu'on ait d'appas, votre sexe est toujours
 Si que moi du devoir & libre en ses amours.
 Si que ce nom d'amour blesse un peu notre
 Si que gloire,
 Si que nous charmeriez d'abord si l'on vous estoit croire,
 Si que nous prendrions plaisir à donner nos faveurs ;
 Si que vous n'êtes constant qu'à force de rigueur ;

Vous vous êtes flatté du peu de belles années,
De la facilité qu'on trouve dans les femmes,
Mais si peu qu'on se vante de femmes d'honneur,
Je lui dois un exemple aussi bien que le sien.
Ma mère, dîtes-vous, n'a pas été si pure,
Jupiter la trompa sous une autre figure ;
Ce Dieu sous un oiseau se voulut faire voir,
Je n'ai pas même erreur, ni vous même pouvez
Les dieux nous font des loix dont leur rang
dispose,

Leurs péchés valent bien la plus pure innocence,
Paris, n'en croyez pas ce soupir amoureux,
Si vous étiez un Dieu que nous serions de même,
Vous croyez pour la race avoir quelque avantage,
Sur l'époux dont mes yeux ont charmé le cœur,
Mais outre que son père étoit du sang des dieux,
Et Pelops & Tyndare ont été ses aïeux,
Si c'est de mon côté, vous sivez que ma mère
Donnée à Jupiter, me le donna pour père,
Mendez à présent de votre antiquité,
Et de celle de Troie un éclat emprunté.
Si vous voulez encore, & cela se peut faire,
Jupiter est l'aïeul de Priam votre père :
Mais comme pour l'histoire on n'a pas tant
soin,
On oublie souvent ce qui vient de si loin,
Votre Troie est puissante, elle est riche & belle,
Sparte a moins de faux jours : mais elle est
civile,
Et plus la politesse est au-dessus du bien,

Plus, plus votre empire est au-dessus du mien,
Vous pensez m'éblouir par de belles promesses,
De succès de grandeurs, des éclats de richesses ;
Mais s'il faut pour régler sur mon ambition
Les plus beaux mouvemens d'une autre passion,
Mon cœur, du beau Paris ne voudroit que lui-même,
Lorsque sa belle bouche auroit dit, je vous aime,
Vos soupirs redoublés seroient mieux asprez en
moi

Car on nomme tendresse, & ce je ne fais quoi,
Et j'oserois mes vœux à ne voir sa couronne,
Et seroit que son éclat viendroit de sa personne ;
Mais lui je l'aimerois, & j'en mettrois le prix,
Et son cœur, qu'oser-je dire ? N'avoir de Paris,
Et de travaux soufferts valent bien un empire ;
Vous aimez, je le crois, & c'est assez vous dire,
Je n'ose acheter, & de jà ma rougeur
Et monter sur mon front le crime de mon cœur,
Et me à se résoudre est encore incertaine ;
Mais si je ne sentoie ni d'amour ni de haine,
Je prendrois pas garde à ce que chaque jour
Mes yeux, vos actions, me témoignent d'amour,
Et par le secours d'un regard tout de même,
Vous cherchez dans mes yeux le secret de mon
ame ;

Et pour un amant vous vous y connoissez,
Et peits indiscrets vous en ont dit assez.
Mais vous soupirez, & qui le pourroit croire ?
Et que j'ai bu vous demander à boire,

Et ne pouvez souffrir qu'on vous ait un mot
Qu'à tout autre qu'à lui je voudrois refuser.
Vos doigts font quelquefois l'office de la beauté.
Vous me parlez des yeux du beau feu qui vous
touche ;

Et lorsque je m'obstine à rabatte leurs coups,
Je ne les fait pas tant que je crains mon époux.
Vous me voyez rougir de peur qu'il ne vous vante
La crainte me ravit la moitié de ma joie.
Tant il est vrai qu'amour fait des impressions
Qu'il ne peut partager aux autres passions.
Je me disois tout bas, Paris ne se peut rabatte
Que je suis malheureuse, & qu'il est téméraire.
Je n'ose plus douter de sa témérité,
Ni payer mon époux d'une infidélité.
Souvent dans les transports de votre amour
extrême,

Vous écriviez mon nom, & dessous je vous me
Quoique mon cœur, hélas ! ne le sût que trop.
Je vous disois des yeux que je n'en croyois
Quoi ! je fais que les yeux ont aussi leur langage.
Comment ne se pas rendre à ce doux badinage
J'en suis toute charmée, & si j'osois pécher
J'y vois je ne sais quoi qui me pourrait toucher.
Si mes yeux m'ont dit vrai, vous avez tant de
charmes,

Qu'il n'est point de beautés qui n'y rendent les hommes
Mais pour moi j'aime mieux, quel que soit
bonheur,
Perdre un peu de plaisir que de perdre l'honneur.

Instruisez-vous d'exemple, & voyez par mal-
même,

Comme on se peut passer des choses que l'on aime ;
D'autres ont de leurs soins désiré même prix.
Et plusieurs ont des yeux aussi bien que Paris.
Plusieurs ont admiré les traits de mon visage ;
Et ont su de l'amour, peut-être davantage.
Mais parce que le vôtre est moins respectueux,
Vous vous êtes flatté qu'il seroit plus heureux.
Si vous fussiez venu lorsqu'on pouvoit sans crimes,
Faire de purs vœux & des vœux légitimes ;
Vous, & je ne puis vous voiler ce plaisir ;
J'aurois eu de la peine à ne vous pas choisir.
Vous voulez m'attacher d'entre les bras d'un
autre ;

Quel malheur est-il mien, & quel crime est le vôtre ?
Croyez-vous sur mon ame avoir tant de pouvoir,
Que votre amour m'oblige à trahir mon devoir ?
Non ; Mais laissez que vous perdez de gloire,
Et puis si peu charmant que vous le voulez croire.
C'est donc, cher Paris, de blâmer de vos coups
Un cœur qui devroit si peu digne de vous.
C'est de braver que les plaisirs, n'en voir que les idées,
C'est d'immoler la gloire à des douceurs fardées ;
C'est lorsque de l'honneur on fait si peu de cas,
L'amour perd ses appuis & ne se soutient pas :
C'est de se flatter donc plus d'une grandeur insigne,
Et de ne puis monter qu'en m'en rendant indigne ;
C'est d'être par un crime acheter ses douceurs,
Et de dire à jamais le peu que j'ai d'honneur.

Dans ce fameux débat dont vous fûtes l'arbitre,
 Pallas d'un grand héros vous fit valoir du bien,
 Junon vous promettoit des grandeurs sans bornes,
 Vénus fut plus heurteuse, & n'offrit que des biens.
 Quoique vous m'en disiez, j'ai des peines à croire
 Que le ciel, de Paris fit dépendre la gloire.
 Mais quand le ciel pour juge auroit voulu paraître,
 Je n'ose me flatter d'en être un digne prix.
 Je fais bien me connoître, & ne prens point
 change,

Je craindrois de Vénus jusques à la lorgnette,
 J'ai d'affez doux appas pour charmer les mortels,
 Mais de la main des dieux je ne veux point d'armes,
 Ce n'est pas qu'après tout je n'en sois satisfaite.
 On a de prompts secours vers ce que l'on souhaite,
 Et quoique vous disiez pour flatter mes appas,
 Je crois tout, cher Paris, je n'examine point,
 Ne vous souvenez plus que mon ame abaisse
 A cet évènement d'abord s'est refusée ;
 C'étoit un grand effort de la divertir,
 Que sous son trop d'éclat me cachoit sa divinité,
 Si le choix de Vénus fait ma première proie,
 Que le cœur de Paris est une belle proie !
 Et qu'il est doux pour moi que son ambition
 Se soit éteint aux feux d'une autre passion.
 Vous quittez pour mes feux l'empire de la terre,
 Pour moi vous négligez le grand art de la guerre,
 Et mon cœur trop épris d'un scrupule affecté,
 Pâteroit vos bienfaits d'une inhumanité.
 Non, mon ame à charmer n'est pas si difficile,

Mais je crains de commettre un forfait inutile,
 Si mon cœur se refuse à des plaisirs si doux,
 Si n'étant plus à moi, je ne puis être à vous,
 Si je sur les eaux porte mon espérance,
 Qui choque mon honneur & blesse l'apparence ?
 Je suis toute innocente, & ne fais point les tours
 Dont les femmes d'esprit ménagent leurs amours ;
 Vous êtes les témoins, grands dieux, qu'aucun
 autre sème.

Jamais à mon époux n'a dérobé mon ame ;
 Et dans ce papier je vous fie un secret,
 C'est un crime connu qui m'échappe à regret,
 Qu'il est bon d'être instruite, & que l'on est
 heureuse
 Lorsque l'on fait donner dans l'intrigue amou-
 reuse !

Mais mon cœur qui jamais ne veut que ce qu'il peut,
 Ne fait pas qu'en amour l'on peut tout ce qu'on
 veut.

Ma crainte est un supplice, & ce que je hasarde
 Me fait croire aisément qu'un chacun me regarde,
 J'en ai su quelque chose, & les plus soupçonneux
 Ont déjà murmuré le peuple de vos feux.
 Déterminez la fin d'un dessein téméraire,
 Ou bien allez à Troye en chercher la salaire,
 Plus j'ai trop de rigueur, pour quel vous en aller ?
 Vous pouvez, que dis-je ? un peu dissimuler !
 Dites-moi, j'y consens, je ne puis être ingrate,
 Donnez-y du plaisir, mais gardez qu'il n'éclate ;
 Mon époux est absent, & s'il vous a laissé,

C'est qu'il vous a cru sage, & qu'il étoit pressé
D'une nécessité vous prenez avantage ;
Je n'ai point empêché qu'il ne fît son voyage ;
Mais craignant votre audace & sachant votre
amour,

Je lui dis seulement qu'il pressât son retour.
Il m'en fait la promesse, & me baise avec joie,
Me dit de bien traiter le beau prince de Troie,
Je t'y, & lui promis ; mais seroit-ce obéir,
Si je n'obéissais qu'à fin de le trahir ?
Il est parti pour Crete, il me laisse à moi-même,
N'en croyez rien tirer pour votre amour extrême,
Il pourroit, quoiqu'absent, sivoir tous vos
projets,

Et l'on a bien des yeux quand on a des sujets ;
Quand vous parlez de moi vous trahissez votre
ame,

Sous un discours flatteur vous cachez trop
sâme ;

C'est m'ôter de mon prix, loin de me couronner,
Et me perdre d'honneur que de m'en trop donner.
Si mon époux me quitte, il me croit trop bien,
Pour violer les droits d'un si saint hyménée ;
Et quoi qu'en mon village il trouve des remotes,
Ce qu'il fait da dedans lui répond du dehors.
Si ce que j'ai d'appas lui donne quelque crainte,
Ma sagesse aussitôt en dissipe l'aveinte ;
Et de tant de faux jours son esprit combattit,
En fait en plein hommage à toute ma vertu.
Si je m'en rapportois à l'ardeur qui me pousse :

Vous sçurions profiter du temps que l'on nous laisse,
L'aise, je combats, je la veux, je ne puis,
Je triomphe, je cède, & me fait où j'en suis.
Mon époux est absent, vous m'aimez, je vous
aime,

Si vous vois, je fais seule, & vous l'êtes de même,
Nous avons quelquefois des entretiens bien doux ;
Si vent dans nos transports nos yeux parlent
pour nous.

D'un crime si charmant je ne puis me défendre ;
Mais comme la terreur vient se mêler au tendre,
Il part aussitôt de coups que vous vos d'appas,
Je tremble de vouloir & de ne vouloir pas.

Que ne me faites-vous un peu de violence ;
Se moquer en secret de notre résistance,
Présupposer toujours que nous le voulons bien,
C'est comme il faut aimer, si vous n'en savez rien,
Par le trop de respect souvent on nous néglige,
C'est le contraindre nous perd, qui force nous oblige ;
L'amour fait, comme Mars, le téméraire
heureux,

Mais il s'est réservé de plaire à tous les deux.
Le vaincu, le vainqueur, y trouvent mêmes
charmes,

Donnez-vous votre prix, triomphez par les
armes :

Mais triomphez plutôt de cet amour naissant,
Qui ne dans les plaisirs deviendroit trop puissant ;
Dans les commencemens l'eau fait mourir la

Aussi bien je ne puis m'assurer de votre ame ;
Et ce qu'un étranger sous y promet de pare
Nous échappe avec lui, comme il vient du hasard,
La fille de Minos, & la reine Hypsipile,
Toutes deux ont commis une faute inutile ;
Caene plus charmée encor que toutes deux
Vit que Paris aimé cessa d'être amoureux.
Et vous osez vanter ce qui fait votre honte ?
Ne croyez pas qu'il je vous en tienne compte ;
Et si je l'approuvois ce seroit méchanceté
Que pour une autre encor vous puissiez me
quitter.

Je ne prends point de foi sur des flammes lepreuses ;
J'ai pris soin de savoir toutes vos aventures ;
Et ce qu'on m'en a dit, ne m'a que trop appris
Qu'il ne faut avec vous payer que de mépris.
Mais quand de votre amour je serois plus certain
Vous avez des sujets qui n'ont pas même crainte
Et lorsque vous voulez me brûler de vos feux,
Peut-être que vers Troye ils pouvoient tous leurs
vœux :

Un bon vent dont la flotte est un peu retardée
Feroit de nos plumes avancer l'idée ;
Nous n'en aurions que l'ombre, & dans ce
souvenir,

Le ciel se serviroit du crime à nous punir.
Les pleurs prendroient alors le dessus de la joie,
Peut-être voulez-vous que je vous suive à Troye,
Je crains trop les faux bruits, & je suis dans un
rang

Qu'on doit tous pués aux intérêts du sang.
Sur de malins soupçons ma main s'indigne esser
Que dirait votre Aïe, & que croiroit la Grèce
Puis souffriroit-il d'un esprit abattu
Mes feux souiller la gloire, & blesser la vertu
Vos frères, votre mère, & toutes vos sujettes,
Ne verroient plus en moi des beautés si parfaites,
Qui du moins à leurs yeux ne s'éleveroient pas
Sans y peindre mon crime, & punir mes appas.
Mais vous, que votre exemple auroit dû rendre

sage,

Sur le premier venu vous prendriez ombre ;
L'incertitude est le mal des amours,
Ce qu'on fait une fois, on le fait tous les jours ;
Ce que vous pouvez seul, vous le croiriez d'un
autre,

Vous verriez mon forfait sans repasser le vôtre ;
Vous ne vous diriez pas que vous m'avez charmé,
Et vous me puniriez de vous avoir aimé ;
Le crime de vos yeux trouveroit un supplice,
Que la terre plutôt me creusât un précipice !
Que plutôt à vos yeux elle m'ouvre son sein
Pour rompre le succès d'un si vilain dessein !
Je veux croire qu'à Troye on trouve des richesses
Capables de borner le souhait des déesses,
Que de tous vos sujets j'attirerois les vœux,
Que ma première vue éblouiroit les yeux,
Que j'aurois dans la poue un éclat plus illustre,
Que mon peu de beauté prendroit un nouveau

Que l'art s'est épuisé dans tous vos bâtimens ;
 Mais je vois en ces lieux d'autres attachemens ;
 Où trouverois-je à Troye un appui nécessaire
 Contre mes ennemis je n'aurois plus de père ;
 Qui par un prompt secours voudroit me soulager ;
 Si vous le deveniez , qui me pourroit venger ;
 Vous m'aimez , je le crois ; mais sur la même rive
 Jason avoit promis toute chose à Médée ;
 Et pour la soutenir dans le palais d'Eon ,
 Médée de son amour ne vit plus que Jason.
 Combien dans les douleurs dont elle étoit pressée
 Son père dut de fois venir en sa pensée !
 Et combien dans l'exès de tant de déplaisirs ,
 Poussa-t-elle vers lui d'inutiles soupirs ?
 Je n'ai , me direz-vous , rien de semblable à
 ces craintes ,
 Médée à son départ avoit-elle à se plaindre ?
 L'espérance aide à la chute , & le calme avorté
 Retracer les conseils qu'on a mal écoutés.
 Lorsque l'on est au port , tout nous paroît
 tranquille ,
 Lorsqu'on se veut flatter , tout nous paroît facile
 L'on fait bien un retour , mais dans cet embarras
 Tel prévoit ses malheurs qui ne les prévient pas ;
 Et plus que tout cela , ce qui trouble ma joie ,
 C'est ce feu que les Grecs doivent porter à Troye ;
 Et n'ayant pas pour vous la même passion ,
 Je n'ai pas comme vous pareille vision.
 Vous avez à Vénus donné le prix des charmes ;
 Hélas ! que son bonheur vous peut coûter
 larmes ;

Je vois que de Pallas l'honneur est engagé ;
 Jason est offensé , & le ciel partagé ;
 Mais quand vous n'aurez pas à craindre la
 courtoise ,
 Intéressés sur vous une effroyable guerre ;
 Je vous verrois tomber sous l'effort de cent bras ,
 Et jeter , cher Paris , si... je n'achève pas ;
 Si la gloire à mon cœur se fait encore entendre ,
 Je craindrois d'expliquer un mouvement si tendre ;
 Mais quand mon trop d'amour ne l'ébranleroit
 plus ,
 J'aurois peur de commettre un crime superflu.
 Voyez Pyrrhous en prodiguant sa vie ,
 Pour voir Hyppodamie , armer la Thessalie.
 Croyez-vous mon époux moins sensible à l'hon-
 neur ?
 Croyez-vous que Tyndare ait trop peu de valeur ?
 Prenez , prenez , Paris , des visions plus claires ;
 Vous avez bien parlé de vos feux militaires ,
 Vous êtes trop galant pour être si guerrier ,
 Et le myrte est trop doux pour le goût du laurier ;
 Vous êtes bien plus propre à siffler avec les dames
 Des combats innocens de soupis & de flammes ;
 Aimez , Paris , aimez , & laissez aux héros
 l'art d'être ingénieux à troubler leur repos.
 Hector à la cour grand , servez-vous de sa force ;
 La guerre & la beauté veulent un plein divorce.
 Vous êtes destiné pour un plus digne emploi ,
 Que ne puis-je être à vous si vous êtes à moi.
 Vous sçavez plus heureux près de quelqu'autre
 femme ,

Tout mon sexe n'a pas même serupole en l'honneur,
Et peut-être étoit-on un soupir amoureux ;
Le tout peut achever le crime de vos yeux.
Mais vous n'en dites plus que l'on n'en peut
écouter.

Je vois bien, cher Paris, ce que vous voulez dire,
Et pour vous expliquer en termes de discret,
Ce que vous appelez nous parler en secret,
Vous n'êtes pas encore où vous voudriez être ;
Peut-être on vous verra, mais ce n'est que ce
peut-être.

Ce que vous prétendez auroit peine à l'oublier,
Que sans le désirer quelqu'un pût l'acquiescer.
Votre dessein encor n'est ni beau ni funeste ;
De Clymène & d'Échra vous apprendrez le reste ;
Mais pour ne pas finir avec trop de rigueur,
Espérez tout de vous, du tems & de mon cœur.



H Y P S I P I L E

A J A S O N.

ARGUMENT.

JASON, fils d'Éson, ayant été envoyé à la recherche
d'or par Pélée, roi de Thessalie, qui cherchoit
à le faire périr dans une entreprise qu'il avoit
au-dessus des forêts humides, fut protégé par la
tempête vers l'île des Lemniens, où Hypsipile,
fille de Thoas, & reine de cette île, le reçut
avec toutes les marques d'amour qu'elle devoit
à un héros, dont elle agita la recherche. Ainsi
l'ayant épousé elle l'arrêta deux ans auprès
d'elle ; & ne le laissant partir pour aller à Colchos
avec le reste des Argonautes, qui s'embarquèrent
d'un si long séjour, qu'à condition qu'après
qu'il seroit venu à bout du dessein qu'il avoit
projeté, il repasseroit chez elle pour faire essier
les canuts qui lui étoient introuvables dans son
absence, le voir l'enfant dont les dieux avoient
favorisé sa couche, car elle lui en donna quand
il fut en train de s'en séparer. Mais Jason
s'étant laissé surprendre à la beauté de Médée,
qui par la force de ses charmes lui facilita le

conquête de la toison, ne se souvient plus d'Hypsipile ; & retournant en Thessalie avec sa rivale, chargée des glorieuses dépouilles qu'il ramenoit de Colchos, il donna lieu à cette malheureuse reine de se plaindre de son ingratitude, & de lui expliquer par cette lettre le désespoir où la mettoit un oubli qu'elle avoit si peu mérité.

J'APPRENDS qu'en Thessalie on a vu la toison
Passer avec honneur dans les mains de Jason.
Comme vous m'êtes cher, votre gloire m'est chère,
J'en ai goûté d'abord la douceur toute entière,
J'en ai vu tout l'éclat, mais il m'eût été doux,
Dans la part que j'y prends, de le savoir de vous.
Comme j'aime à juger des autres par moi-même,
Je croia que vous m'aimez autant que je vous aime ;

Que vous aviez dessein de venir en ces lieux
Chercher de notre hymen à rejoindre les nœuds ;
Que les vents ont rendu votre espérance vaine,
Mais un mot de Jason m'en eût fait plus certain.
Et jusqu'à ce qu'aux dieux il plût de nous unir,
Vous deviez m'honorer de votre souvenir.
Se peut-il, quand pour vous tout le ciel se déploie,

Qu'un autre m'ait appris ce grand objet de joie,
Qu'Hypsipile n'ait su qu'avec tout l'univers,
Du prince de Colchos, le surprenant revers ?
Cet exploit où Jason sans le secours des armes,
A paru triompher de Mars & de ses charmes,

Lorsqu'il a mis au jour ces sauteurs furieux
Qui portoient la terreur de la mort dans les yeux,
Qu'il a vu l'éclat des enfans de la terre,
Hâter de se déclarer une cruelle guerre,
Et qu'il les a réduits à se porter les coups,
Qu'à ce seul ennemi destinait le courroux.
Lorsqu'il a du dragon surpris la vigilance,
Du poison de ses yeux rompu la violence,
Et ravi malgré lui ce précieux butin,
Où les dieux ont d'Aère attaché le destin.

Ah ! qu'il est été doux, Jason, pour une amante,
D'en recevoir de vous la nouvelle charmante,
Et de montrer à tous que vous preniez le soin
De m'en être vous-même un affaire témoin !
Mais je me plains à tort si Jason est fidèle ;
S'il on cœur hôte encor d'une femme si belle,
Et si pour mon honneur ma rivale à Colchos
N'a point fait oublier le Jason de Lemnos,
Mais ne m'a-t-on pas dit qu'une Scythe munie
D'un art dont les casers enseignent la tycaunie,
A vu ce héros, m'a vu ce Jason,
Qui ne devoit porter les vœux qu'à la toison.
L'amour craint aisément les choles qu'il doit
craindre,

Un feu paroit éteint lorsqu'il a pu s'éteindre,
Et le cœur alarmé d'un désordre trompeur,
Ne voit que le dehors, n'en aime que l'erreur,
C'est cette erreur, hélas ! qui me deviendroit
chère,

Si l'on ne m'avoit fait un rapport trop sincère,

Et si dans ma douleur je pouvois me haïr
 De me voir quelque jour en état d'en douter,
 Pour mieux troubler encor le repos de ma vie,
 Un homme l'autre jour venu de Thessalie,
 Vint me rendre au palais les solas respectueux
 Que doit un étranger au souverain des lieux,
 D'autres eussent voulu s'informer de la Grèce,
 Mais n'ayant de desirs que ceux de ma tendresse,
 Ma curiosité dans ce malheureux jour
 Ne fit pas un moment balancer mon amour.
 Que fait Jason ? lui dis-je, avec impatience ;
 Je le vis à ces mois s'obstiner au silence ;
 Il me parut troublé, le front triste & l'œil bas ;
 Et quand je m'aperçus d'un si prompt embarras,
 Il n'est plus, m'écriai-je, il a cessé de vivre ;
 Puisque je pus l'aimer, je puis encor le suivre,
 Et de mon désespoir former un beau dessein
 De lui donner ma vie au défaut de ma main.
 Princesse, me dit-il, digne que l'on l'adore,
 Les dieux me sont témoins que Jason vit encor.
 Mais dans ce triste état, quoiqu'il pût me jurer
 Son serment, je l'avoue, eut peine à m'aider.
 Enfin quand ses discours m'eurent persuadée
 De me rendre à moi-même une plus douce idée
 Je voulus m'informer des combats que Jason
 Souhait au champ de Mars pour gagner la couronne.
 Ces tableaux, me dit-il, dont la brûlante
 haleine
 Sembloit à ses regards cacher toute la plaine,
 Furent aux yeux de Mary dans l'horrible illusion

Par la main du héros fourmit à l'aguille d'acier,
 Il avoit jusques-là ménagé son courage ;
 Mais il fallut passer au triste labourage,
 Extraire de la terre un escadron armé,
 Contre le même bras qui l'avoit aimé.
 Ils naissent ces guerriers, mais loin de le sur-
 prendre ;
 Mais loin de l'attaquer ils le veulent défendre ;
 Et pour se signaler cherchant d'autres combats,
 Dans le même désain trouvoit même trépas.
 Il en font un tribut à celui qu'ils donnent,
 Et viennent tout-à-coup, respectant la personne,
 Expier à ses pieds, se faire à leurs pieds
 Un hommage de leur sang pour les travaux soufferts ;
 Lors voyant que mon état étoit moins inquiète,
 L'impropre du dragon l'admirable défaite ;
 Comme oubliant ses soins, ce monstre sans pareil
 S'étoit laissé surprendre aux charmes du sommeil ;
 Ce récit dangereux me livroit à des craintes,
 Dont à peine on croiroit les sensibles atteintes,
 Puis faisant un retour je rendois à mon cœur
 Ce qu'avoient pu voler les égarés de la peur,
 Mais quoiqu'il ne dit rien de son peu de confi-
 tance,
 Il ne m'en dit que trop pour troubler son silence,
 Et je vis qu'il faudroit braver tous mes souhaits
 À se pleurer, le grâc, ou ne l'aimer jamais.
 Le falloit-il, grands dieux, & qui le pourroit
 croire ?
 Que Jason me traite au milieu de la gloire ;

Mon cœur est d'autant plus confus & détoilé,
 Que plus je vois le prix de ce qu'on m'a veillé.
 Hélas ! où sont les nœuds d'un si saint hyménée,
 D'une foi tendrement, & reçue & donnée ?
 Faut-il que ton amour ait si peu combattu
 Qu'il n'ait pu jusqu'ici ménager ta vertu ?
 As-tu de nos plaisirs perdu jusqu'à l'idée ?
 Et par ce changement si doux pour la Médée,
 Et pour moi si funeste, & pour toi si honteux,
 Peux-tu bien démentir & ton cœur & les dieux ?
 Hymen orné des fleurs de ses sacrés bocages,
 Janon qui de tout tems préside aux mariages,
 Furent les deux témoins de tes vœux & des vœux,
 Et de ces mêmes vœux ne sont pas les soutiens.
 Ou pour en mieux juger, ce fut d'une furie
 L'implacable desir de terminer ma vie,
 Qui de notre union alluma le flambeau
 Qui devoit m'éclairer à m'ouvrir le tombeau.
 Faut-il que de Typhis l'irréparable faute
 Ait conduit dans Lemnos le navire Argonaute,
 Et pourquoi le destin m'amener ce héros,
 Si ce n'est à dessein de troubler mon repos ?
 Ce n'étoit pas ici qu'une forêt sacrée
 Enfermoit le dépôt de la toison dorée :
 Ce n'est pas en ces lieux que Phryxus l'a rendu,
 Et je n'avois qu'un cœur qui s'est mal défendu,
 Comme dans mes états j'ai d'illustres guerrières,
 Qui n'ont que le dehors des femmes ordinaires,
 Et par un double effort savent également
 Affaiblir un héros & charmer un amant.

J'avois bien résolu de porter leur courage
 A disputer aux Grecs un si fameux passage ;
 Mais l'astre infortuné qui préside à mon sort,
 Me fit tout oublier lorsque tu fus au port.
 Je devois être reine, & ne fus qu'Hypsipile :
 Au seul nom de Jason je fis ouvrir la ville.
 Et lorsque tu pensois rafraîchir tes soldats,
 Tu fis une conquête où tu ne pensois pas.
 Dans la tranquillité d'une première vue,
 Je crus que le devoir seul me rendoit émue :
 Mais, hélas ! quand mon cœur se connut un peu
 Molas,
 Je vis bien que l'amour en partageoit les foudres,
 Deux paisibles deux ans à livrer à nos ames
 Des combats innocens de soupis & de flâmes ;
 Lorsque le troisième il fallut nous quitter,
 De ces mots amoureux tu voulus me flatter :
 Les dieux me sont témoins que je brûle d'envie
 De passer en ces lieux le reste de ma vie ;
 Mais mon devoir funeste & dur à mon amour,
 Me presse de partir pour presser mon retour.
 Fais-tu des nœuds d'une amitié si belle,
 Si je surs d'un combat où mon dessein m'appelle,
 Je viendrai pour jamais vous donner une foi,
 Et plus digne de vous, & plus digne de moi.
 Vous n'en pouvez douter, & puisque je vous
 Laisse
 Des gages assurés de toute ma tendresse,
 Que rien ne vous égale en ces rudes climats ;
 Ne m'en croyez, croyez-en vos appas,

Dans ce funeste adieu tu mêlois tes caresses
De soupirs préparés, & de fausses tendresses ;
Et feignant de vouloir reprendre ton discours,
Ces enfans de ta suite en arrêtoient le cours.
Je mourrai, dis-je alors, si Jason ne me reste ;
Mais enfin tu partis dans le vaisseau funeste ;
Et les vents pour me nuire, unis avec mon sort,
Soupirant à fleur d'eau t'enlevèrent du port.
Les ondes s'écartoient par l'effort de la rame,
Lors d'un peu de pitié laissant toucher ton amant,
Tandis que dans les vents tes voiles se perdoient,
Tu me parlois des yeux, & les miens répondoient.
Mais comme dans l'excès d'un mouvement

tendre,

L'amour se prend à tout, ne sachant où se prendre,
Quand je vis que les vents te voloient à mes yeux,
Je montai dans la tour pour te voir un peu mieux.
Je baignai de mes pleurs mon sein & mon visage,
Il sembloit qu'à mes yeux ils fissent un nuage.
Mais comme tout l'effort se rappelle au besoin,
L'amour me les presta pour te voir de plus loïn.
Ah ! j'étouffai bientôt ce grand soïn de me
plaire ;

J'avois à m'affliger, mais j'avois plus à craindre,
Et si je voyois bien tout ce que je perdois,
Je voyois encor mieux ce que tu hasardois,
Je mêlois à la crainte où j'étois asservie,
Des prières aux dieux de conserver ta vie.
Ce qu'ils ont fait pour toi contre tes ennemis
Demande les dieux que je leur ai promis.

J'accomplirois les vœux du fœtus de Médée ;
Daignez-vous, tendresse, insupportable idée !
Que si ce mouvement peut servir mon courroux,
Qu'il ne soit plus amour, que pour être jaloux,
La perte de Jason m'est-elle si charmante,
Que j'en doive à ce point être reconnaissant ?
Et serai-je téméraire des victimes aux dieux,
Pour m'avoir enlevé ce que j'aimois le mieux ?
Je m'ignois, il est vrai, j'avois eu ma faiblesse,
Mais Jason ne te choisit quelque beauté de Grèce ;
Mais je n'attendois pas qu'une Scythe eût l'hon-

neur,
Quelque beauté qu'elle est, de vaincre mon
vainqueur,

Ah ! n'a-t-elle point ébranlé mon courage,
Par ce charme innocent qu'on voit sur un visage ;
Mais d'un charme plus fort le surprisant appas,
A fait ce que ses yeux ne lui promettoient pas.
On cherche la nuit dans les lieux les plus som-

bres,

L'herbe qui peut servir au commerce des ombres,
Rien n'osa résister à son art sans pareil ;
Il déplace la lune, obscurcit le soleil ;
De l'eau la plus rapide il arrête le cours ;
Il force les torrens à rentrer dans leur source ;
Il confond la nature, & transporte à son choix
Les bois dans les rochers, les rochers dans les
bois.

C'est par lui que Médée en sa toute-puissance,
Consulte des tombeaux l'effroyable sçissance,

Et force en cet état la mort à lui fournir
 De quoi se satisfaire, & de quoi nous punir.
 Pour porter aux absens des coups inévitables,
 Elle n'a qu'à percer des images semblables,
 Et mille écoulemens d'invincibles efforts,
 Pour servir son courroux passent jusques en
 corps.

C'est un foible crayon des crimes de ta femme,
 Mais ce n'est pas ainsi qu'on gagne une belle ame.
 Et le cœur d'un héros ne se rend qu'aux attraits,
 Qu'imprime la nature en ses plus beaux portraits.
 Si tu fais à quel point son audace est venue,
 Peux-tu la caresser après l'avoir connue ?
 Sûchant ce qu'elle a fait, ne crains-tu rien pour
 toi ?

Et passas-tu les nuits près d'elle sans effroi ?
 Les taureaux de son charme ont adoré l'amour.
 Jason pour résister n'a pas eu plus de force,
 Et par même pouvoir déterminant ton choix.
 Elle a forcé ton cœur à suivre mêmes lois.
 Mais avec la science elle a bonne mémoire,
 La méchante qu'elle est, elle en veut à ta gloire.
 Et si nous en croyons ses insolens discours,
 Seule de tes héros elle a sauvé les jours.
 Quelques-uns l'en ont crue, & dans la Thebaïde
 Consulte, si tu veux, les amis de Pélie ;
 Ils disent assez haut qu'en faveur de Jason,
 Les charmes de Médée ont volé la toison ;
 Vois un peu là-dessus ce que pense Alcimède
 Qu'aux volontés d'Esou ton grand courage

Le poëte ta Médée ici ne lui plaît pas,
 Qu'elle aille sur le Phaso. écaler ses appas.
 Et nul plus inconstant que ne sont les habélins
 Des vents que le printemps fait souffler dans les
 plaines,
 Viens à toi, Jason, pour revenir à moi ;
 Épousons-toi d'Hypspille, & gardes mieux ta foi.
 Et dois-tu moins, ingrat, pour me voler ton ame ?
 Seras-tu moins mon époux, ou suis-je moins ta
 femme ?

Et dans si peu de tems oses-tu démentir
 Les grands feux qu'à Lemnos tu faisois de sentir ?
 Pour me rendre ton cœur repasse ma tendresse ;
 Et lant pour te toucher des titres de noblesse,
 Hélas, & c'est assez mériter un héros,
 De fille de Thos, & nièce de Minos.
 Locus est mon aieul, & la femme Ariadne,
 Plus belle que Vénus, plus claire que Diane,
 Eut de ses beaux yeux un échat sans pareil.
 Et brilla dans le ciel comme un autre soleil.
 Mais que sert de vanter les titres de ma race ?
 Jason est un grand homme, il lui faut une place
 Et t'en faut une, ingrat, vois si ce que tu prends,
 Étantemens à part, vaut ce que tu me rends !
 Le titre de roi vaut bien celui de traître.
 Et si tu veux à Lemnos, & je t'en fais le maître ;
 C'est un charme assez grand pour un ambitieux,
 Et d'autres que Jason y honneroient leurs vœux.
 Mais qu'importe mon amour, & qu'importe ma puis-
 sance

Ne puissent t'arracher la moindre complaisance.
 J'ai de toi deux enfans ; n'os-^{tu} point regarder
 Soit du moins père encor , si tu n'es plus
 Je les portai nous moir ; mais avec une gloire
 Qui des plaisirs passés rappelloit la mémoire.
 Quand Lucine-Junon , que j'invoquai deux fois
 M'accorda le présent que je lui demandois.
 Dans ces charmas portraits tu te vécus
 même.

Qu'à te haïr en eux mon plaisir est extrême
 Ils ne sont par trompeurs , & c'est en ce sens
 Que ces petits héros ne te ressembloient point
 Pour livrer un combat de tendresse à ton ame.
 J'ai pensé t'envoyer ces gages de ta haine ;
 J'ai cru qu'ils te rendroient tes premières amours.
 Mais Médée a vers toi fermé tous les chemins
 J'ai vu de son amour l'implacable colere,
 Tout ce qu'une marâtre est capable de faire.
 J'ai vu , pour épargner des discours superflus
 Médée , & c'est encor quelque chose de plus
 L'avois peur que sa main accoutumée au crime
 N'en fit à son repos une double victime ;
 Et d'un siège au berceau qui peut ouvrir le sein
 N'auroit pas plus d'horreur de répondre moult
 Toute soeur enfin , & toute criminelle,
 Médée a des appas , Hypsipile est moins belle.
 Tes yeux ont bien goûté la force des poisons
 Et pour les avoir beaux , tu ne les a pas
 Étéas, étéas un feu que le charme a fait
 Ne vois plus que Médée , apprends à la cour

Je suis dans mon royaume , elle a quitté le sien ;
 Elle a trahi son père , & j'ai sauré le mien.
 Mais pourquoi me flatter des crimes de Médée,
 Qu'ilson en a pris une agréable idée ?
 Et le nom de perfide & de cruelle soeur,
 Sont des titres si beaux pour sa nouvelle ardeur ?
 Je n'ai jamais aimé le sang & le carnage ;
 Des femmes de Lemnos je déteste la rage ;
 Mais tu fais qu'un grand vœux qu'on brave insou-

lemment,

Je refuse un premier mouvement.
 Mais , lorsque tu vins d'une terre fatale,
 Tu faisois pour moi , pour toi si libérale,
 Lorsque battu des vents tu courais tous les ports,
 Et lamer en furour t'eût jeté sur nos bords,
 Si je n'avois avec mes enfans j'eusse été sur ta voie
 Confondre mes baisers dans mes larmes de joie,
 Si tu n'as pas souhaité dans ce triste combat,
 Que la terre à l'instant pût s'ouvrir sous tes pas.
 De quel oeil, de quel front, cher tyran de mon ame,
 Si tu pu regarder tes enfans & ta femme ?
 Le péril n'étoit-il pas rappelé ta vertu ?
 Que te devois-je alors , & que méritois-tu ?
 Dans un cœur moins charmé ta mort eût été sûre ;
 Mais le moyen d'arracher une âme si pure !
 Tu ne méritois rien ; mais un reste d'amour
 M'aigré moi dans mon ame eût fait un beau retour ;
 Et de faire à tes yeux , ridicule tendresse !
 Tu n'as pas voulu parler avec plaisir le sang de ta matresse ;
 Tu n'as pas voulu égarer sa Médée , & le ciel en courroux

N'eût osé mal servir ce malheureusement jaloux,
 Quoi que le même ciel ait épargné ta fuite,
 Il rendra quelque jour justice à ton mérite,
 Et pour me consoler, je voudrois seulement
 Qu'il fût à ta Médée un pareil traitement,
 Qu'elle ait même disgrâce, & pleure même
 Comme elle en fut l'objet, qu'elle en soit
 victime ;

Et que de son Jason le cœur mal arrêté,
 La punisse, en changeant, de me l'avoir dit,
 Que d'un bien mal acquis une autre se faisisse,
 Et pour mieux à ma peine égaler son supplice,
 Que ses charmes enfin devenus impuissans,
 Elle pleure un époux, & perde deux enfans,
 Qu'elle erre sans appui de contrées en contrées,
 Que de chaque contrée on lui ferme l'entrée,
 Et que ce grand forfait dont Colchos a frémi,
 De tout le genre humain lui fasse un ennemi,
 Qu'aussi cruelle sœur que déloyale fille,
 Elle n'épargne point sa seconde famille ;
 Et par un traitement digne d'elle & de toi,
 Qu'elle force ton cœur à soupirer pour moi,
 Qu'après avoir laissé son art, les eaux, la terre,
 Elle prenne en fureur la route du tonnerre,
 Et qu'elle vive ainsi sans honneur & sans rang,
 Pour avoir répandu le plus beau de son sang,
 C'est ce que dans l'ardeur de ma juste colère
 Je lui souhaite, hélas ! plus que je ne l'espère,
 Dans ce funeste état, vivez, vivez tous deux,
 Et qu'un malheur constant me venge de vos feux.

MÉDÉE

MÉDÉE A JASON.

A R G U M E N T.

Jason a vaincu en Colchos pour la conquête
 de la toison d'or, le roi Aétès le traite avec
 toute sa courtoisie. En ce point arrive sa fille
 Médée, qui trouva Jason si beau, qu'elle en
 devint amoureux, & se résolut de lui donner
 des charmes pour le sauver du danger où il
 s'étoit mis, à condition qu'il l'épouserait.
 Le mariage fut passé entre eux, Jason vint heu-
 reusement à bout de son entreprise, & après sa
 victoire, il épousa Médée, comme il lui
 avoit promis. Ils furent dix ans ensemble en
 parfaite amitié. Enfin Jason vint à la mal-
 passer, par suite de sa méchanceté, ou bien à
 cause qu'elle commençoit à se presser, et la pria
 de se retirer, & lui permit de se marier avec
 Créuse, fille du roi de Corinthe. Mais par un
 impitoyable & digne vengeur, il la chassa par
 force avec deux enfans qu'elle avoit eus de lui ;
 ce qui offensa si fort Médée, qu'elle prit sujet
 de lui écrire cette lettre, où après lui avoir
 rapproché son ingratitude, remontré en quel
 désespoir il la mettoit, elle le menace de se
 venger.

Tome I.

1

*venge de lui, & de le faire repaître du tort
qu'il lui faisoit de la chasser pour en prendre
une autre.*

J'ÉTOIS née à Colchos dans le rang de princeſſe,
Lorsque tes faux sermens ſurprirent ma tendreſſe,
Et je ne voyois rien qui ne dût m'obéir,
Quand j'employai pour toi mon art de me traire.
C'étoit, Ingrat, t'étoit avant cette vidoire,
Que je pouvois mourir avec toute ma gloire.
Et j'en ai trop vécu que depuis que Jason
A charmé tout mon charme & volé la toison.
Falloit-il que d'Argos le funeste navire
Enlevât avec moi l'appui de notre empire ?
Falloit-il que les Grecs, pour troubler mon repos
Bussent de l'eau du Pasſe, & vissent à Colchos
Devois-je en mes châteaux enchaîner mes deſirs,
Devois-je t'écouter, ou croire tes ſoupirs ?
Si Typhis eût été port dans l'horrible cañon
Dont le nom est fameux par la toison dorée,
Jason qui met la proie en des exploits si beaux
Eût couru se livrer aux flammes des taureaux.
Il eût ſarcé la terre à devenir la mère
D'un eſcadron armé contre son propre père ;
Et ces guerriers ingrats se perçant tout à tous,
Eussent donné la mort en recevant le jour.
Ta mort eût étouffé toute ta perfidie,
Ta mort eût assuré le repos de ma vie,
Et par ce beau trépas, nous serions à présent
Et moi moins malheureuse, & toi plus innocente.

Je trouve dans l'ardeur du bonheur qui me anime,
Une espace de jûrs à repaître ton crime ;
Et de tous ans plaiſirs qui n'ont pu te toucher,
Je n'ai plus que celui de te les reprocher.
Lorsqu'on te fit paraitre sur une mer d'air,
Lorsqu'on te fit courir sur une mer d'air,
Lorsqu'on te vit à Colchos, où ton art m'avoit
Trouver assez d'appas pour y porter tes vœux,
Dans cette aimable terre abondante en richesses,
Même ce que l'été en noyait dans sa fureur,
Et son père n'est rien, à ne le point haïr,
Que lors avec Jason le malin je souhaiterai
C'en est voût de dont moi je puiſſance l'ordonner ;
Et moi que contre Aſce ait fait le destin,
Le point de la Scythie est assez éloigné,
Restent deux fils bornaient où mon père a regné,
L'un avec plaisir que les princes de Grèce
Nous avoient envoyés leur plus belle jeunesse ;
Et ce qui fait horreur de ton maque de fol,
Il est si un actuel digne d'un si grand mal,
Je te vis, & j'appels le lieu de ta naissance ;
Mais je vis aussi-tôt mon peu de résistance ;
Et tes premiers regards triomphant de mon cœur,
Firent ton premier crime, & mon premier
malheur.

D'abord, quoique ce fût une première vue,
De ce je ne ſais quel je me ſentis ému,
Et n'ayant rien aimé juſqu'à ce uſte jour,
Je connus que j'aimois ſans ſocoolira l'amour,
Je te vis si charmant, qu'il fallut bien me rendre,

Tes yeux étoient trop beaux pour m'en pouvoir
défendre ;

Et mon destin d'accord avec tous tes appas,
Achevoit dans mon cœur ce qu'ils ne faisoient pas.
Tu sus que de mon feu l'ardeur étoit extrême,
L'amour se sert de tout pour se trahir lui-même,
Et quelque fois qu'on prenne à le dissimuler,
Sa flamme a trop d'éclat pour se pouvoir celer.

Un jour, je m'en souviens, j'étois avec mon père
Lorsque tu demandois qu'on t'ouvrit la carrière,
Et ce prince alarmé du péril de Jason,
Te disoit à quel prix l'on gagnoit la Colchide.

Il te contoit l'horreur que dans toute la plaine
Jettotent les deux rivaux de leur brûlante
haine ;

Et s'apprenoit touché de ce qu'on doit au sang,
Combien à les compter il coûteroit de sang.
Leurs feux, te disoit-il, sont bien plus redoublés
Que ce que la nature inspire à leurs semblables.

Et Mars a réparé par un charme jaloux,
Tout ce qui leur manque de force & de courroux.
Leurs pieds sont tout d'airain, de bronze leurs
mains.

Et pour joindre la ruse à leurs forces divines,
L'on voit une fumée autour de chacun d'eux
Qu'il rend effroyable & le dérobe aux yeux ;
Et si vous échappez de cette horrible guerre,
Il faut du champ de Mars ensemençer la cendre,
Et tirer de ses flancs des guerriers tout armés
Contre le même bras qui les aura semés.

Après ce grand combat il fut trouver l'adresse
De dissiper un charme où le ciel s'adresse,
Et l'on doit assoupir un dragon sans pareil,
Qui n'a jamais connu les appas du sommeil.
À ce travail réclé doit tu faisois l'atténue,
Tes héros alarmés auroient pillé de crainte,
Et le plus effrayé de tous ces demi-dieux,
Sur la peur dans l'âme, & la mort dans les
yeux.

Tu n'avois pas, Jason, pour la chère Créuse,
Ce prédeux amour que ton cœur me refuse,
Et la soif de repas n'étoit pas dans ton cœur,
On n'étoit plus alors qu'un laird de la peur.
Je la vis abîmé dans ces sombres amities,
Mais je ne te pus voir sans reproche des larmes ;
Et lorsque tu sortis tu pouvois te flatter
Que c'étoit à regret que je t'allois quitter ;
Mes yeux, mes tristes yeux, auteurs de mon
malheur.

Te dirent un adieu que je n'osois te dire,
Et interdés du sang me fit dire ma douleur
Fleurir toute la nuit la peine de mon cœur,
De ce que je croyois me devoir à moi-même,
Je passois aux devotes de mon amour extrême,
Et les feux du dragon, les soldats, les caueaux,
Sembloient avant ta mort m'ouvrir mille rom-
bans.

Mon amour me donnoit une sensible atteinte,
De ce charme secret je passois à la crainte ;
Mais lorsque je voulois faire un second retour,

La crainte alloit en sa du côté de l'amour,
Le soleil en misonoit d'épandre sa lumière,
Quand ma sœur me rendit la visite ordinaire,
Elle parut surprise, de son cœur fut touché,
De voir contre moi lit, mon visage amaigri,
Mes cheveux négligés flotterent sans ordre,
Et dans de vains efforts à me rendre justice,
De son cri me caressant accusant les doctes,
Mes larmes portoient mes yeux sur les objets
voisins.

Ma sœur pour ton secours implora l'assistance,
Dont une autre a la suite par ton peu de confiance,
Et ma sœur que j'aimois m'alloit par sa force,
Ce que par mon amour je donnois à Jason,
On voit près le palais du malheureux Aëtes,
Un bois où l'écaille & l'écaille se renait,
Et son ombre invincible à toutes les saisons,
Repousse du soleil les vains des rayons,
Dans ce bois sacré Diane est adorée,
Et l'on voit dans son temple une image sacrée,
Où dans les vains divers, tant l'ore est bien perdue,
L'art avec la nature y paroît confondu.
Je ne fais si le temps s'en est rendu le maître,
Mais ce fut dans ce lieu que tu te fis connaître,
Et qu'avec un visage aussi beau que fatout,
Tu me tias ce discours aussi doux que mortel,
Sans vos divins appas la fortune asservie
Vous a faite aujourd'hui l'arbiter de ma vie,
Et par un peu de haine, ou par un peu d'amour,
Vous pouvez ou m'ôter, ou me rendre le jour.

Si vous pouvez me perdre avec tant de puissance,
Vous pouvez me sauver avec plus de clémence,
Laissez-moi plus de gloire, après un tel malheur,
Sans excès de bonté que l'excès de rigueur,
Fais donc vous prier par toutes les complices,
Que seule vous pouvez dériver de nos vices,
Par votre sang fermé du plus pur sang des
dieux,

Par le père d'Aëtes de vos autres dieux,
Par les trois noms divers par tout ce que Diane
Dans les temples sacrés dérobe à l'homme profane,
Par le grand Papée, par la fille des Rois,
Et par les autres dieux que l'on adore de Colchos,
Fais donc vous prier de rendre aux provinces,
Les fils de vos dieux, & les fils de vos princes,
Et si possible pour moi ce que je dit pour vous,
Conservez un amour qui veut vivre pour vous,
Si Médée en l'air trouvoit de quel lieu place,
Ce souhait, le parois, est un peu téméraire,
Et j'ai peu de sujet d'espérer que les dieux
Voullent rendre à ce que d'hui le téméraire
veut.

Si vous m'avez fait, je vais mourir, Madame;
Mais si ce que j'adore est sensible à ma flamme,
Que tout le ciel conspire à me servir du jour,
Si jamais d'autres feux éteignent mon amour,
J'en jure par Diane en ce temple adoré;
J'en jure par les droites de l'union sacrée;
J'en jure par Junon, qui fait un nœud si beau,
Et d'Hymen vos les jours allume le flambeau.

Ces sermens, ces souples & cette voix charmante,

Achevérent de vaincre une vertu mourante ;
Que l'aspect d'une fille avoit peu de secours
Et contre tes appar, & contre tes discours
Et me penchant la main tu répandois des larmes,
Falloit-il affoiblir quelque chose à cet charme ?
Et mon sexe attaqué par le don de ta foi,
Pouvoit-il me fournir des armes contre toi ?
Lorsque je t'eus donné l'art de vaincre sans peine,
Tu soumis les sauteurs sans craindre leur haleine,
Et tout prêt de passer à de nouveaux hasards,
Tu leur fis labourer le triste champ de Mars,
Là les dards de serpent dont tu semois la terre,
Poussèrent les premiers feux d'une cruelle guerre,
Et formèrent des soldats tout prêts dans leur courroux,

De te donner la mort & d'éviter tes coups.
Moi qui y avois fourni de quoi parer l'attaque,
A ce spectacle affreux je passois de crainte,
Jusqu'à l'heureux moment que leurs bras étendus,
Se portèrent les coups qu'ils avoient destinés.
Lors on vit le dragon se lever de sa place,
Lui-même il s'inspiroit une nouvelle audace,
Il parloit en sifflant, & du poids de son corps
Il étonnoit la terre en ses pressans efforts.
Où pouvoit être alors cette royale épouse,
Dont je ne voyois pas sujet d'être jalouse ?
Où pouvoit être alors ce grand titre de roi,
Qu'on te donne à Corinthe aux dépens de ta foi

C'est moi qui ne suis plus qu'une Scythe ennemie,
C'est moi qui te trahis pour assurer ta vie,
Et c'est moi dont le crime a fini l'œuvre des vœux,
Quand tu te connois mal, à me connoître mieux.
C'est moi qui t'ai donné la divine puissance
De rompre de dragon toute la vigilance ;
C'est moi qui t'ai sauvé, c'est à moi que tu dois
Une fois la raison, & Jason quatre fois.
J'ai quitté mon état, & j'ai habité ta terre,
J'ai épousé sans regret un exil volontaire,
Et je vois cet exil par toi récompensé
De larcin de ta femme & d'un exil forcé.
Puis pour un étranger tu bles les innocens
Que je devois au sexe autant qu'à ma malice,
J'ai quitté pour te servir & ma mère & ma femme,
Aujourd'hui te que je perds, ou laisse-moi ton cœur.

Je ne soublierois dans ce triste voyage,
Cher frère, je ne puis en dire davantage ;
Et mon crime à toi paroit redoublé mes ennuis,
Que je n'ose l'écrire après l'avoir commis.
Tu mourus innocent, & je vis criminelle,
Lors les dieux impitoyans trahirent ta querelle ;
Et pour sauver ta vie, ou pour venger ta mort,
Le ciel contre Médée eût dû faire un effort.
Pour te quitter, Jason, j'avois trop de tendresse,
Lorsqu'on a tant pleuré, craindre est une faiblesse ;
Ecc grand coup d'essai, que je fis à tes yeux,
Me servit à braver la fortune & les dieux.
Que faisoient-ils ces dieux, que faisoit la fortune,

Devions-nous échapper au trépas de Népeune ?
 Et pour ne pas périr de nos propres innocens ?
 Ouler d'eux contre nous d'écarter le putillans ?
 Plus au ciel qu'au rucher volssa des Cygnes
 Est par un prompt débris fié nos dailindes,
 Et qu'un même irépas, après de tels malheurs,
 Est un nos deux corps au défaut de nos deux
 Scyllé, affreux précipice, un ce triste voyage,
 Vous m'avez mal servi de m'ouvrir un passage,
 Vous pouvez m'épargner des regrets superflus,
 Et vous m'avez laissé ce que Palmyre de plus
 Tu triomphes, ingrat, de ma propre conquête,
 Tu reviens chez les Grecs les laisser sur la côte,
 Et dans la Thessalie on fait de la fison
 Un insolent trophée aux estuns de Jason.
 Joins, joins à mes bontés les malheurs de Pélle,
 Ses filles l'aimoient trop pour lui donner la vie,
 Et l'amour paternel qui les faisoit agir,
 Eût cru traire son sang à ne pas en rougir.
 Qu'à l'univers entier je parolse exécutable ;
 Si j'avois moins aimé, je serois moins coupable,
 Et plus la crime est grand par un excès d'amour,
 Plus à le bien payer comme doit de retour :
 Ce que j'ai fait pour toi doit-il m'être funeste ?
 Mes soupirs, cher ingrat, te diront mieux le
 reste :
 Je ne puis m'expliquer, tu me dois tout, Jason,
 Es-tu peux m'ordonner de quitter ta maison ?
 Traître, si je la quitte, où choisis ma retraite ?
 Pals-je régner encor, ou vivrai-je en sujette ?

Ici-je dans Colchos pour reprendre ma couronne
 Me l'ai fait filer sang de plus beau de Can sang
 Ici-je en Thessalie, où l'honneur de mon crime
 Demande au nouveau vol un plus pauvre victime ?
 Ici-je dans Lemnos, m'agaler au charbon
 Du pouvoir souverain de son amour jaloux ;
 Et pour tant que j'ai pris pour com pagnie
 Les trois infatigables d'une loi défiant ;
 Mais ce que me fait vivre & la nuit & le jour,
 Quand tu me fais mourir, par là, c'est l'amour.
 Je fais de vains efforts à te voler ta vie,
 Que dis-je ! Je trahis l'honneur de ma vie.
 Non, mon faible cœur tout dans ta main ma dou-
 leur,
 Ne fait que des sentimens de régner ton cœur,
 Jege à ma douleur, pensa m'être mortelle,
 Lorsque de ton hymen on m'apprit l'heureux
 Et à de cet hymen les malheureux fiancés
 N'ont pas dû m'écarter à descendre au tombeau ?
 Je me travail sans force au chant de l'Hyménée,
 Chant ce n'est plus fineste à mes yeux troncés
 Que celui dont le cygne a soin de se plier,
 Lorsque sur le Méandre il est prêt d'explier,
 Quelque ton crime en moi trouva pu de
 croyance,
 Je n'osois me flatter de toute ta constance ;
 L'amour a des soupçons avant qu'il a d'appas,
 Et l'on crant sans fauvent ce qu'on ne croi-
 roit pas.
 Corinthe pouffe au ciel de grands cris d'illé-
 gresse,
 I 6

Si joie en cet état redouble ma tristesse,
Et plus ton mariage allume de plaisir,
Plus ce dernier malheur anime mes soupirs,
Entre tous mes sujets mes plus chers domestiques

Ne prenant point de part à ces fêtes publiques,
Ils cachotent leur douleur, & dans leur entrecoton
Ils n'osoient m'expliquer ce que je savais bien ;
Où, je le savais bien ce triste mariage,
Que j'aurois oublié si j'eusse été plus sage,
Mais sans pour l'ignorer en étant trop blessé,
Et jamais rien n'échappe aux yeux intéressés ;
Lors un de nos enfans qu'une ardeur de jeunesse
Avoit fait pour le voir avancer dans la presse,
Croyant qu'avec plaisir je verrois ton bonheur,
S'en vint innocemment redoubler ma douleur,
Je me frappai le sein, je déchirai ma robe ;
Faut-il que je l'adore, & qu'on me le dérobe !
Dis-je, & que la Créuse en ce malheureux jour,
Ait trompé de moi, de Mars & de l'Amour ;
Je voulois par mes cris troubler toute la fête,
T'ôter ces hautes fleurs qui couronnoient sa tête,
Et j'eus peine à calmer un mouvement jaloux,
Qui sans cesse à ma voix demandoit mon époux,
Peuple, que je trahis quand je trahis mon pays,
Je dois un sacrifice aux mânes de mon frère,
Il étoit votre prince, il étoit de mon rang,
Et son sang épanché me demande du sang.
Il est assez vengé par le peu de constance
D'un époux dont l'amour fit toute mon offense,

D'un époux que j'ai mérité avant nos différends,
Et plus que mes sujets, & plus que mes parents,
Tu me quittes, Jason ! & quand j'ai pas mes
châmes

Triomphe des tureaux, de Mars & des gens
d'armes ;

Mon art qui fait trembler les cieux & les enfers,
N'a pu garder un cœur que j'avois mis aux fers,
L'amour ne peut souffrir que le charme le fasse,
Il ne veut rien devoir aux mystères d'Efféas ;
Ils perdent toujours ses invens à part,
Et seul de tous les dieux il s'échappe à tout art.
Le jour me semble obscur, & aux plus clairs que
j'aime,

La nuit, je ne saurois le donner ; mais même
Ce repos, que mon charme inspire au dragon,
Et je fais sans pouvoir si je ne suis Jason,

Quoi ! je pourrai servir pour enlêcher Créuse !

Pour la voir triompher d'un cœur qu'on me refuse !

Et quand j'ai tout quitté pour suivre mon époux,

Créuse, vous voulez qu'il me quitte pour vous !

Pour être tiré-vous de cet aimable volage,

Avec la trahison, le mépris & l'outrage.

Pour être qu'il vous dit qu'il est besoin de moi,

Lorsque dans mes états il me donna sa foi,

Pour être qu'il vous dit que je ne suis pas belle,

Qu'il n'a jamais brûlé pour une criminelle,

Que seule il vous adore, & qu'il se plaint des dieux

D'avoir pu jusqu'ici vous dérober des vœux.

Allez entre les bras de cette péthide ;

Je saurai vous voir quand Fen aura l'envie ;
 Et si de mon sang le cœur est aride,
 Des feux vous l'éteindront, comme le mal l'air des.
 Tant qu'il est du poison dans toute la nature,
 Il en est pour venger ce qu'un me fit d'injure ;
 Il en est pour aller à mon ressentiment ;
 Mais il en est sur-tout pour me rendre un amant.
 Jason, à ce prix j'ébaïsse mon courage ;
 De mon sexe pour toi je traite l'avantage ;
 Et loïs de te guérir d'un air impétueux,
 Je me jette à tes pieds, Jason, si tu le veux.
 Médée est toute prête à te rendre son ame ;
 Écoute la nature aussi bien que ton âme,
 Écoute ces enfans que tu vas exposer
 A tout ce que Créuse est capable d'ôter.
 Ils ont tant de rapport aux traits de ton visage,
 Qu'on les prendroit pour toi s'ils étoient de
 même âge.
 Hélas ! qu'en les baissant j'ai répandu des pleurs !
 Et que ce souvenir m'a couré de douleurs !
 Je te prie à mon tour par les dieux de la Grèce,
 Par ce qui m'a resté de ton peu de tendresse,
 Par le grand Papeüs, & par le dieu du jour,
 Ou donne-moi la mort, ou rends-moi ton amour.
 J'ai tout quitté pour toi, j'ai trahi ma naissance ;
 Pour moi fais à ton ame un peu de violence ;
 Pour toi j'ai méprisé l'empire de Colchos ;
 Perds celui de Corinthe, & nous sommes égaux ;
 Je ne demande point que contre des gens d'arme
 Ou contre des tireaux tu me donnes des charmes.

Je ne demande point des effets de charmes ;
 Je ne veux point ton sang, je ne veux que ton
 cœur ;
 Je ne veux que Jason, qui me fait de quoi j'ai fait ;
 Vaincu par de vains maux que mon amour excite ;
 Que si tu n'as plus haut prix au-tois mis ta toison,
 En te dotant à Médée un peu plus qu'à Jason,
 Demander tu me donnes, traite-tu l'air reçut
 Au milieu des hérauds dont tu craignes l'effet ;
 Ma dot est ton salut, ma dot est ton amour,
 Ma dot est la toison, ma dot est mon amour,
 Ma dot sont tous ces Grecs, ma dot sont tous
 ces princes.
 Que mon art conduise à leurs chères provinces,
 Que sur les uns peul'air jeté ton cœur est épris,
 Es vends-lui, si tu peux, ton amour à ce prix ;
 Tu me dois tes états & ta nouvelle épouse,
 Tu me dois le pouvoir de me rendre jaloux,
 Tu me dois toutes ces lours, tu me dois tous les
 biens,
 Tu me dois en un mot tes crimes & tes talens.
 Ah ! j'en aurai Jason. Mais que sert la menace ?
 Le châtement prévu n'est presque lieu de grâce ;
 La colère éloquente est d'un faible secours,
 Et jamais un grand feu ne s'explique en discours.
 Il faut à mon courroux des plus hautes maximes ;
 Pour punir un ingrat, j'irai jusques aux crimes ;
 Et je me servirai des forçats de Colchos,
 A surmonter l'horreur d'en faire de nouveaux,
 J'aurai quelques remords peut-être après la chose ;

Jafon, de mon courroux tu fais assez la cause ;
Mais tu ne devois pas en apprendre l'effet ,
Qu'un succès plus heureux n'eût rempli mon
souhait.

Le dieu qui me l'inspire en aidera la chute ;
Pour l'avoir trop aimé je suis à tous en bute ;
Mais puisque mon amour fait mes abaissemens ,
Je saurai m'élever à d'autres sentimens.
Je t'ai bien conservé : par la même puissance
Je pourrai travailler à ma juste vengeance ;
Et je ne trouverai dans l'état plein d'appas
De refuser ton cœur quand tu me l'offriras.



DIDON A ÉNÉE.

A R G U M E N T.

ÉNÉE, pressé par des visions de s'en aller en Italie, qui lui avoit été promise par les oracles, se prépare à partir secrètement de Carthage, où *Didon* croyoit l'avoir arrêté pour jamais. Mais comme elle fut qu'il faisoit dessein de se dérober d'elle, après lui avoir parlé elle-même, & lui parler pas si secret, pour empêcher, ou retarder son départ, elle lui écrit cette lettre, par laquelle elle essaye de lui prouver par raisons, qu'il doit demeurer, & ne se précipiter point dans les hasards de la mer, pour fuir une vie pleine de repos & de contentement. A cela elle ajoute des prières, lui met devant les yeux les services qu'il a reçus d'elle, la promesse de mariage qu'il lui a faite, & l'oblige de ne songer plus à son voyage d'Italie. Enfin voyant qu'il n'y a point d'espérance de l'arrêter, elle s'abandonne tout-à-coup au désespoir, & se résout de se tuer (comme elle fit) avec l'épée dont *Énée* lui avoit fait présent.

AIN s'achève le cygne aux rives du Méandre,
Lorsqu'à son sort funeste il est prêt de se rendre;

Et confondant son soufflet au soufflet des zéphirs,
 Donne une voix mourante à ses derniers soupirs,
 Dans un pareil état si j'entre mes larmes,
 Ne crains rien pour ton cœur, ce sont de faibles armes;

Mon mal n'est pas de ceux que le ciel peut guérir,
 Ingrat, je veux me plaindre, & non pas t'attaquer.
 Après avoir perdu cette chaste innocence
 Que je ne puis sauver de ton impatience,
 Si je perds des soupirs, ce n'est pas un malheur,
 Lorsque je me présente à mon air de douleur.
 Tu peux donc ne me quitter après m'avoir charmé,
 Ingrat, je n'ose dire après m'avoir aimé.
 Tu peux donc me quitter, cruel! & les mains
 Vont

Vont emporter et toute et tes vœux incensés,
 Où, tu vas sur tes vœux, malgré toi domes,
 Éteindre les flambeaux d'un si saint hyménée,
 Pour te livrer en proie à ton ambition,
 Qui n'examine pas si c'est illusion
 D'un royaume en l'air une fléchante image
 Efface de ton cœur l'empire de Carthage;
 Et lorsqu'absolument tu peux y commander,
 Ce qui t'a peu coûté ne vaut pas le garder.
 Tu fais un bien acquis, tu ne veux pas qu'on
 t'aime;

Un héros veut de voir sa couronne à soi-même,
 L'Italie a pour toi de surprenants appas;
 Mais prends garde qu'après tu ne la trouves pas,
 Quand tu le trouverois ce trône imaginaire;

Quel t'effrayeroit une être étrangère?
 Quel roi voudroit quitter son empire pour toi?
 Quel peuple pour l'avoir voudroit quitter son roi?
 Mais lève à des yeux, avec même prévoyance
 Ils entendront au secours de ton pays de puissance;
 Tu seras au besoin de nouvelles amours,
 Et qui trompe ne fais peur tromper tous les jours.
 Si quelque autre à t'aimer abaisse son courage,
 Qui pourroit lui en pied la couronne de Carthage?
 Trouver! si l'on le peut, ainsi tu présumes
 Qu'avec une Carthage on s'abaisse à t'aimer.
 Tout cruel, tout ingrat, je t'aime, & dans mon
 ame

Me desirer tout l'honneur d'une si pure flamme;
 Le jour ne te rendraient que du ce beau trompeur,
 L'air de toujours l'idée est venant à mon cœur,
 Craindant tu me fuis, & si j'étois plus sage,
 Je m'allois d'un exemple à deviner le sage;
 Vers l'indifférence est un solide retour,
 Qui fait naître la plainte, & se rend à l'amour,
 Vénus, en ses faveurs change le tour d'Énée;
 Amour, fais-lui garder la foi qu'il m'a donnée;
 Qu'il vienne à mes genoux pour reprendre son
 bien,

Mépris mon amour, & rallumer le feu.
 Pourquoi de la déesse implorer l'assistance?
 Ce n'est pas de Vénus que tu tiens ta naissance,
 Tu serois le premier à m'offrir tous tes vœux,
 Et la mère d'Amour t'auroit fait amoureux,
 C'est plutôt, infidèle, une bête feroce

Qui t'a donné ce cœur que jamais on ne touche,
 Ou la mer dans les eaux trop contraires au feu,
 Te l'ont fait allumer pour en prendre à pou,
 L'on voit ce que tu fus par ce que tu veux être,
 C'est cette mer émue, Ingrat, qui t'a fait naître,
 Dans des flots irrités tu trouves des appas
 Que dans tout man vilage on ne remarque pas.
 La rigueur de l'hiver s'oppose à ton voyage,
 Laisse-moi, char Esée, en tierce avantage,
 J'aimerois beaucoup mieux ne le devoir qu'à toi,
 Mais je vois dans les vents plus de douceur pour
 moi.

Peut-être qu'à présent je ne vau pas la peine,
 Qu'on se salue pour moi d'une mort salutaire,
 Et tu n'au rois pour toi qu'une indigne pitié,
 S'il t'en coûtoit pour moi des marques d'amitié,
 Tu ne t'amuses pas à des terreurs paniques,
 Ta haine t'est bien chère & des plus héroïques,
 Me quitter pour se perdre, est un coup de gras
 cœur;

Et c'est là, comme on dit, mourir au lit d'hon
 neur.

Quoi! tu veux à ce prix te voler et conquérir!
 Attends, cruel, attends la fin de la tempête;
 Attends que les Tritons, sur les flots apaisés,
 Ouvrent à tes vaisseaux des chemins plus aisés,
 Les vents n'ont pas toujours la même violence:
 Plût aux dieux que ton cœur eût autant d'incou
 rance!

Par le même retour que Didon l'a perdu.

Plus est plus dur qu'un chêne, il lui seroit rendu,
 Si tu ne savois pas ces horribles naufrages,
 Que l'on fait sur la mer dans de pareils voyages,
 L'on pourroit excuser; mais depuis tes travaux
 Il n'est point si sûr de changement aux eaux.
 La mer, quelque tranquille, est toujours dan
 gereuse;

Un moment la voit calme, un moment orageuse,
 L'apparence nous trompe, & se tremble pour toi,
 Lorsque je me souviens que tu marques de toi.

Toujours la prudence y trouve son salaire;
 Et Vénus qui des eaux prit toute la lumière,
 Pour se venger des feux indignement éteints,
 Se fait de leur contrainte à punir les humains.
 Quoi! ma haine un moment peut être suspendue!
 Il n'oserois te perdre après m'être perdue!

Je crains de voir mourir l'auteur de mon trépas;
 Je m'en dois la vengeance, & je ne la vau pas.
 Tu pourrais mieux satisfaire à un homme outragé,
 Laisse-moi mourir seule, & je serai vengé:
 Ta mort seroit trop douce, & l'on meurt à son
 choix.

Quand, pour un pareil crime, on ne meurt
 qu'une fois.

Figure-toi, pressé d'une horrible tempête,
 Les ondes en courroux, & la mort toute prête,
 Lorsqu'il te souviendroit que tu m'as fait périr;
 Que tu mourrois de suite avant que de mourir!
 Dir tout ce que la nuit a d'horribles figures,
 Tu verrois de mon sort les sanglantes peintures:

Lors faisant vœux Didon aux retours superflus,
 Tu me rendrois un cœur que je ne voudrois plus.
 Tu serois effrayé de la moindre tempête ;
 La foudre à tout moment gronderoit sur ta tête,
 Et lorsqu'il paroît ton infidélité,
 Tu dirois, mais trop tard, je l'ai bien mérité.
 Fais, par pitié pour toi, que je sois plus aisé,
 Encore un peu de temps, de la mer est calmée ;
 Mais pûsses-tu t'étonner je trouve peu de jeu,
 Et pour la sara au défaut de l'amour.
 Épargne au cher fils, dont la tendre jeunesse
 Promet de réparer le crime de la Grèce :

Je consens que ton cœur ne me compte pour rien,
 C'est assez de mon sang, sans te charger de ma vie,
 Qu'à fait Africain qu'ont fait les dieux de Troie.
 Qu'importe de péir par l'un ou l'autre côté,
 Sont-ils là les excès qui leur sont réservés ?
 Et te veux-tu punir de les avoir sauvés ?
 Mais tu n'en portes point ; ni les dieux, ni les
 pères.

N'ont trouvé dans tes bras l'appui de leur misère,
 Et je ne suis pas seule à qui tes faux sermens
 Ont attachés pour toi de vaines mouvemens,
 De ces illusions que tu me queras dans l'âme,
 Si l'on veut s'informer de ta première femme,
 Son mari l'a laissée à la rigueur du feu ;
 Et pour l'en garantir, il en avoit trop peu.
 Tu m'as traitée ainsi ; mais las ! ce qui m'a affligé,
 C'est que l'on me punit lorsque l'on me néglige,
 Et queique fois qu'un maître ait pris de m'afliger

C'est malais blâmer les dieux, que ce n'est les
 venger.

Je me flatte pourtant que, plus de la rage,
 Exaspérant mon esme, ils pourroient outrager,
 Et depuis sept hivers les ondes en courroux
 De leur juste fureur porrant les premiers coups,
 Assés de la mer, barru par la tempête,
 Ne s'est fait de Carthage un pays de conquête ;
 Et depuis que mon cœur n'est si peu fermement,
 Tu n'as plusôt craints que je ne t'ai contenté.
 Mais d'un tout mon malheur j'aurois sauvé ma
 gloire,

Si je n'avois été la première victime,
 Et si tes yeux, vainqueur de ma simplicité,
 Ne m'avoient laissé moi que au lieu d'ont tout dit,
 Que je suis peu de rigueur, que je suis peu discrète
 Lorsque en ce lieu sauvage où nous sommes retraites,
 Nous sommes de nos vœux, mais de ceuds indignes,
 Un hymen dont l'enfer affirma les flambeaux !
 Seras dans les plaisirs qu'un loy bleu nous
 cevais,

Que les nymphes des bois en étoient de joie ;
 Que de moi d'Aïsle l'horrible sifflement,
 Qui de mon sort sanglant étoit le truchement,
 Si je n'aimois encor, je serois consolée ;
 Puisque par mon amour, lâchement violée,
 Que tu me punis bien d'avoir manqué de foi !
 A celui qui jamais n'en a manqué pour moi !
 Je lui fais tous les jours quelque offrande neu-
 velle ;

J'ai fait en son honneur bâtir une chapelle,
 Dont, pour la garantir, les deffos sont voilés
 Des toisons des agneaux qui lui sont immolés.
 J'ai trois fois entendu mon aimable Pŷchéé,
 Dont mon ame est toujours si vivement touchée,
 Qui trois fois m'a parlé du fond de son tombeau,
 Pour aller avec lui faire un hymen nouveau.
 Je donne seulement des soupîrs à mon crime,
 Crime que tes sermens ont rendu légitime,
 Crime dont le sujet étale tant d'appas,
 Que j'aurois cru pécher à n'en commettre pas.
 Je crus que de l'Amour se vantant d'être frère,
 Ceux rigoureux de la flamme ayant ravi son père,
 Ces marques de sa gloire & de sa piété,
 Me répondoient assez de sa fidélité.
 Si l'amour m'engageoit à perdre un peu d'estime,
 Vous ne pourriez, mes yeux, commettre un plus
 beau crime ;
 Et s'il m'étoit utile, autant comme il m'est cher,
 Mon cœur n'auroit plus rien qu'il vous pût
 reprocher.
 Je ne peux m'étonner de ce qu'a fait Énée ;
 Je sens de pareils coups depuis que je suis née ;
 Et le destin pour moi n'ayant point de retour,
 J'en ai vu la malice aussitôt que le jour :
 Mon frère assassina mon époux dans un temple ;
 Lui-même fut puni d'un forfait sans exemple ;
 Et je me vis réduite en cet état cruel,
 A pleurer pour le crime & pour le criminel.
 Mais j'ai mis trop de peine à sauver une vie

Que de tant de malheurs je voyois pourchassés :
 Je m'exilai mal-méme, & fuyant le coqueroux,
 D'un frère qui pour moi n'avoit rien de si dur,
 J'abandonnai cette terre, on acheta l'Asyle ;
 Malgré tous mes vœux j'y bâtis une ville,
 Et pourquoi te le dire, Ingrat, tu le sais bien ?
 Tu fus malis de tout quand je eus fait le bien.
 J'ai de tous les côtés des ennemis en armes ;
 Pour me défendre, hélas ! je n'ai plus que des
 charmes ;
 Encore en ai-je assez si je veux dissuader
 Ceux que pour mon malheur je ne saurois aimer.
 Mais ansansont pour moi tant d'indignes traits de haine,
 Qu'au déclin de l'amour je les plains dans
 l'ame ;
 Et je dois craindre enfin leur dépit amoureux,
 De voir qu'un étranger triomphe de leurs vœux.
 Tu peux pour me livrer au roi de Gétulle,
 Jolandre des serfs à ceux dont mon amour me lie ;
 Mon frère me pourfuit : vient me caresser,
 Puisque mon seul trépas te peut justifier ;
 Par un crime plus grand viens effacer ton crime,
 Traître ! j'en fus l'objet, que j'en sois la victime ;
 Eux services, ingrat, me tiendra lieu de soins,
 Si tu peux m'obliger à t'aimer un peu moins.
 Quitte tes dieux, perfide, ils n'auront point
 un maître ;
 Et si pour un service où tu croyois paraître
 Tu veux les obliger à recevoir tes vœux,
 Tu ne leur as prêté que des bras odieux ;

Mais si pour d'insupportables dieux on peu de force
 Si ce que l'on d'appareil est qu'un faible appui,
 Écoute-toi toi-même, ou du moins ta moitié,
 Écoute le seul fruit de ton peu d'amitié ;
 Voudrais-tu l'étouffer sans qu'il vit la lumière,
 Voudrais-tu son montrer l'assise & la pure ?
 Non, non, je le vois bien, tu n'y peux consentir,
 Tu peux tout effacer avec un repentir,
 Écoute, écoute ingrat, une femme si pure ;
 Alcantus n'en prie, écoute la nature ;
 Épargne, épargne-lui, père trop inhumain,
 L'honneur de voir mourir son frère de ta main.
 Vous dites que d'un dieu la prodaine conduite
 Vous fait, pour m'éviter, recourir à la suite.
 Psté au ciel que ce dieu ne vous est point guidé
 A porter en ces lieux un blasé peu guidé !
 C'est ce dieu, c'est ce dieu, voleurs de ma conquête,
 Qui ne peut vous pater des coups de la tempête.
 C'est ce dieu qui conduit si bien votre vaisseau,
 Qu'il se met tout vos vœux sur caprices de l'es,
 Si du vivant d'Heclor, avec les mêmes peines,
 Il falloit retourner sur les rives Troyennes,
 Que même à ce effet le ciel voulût parler,
 La prudence auroit peur de vous le conseiller.
 Ce n'est pas votre but qu'une terre si chère,
 C'est un trône en idée, un titre imaginaire,
 Où, quand bien après tout vous seriez parvenus,
 L'on ne vous traiteroit que comme un inconnu.
 Vous cherchez un pays qui s'éloigne sans cesse,
 Et les Troyens chargés du poids de leur vieillesse

Si de vous le cadet le ciel prend même soin,
 Quand vous arriverez, n'en aurez plus besoin,
 Venez lui chercher un trésor plus solide ;
 Vous pouvez y régner si mon cœur en décide ;
 Et ce noble projet, digne de tous vos vœux,
 Vous est également facile & glorieux.
 L'empire des Troyens peut rentrer à Carthage ;
 Et si tu veux manquer ce que peut ton ouvrage,
 Si tu veux de ton fils voir l'invincible ardeur,
 Dans les travaux de Mars sautez la grandeur,
 Nous avons des moyens d'effacer la mémoire ;
 Et quand tu nous mettras à l'abri de ta prière,
 Nous verrons la fortune & les destins jaloux,
 Par force, ou par amour, se déclarer pour nous,
 Nos peuples, que Sarbas ne put jamais abatre,
 Sauront également obéir & combattre ;
 Et tu verras briller même ses dans les coeurs
 A recevoir les loix, & les porter ailleurs.
 Pose donc te prior par l'ombre de ton père,
 Par les dieux des Troyens, par les traits de ton
 frère,
 Par tout ce que l'amour peut avoir de plus doux,
 Fais pour moi quelque chose, ou plutôt fais
 pour tous.
 Souffre que tes soldats, fatigués de la guerre,
 Goûtant un plein repos dans cette aimable terre,
 Souffrent qu'Alcantus remplisse heureusement
 Le présage assuré d'un beau commencement ;
 Ou pour mieux t'inspirer des mouvemens si ten-
 dres,

De ton père, cruel, ne troubles point les cendres.
Près de toi mon amour ne peut-il rien pour moi ?
Près de moi-même, hélas ! ne puis-je rien pour
toi ?

Mon époux contre Troie a-t-il porté les armes ?
Quelqu'un de ma maison e'a-t-il coûté des larmes ?
Mes yeux seuls, cher perfide, auroient dû te
blesser :

Consacre donc au moins, pour me récompenser,
Didon pour son état, ou son délit pour elle.
Peut-être qu'à ses yeux je parois crimelle ;
Et c'est ce crime, hélas ! qui devoit vous charmer.
Puisqu'il n'est apté tout que de vous trop aimer.
Peut-être voulez-vous avoir une autre épouse.
Aimez-moi seulement, je ne suis point jaloux ;
Et quelquefois on m'a un traitement plus doux.
Je suis assés pour moi, si je puis être à vous.
Je fais tous les retours de la mer où nous serons.
Quand elle veut s'ouvrir, ou se fermer aux hon-

mes ;

Et je puis s'assurer que, sur mon jugement,
Tu ne peux dans ce choix te tromper d'un moment.
Tu pourras, quand le vent te sera plus propice,
Sur des bords étrangers porter ton injustice ;
Mais tu vois bien qu'encor la mouffe fait aux eaux
Un rempart assuré contre tous tes vaisseaux.
Puisque c'est de mes maux le seul bien qui me reste,
Quand même ton départ me deviendroit funeste,
Je veux bien me soumettre encor à t'avertir.
Quand viendra la saison que tu pourras partir.

Tes vaisseaux tous brisés, à la mer les aérés,
Ne pourront soulever l'essor de la tempête.
Tes gens sont fatigués, & te répondent d'eux.
Pour être piteux, il faut être amoureux.
Jamais ont maux d'aucun le plus en la détresse,
Que des coups prévénus d'une forte adresse :

Dédire donc, Énée, un si fâcheux jour,
Par plus pour les tiens, & pour moi par ainsur.
Mes services passés te sont assez connus.
Ce que je fais toujours, & ce que je veux dire ;
N'affecte plus d'avoir une injuste rigueur,
Et donne-moi le temps de rassurer mon cœur.
Peut-être que moi-même tu n'as rien à crain-

dre,

Se pourra tous les jours préparer à s'attendre ;
Mais si ton cœur se vole à de si justes vœux,
Si tu ne veux ici rester un mois ou deux,
Mon amour ne s'osant venger sur ce que j'aime,
Pour se venger sur moi, se venge sur lui-même.
Où, je vais dans la mer trouver mes vœux,
Contre l'injuste effet de tant de cruautés,
Et faire voir aux cœurs assez forts pour me suivre,
Quand on aime un ingrat, qu'il n'est plus beau
de vivre.

Ah ! si tu me voyois dans l'état où je suis,
Dans les derniers soupis de mes derniers ennuis,
Que tu plaindrois le sort d'une amitié trompée !
Des pleurs que je répands je baigne ton épée ;
Mais las ! pour soulager de si vives douleurs,
L'amour me le dit bien, c'est trop peu que des
pleurs.

Cette épée est pour moi d'un plus fidèle augure,
 Et bientôt de mon sang va prendre la teinture.
 Certes, ce beau présent vient assez à propos
 Pour flatter les sens qui troublent mon repos ;
 Et quoique sa pitié ne soit qu'un bien funeste,
 Elle est toujours d'Enée, & c'est ce qui me reste.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Enée a su blâmer
 Un cœur qui de ses traits ne se pouvait lasser ;
 Souriez-vous des sujets de ses ingratitudez ;
 Plus ils étoient charmans, plus ils devenoient
 rudes ;

Et l'Amour qui cent fois me parça de ses coups,
 M'en rendra le dernier plus facile & plus doux.
 Chère sœur, de mes maux unique confidence,
 Qui seule eûtes pitié des douleurs d'une amante,
 Didon s'en va mourir, & vous l'aimez assez,
 Si l'on se peut flatter des services passés,
 Pour lui rendre un devoir en son vraiement
 touchée ;

Ne me traitez donc point d'épouse de Pſychée ;
 Enée en me quittant m'a fait un sort nouveau ;
 Et faites seulement graver sur mon tombeau,
 Afin que tout le monde apprenne de la sorte
 Pourquoi je voulois vivre, & pour qui je suis morte.

*Didon, dont l'univers connoît assez le rang,
 N'est plus ; & c'est Enée, illustre en pſychée,
 Qui par son peu d'amour lui fit haïr la vie,
 Lui prit sa son épée à répandre son sang.*

PLEURS D'ENÉE
 SUR LA MORT
 DE DIDON.
 ÉLÉGIE.

*(Cette Élégie, suivant sur la mort de Didon ne
 se trouve pas parmi les Éléges d'Œvide en latin,
 on a pu l'avoir jugé à propos de la mettre ici,
 étant du même auteur, des autres poésies françaises
 contenues dans ce livre.)*

QU'AT-IL entendu, grands dieux l'as-tu une
 illusion ?

Fais-tu croire un effet de tant de passion ?
 Et ma destinée feroit-elle en tant d'attente
 De perdre l'univers d'une si belle vie ?
 Je savois que l'amour avoit des embarras ;
 Mais qu'il eût des tombeaux, je ne le savois pas ;
 Et mon cœur même instruit avoit cru que ses armes,
 Sans aller jusqu'au sang, ne s'écreadoient qu'aux
 larmes.

Je pourrois alléguer contre son désespoir,
 Qu'il n'est jamais honteux de faire son devoir ;
 Que le ciel me pressoit d'employer mes années

A suivre haineusement le cours des destins ;
 Que je devois aux miens un établissement,
 Plus du bras d'un héros que du choix d'un amant,
 Qui mes soldats, charmés de cette aimable terre,
 Se désaccoutumaient du métier de la guerre,
 Que la gloire en nos cœurs se fît un prompt
 retour !

Mais peut-on s'exalter de n'avoir point d'amour ?
 J'étois hainé de Troie, & mon destin contraire
 M'avoit chargé des dieux, des Troyens, de
 mes péchés !

J'étois donc sans secours : qui me pût adorer
 Mes dieux & soulager, & Troie à réparer ?
 Je ne voyais pour moi ni monarque, ni prince :
 J'étais de mer en mer, de province en province,
 En butte à tous les vents, aux caprices des eaux,
 Sans fin & sans espoir de finir mes travaux,
 Quand Didon me reçut avec une tendresse,
 Certes toute d'amante, & toute de princesse.
 De quoi qu'on fait tenir vers ceux de notre sang,
 Je voyais que son feu parloit plus que son rang ;
 Chaque jour à mes yeux se découvrait sa flamme ;
 Sans lire sur son front, je lisais dans son ame ;
 Et mon cœur, dans l'excès de son trop de honte,
 Distinguoit son amour de sa civilité.
 Je ne fus point ingrat, je soupçonnai comme elle ;
 Je lui fis des sermens d'être toujours fidèle ;
 Et dans un lieu sauvage, à la face des dieux,
 J'obtiens qu'un noeud sacré nous uniroit sous deux ;
 Pour ne pas l'accorder, elle étoit prévenue

D'une amitié trop tendre, & trop mal reconnue,
 Et lorsqu'elle me traita avec tant de douceur,
 Je puis l'abandonner à toute sa douleur !
 Enfin, grands dieux ! est-il un supplice adouci
 Pour toi de perdue & tant d'ingratitude ?
 Amour, ne peux-tu rien ! Ciel, n'ai-je plus
 de bras ?

Destin, Didon est morte, & je ne le suis pas !
 A moins que Jupiter veuille m'ôter la vie,
 Si je puis voir Didon, plus pour moi d'envie.
 Mais je ne pouffe ici que des cris superflus,
 Puisque je vis encore, & que Didon n'est plus.
 Didon se voit aimer sans savoir me connaître ;
 Un cœur n'est pas toujours tout ce qu'il veut
 paraître ;

Et lorsqu'un feu volage éteint ses appas,
 Il inspire souvent tout ce qu'il ne veut pas.
 Ce feu ne possédait sans posséder mon ame ;
 J'étais plus ébloui que je n'avois de flamme,
 Et d'un bien si charmant qui s'est si tôt rendu,
 L'on ne connaît le prix qu'après l'avoir perdu.
 L'amour dans les plaisirs ne sauroit être extrême ;
 S'il ne languit au cœur, il languit de lui-même ;
 Et le plus doux succès des amoureux desirs,
 Veut du moins aux amants coûter quelques soupirs.
 Comme le dieu d'amour ne se plaît qu'aux mira-
 cles,

Son pouvoir ne paroît qu'à forcer les obstacles ;
 Nous simons les succès de notre engagement,
 Mais il est ce qu'on nomme un feu d'empressement.

On y voit ce qu'on aime, & l'amour se redouble.
L'on n'aime presque point quand on aime sans
trouble :

Un beau feu, plus il croît, plus il a d'embras,
Et on le sent bien mieux lorsqu'on ne le sent pass
Dès mon premier abord, Didon toute charmée,
M'aime presque aussitôt qu'elle se crut aimée ;
Et mon cœur, que ses traits ne pouvoient en-
flammer,

Ne l'aime presque point quand il s'en vit aimer.
Mais si je ne l'aime, si je dois-je contraindre
A satisfaire un feu qui ne favorit que seindre ?

Où devois-je contraindre à tant dissimuler
Un feu, qui dans son cœur se devoit que brûler ?
Tu meurs, Didon, tu meurs ! peut trop aimer Enée,
Aime-moi, je le veux, aime-moi fol donnée,
Sans me faire un présent trop luxueux pour moi,
Et donne-moi le temps de mourir avant toi.

Tu fais voir aux grands cœurs assez fort pour
te suivre,

Quand on aime un lagrat, qu'il n'est plus beau
de vivre ;

Et c'est me dire assez, dans un si triste état,
Qu'il n'est plus beau de vivre alors qu'on est lagrat.
Heureux qui peut trouver sous les murs de Phrygie
La fin de ses douleurs dans celle de sa vie,
Et par un beau trépas seul se peut acquiesce
Le bien de ne plus vivre, & de ne plus mourir !
Je me dois à moi-même une mort glorieuse ;
Faisons du moins autant qu'une femme amoureuse,

Je vaudrai mon soleil, si je quitte le jour.
Ai-je moins de valeur ? non, mais j'ai moins
d'amour.

J'ai moins d'amour ! hélas ! j'en rougis en moi-
même.

Nous devroit-on jamais dire que l'on nous aime ?
Et le sexe glorieux peut-il venir au point
De donner de l'amour, & de n'en prendre point ?
Mourons ; mais si je meurs, je meurs indigne
d'elle ;

Je meurs sans mériter une amitié si belle !

Allons, allons plutôt chercher dans les combats
Le pardon de mon crime & l'honneur de trépas.
C'est là qu'en sa faveur l'univers doit consacrer
Que, si j'étais aimé, j'étais digne de l'être ;
Et qu'il soit démenti tout le peuple Africain,
De crimes de mes yeux, par les coups de ma main.
Laisse-moi libre, Amour, la faveur n'est pas
grande ;

C'est pour si peu de temps que je te le demande ;
Et lorsque le dieu Mars ne pourra rien pour nous,
Nous te rendrons un courroux posté de nos coups.



ARIADNE ATHÉSÉE.

ARGUMENT.

MÉROS, roi de Crète, fils de Jupiter & d'Europe, après de longues guerres qu'il entreprit contre les Athéniens, pour venger la mort de son fils *Androge* qu'ils avoient tué par trahison, les réduisit à de si fâcheuses extrémités, que pour obtenir la paix, ils furent contraints de se soumettre à lui, & d'envoyer de neuf en neuf ans, pour tribut, sept jeunes hommes, & autant de filles des meilleures maisons d'Athènes, qu'il devoit à donner au Minotaure. C'étoit un monstre que *Pasiphaë*, femme de *Minos* le fils du Soleil, avoit engendré d'un taureau, avec qui elle eut habitude par le moyen de *Dédale*. Cependant le sort haut malheureusement tombé sur *Thésée*, fils d'*Égée*, roi d'Athènes, il fut envoyé en Crète avec les autres, pour servir de proie à ce monstre demi-homme & demi-taureau, qu'on avoit enfermé dans le labyrinthe, bâti par ce même *Dédale*, avec un tel artifice & une si confuse diversité de détours, que ceux qui y étoient

une fois entrés, ne pouvoient plus trouver d'issue pour en sortir. *Archon*, fils du roi, succède d'amour pour *Thésée*, lui donna un fil, par le moyen duquel il lui fut aisé de retourner sur ses pas, après avoir tué le Minotaure; & comme elle ne doute point qu'on ne la vît par ce moyen, cette espèce de trahison, elle consentit à fuir avec lui, pour éviter la colère de *Minos*. Mais quelque avantage que *Thésée* lui eût fait éprouver dans Athènes, il paye de tant d'ingratitude le service que cette princesse lui avoit rendu, qu'il la laissa dans l'isle de *Naxos*; & c'est *Ovide* qui fait écrire une lettre, pour se plaindre de la perfidie de son amante.

NON, *Thésée*, il n'est point de hôte si sauvage,
Qui s'armant contre moi m'eût montré moins
de rage;

Et pour lui le courroux, & d'un père, & d'un roi,
Je ne pourrais plus mal me cacher qu'à toi.
Ces lignes que tu lis, & qu'exprès j'ai tracées
Pour expliquer l'horreur de mes tristes pensées,
Viennent des mêmes bords, d'où sans m'en
avertir,

Pendant que je dormois, il t'a plu de partir.
O nuit ! funeste nuit, dont le profond silence
Avec ta lâcheté te fit d'intelligence !
Son ombre & mon sommeil dont tu choisis le tems,
Rendirent tout facile à tes feux inconstants.

Le moment approchoit où nous voyons pa-
roître

Les premiers lueurs que l'Ancore s'élève,
Et déjà les oiseaux, sous les feuilles cachés,
De joie en gazouillant en perdissent touchés,
Je ne sai si pour lors j'étais bien éveillée,
Ou si de quelque songe en dormant travaillée,
Pour en faire essor l'inquiet embarras ;
J'avancai vers ta place, & te tendis les bras :
Plus pour moi de Thésée interdite & tremblante
J'entends la voix par-tout, cherche encor, me
tourmente ;

Mais, hélas ! de nouveaux je vois mon sein trompé
Plus pour moi de Thésée, il s'étoit échappé.
C'est lors que du sommeil pleinement dégage,
Je m'appergois du gouffre où je me suis plongée ;
L'ame toute remplie de trouble & d'effroi,
Je saute hors du lit pour courir après toi.
Dans le vil désespoir de tout à-coup me jette
Le sensible remords de ma faute indiscrete,
Je me frappe le sein ; & d'un oubli si prompt,
M'arrachant les cheveux, venge sur moi l'affront.

La lune éclairoit lors, j'observe le rivage,
J'écoute s'il n'est rien dont le bruit me soulage ;
Mais j'entends seulement le murmure de l'eau,
Et ne vois sur le bord plat ni vaisseau.
M'abandonnant entière à l'écoulement de l'eau,
Sans ordre & sans dessein je traverse le sable :
S'il peut me retarder, il ne m'arrête pas.
Je vals, je cours, j'avance, & reviens sur mes pas.
Cependant la douleur de me voir abaïse,
Me faisant à hauts cris nommer par-tout Thésée,

Frappée de ce lugubre & déplorable son,
Les rochers à l'envi me renvoyoient un nom.
Si l'imploreis ton aide en ce besoin extrême,
Soudain les flux vains l'explorent tout de
même,

Comme si ton oubli, par un rois oublié,
Les eût rendus pour moi capillaires de pitié.

Le d'ou mont, où par-toit il faut que l'on
grave,

S'avance un large roc qui pend de précipite,
Et sous qui par l'effort de l'orage & du vent,
A force de bondir, les eaux grondent souvent.
J'y monte à pas pressés, le malheur que me y force
M'en donne le courage aussi bien que la force ;
Je gagne le sommet, & li de toutes parts
Promène sur les flots mes ombrés regards.
C'est li que ma disgrâce, & redouble, & s'achève ;
J'appergois ton vaisseau qu'un vent rapide enlève
(Car pour s'engager ton manquement de toi,
Tout, même jusqu'au vent, se ligua contre moi.)
Soit que je l'exisse vu, soit qu'une fausse image
Ébrouillant mes yeux eût glissé mon courage,
Je tombe de faiblesse, & mes sens confondus
Entre vivre & mourir demeurent suspendus.
Mais l'horreur que me cause un sort si déplorable,
Ne souffre pas long-tems la langueur qui m'ac-
cable.

Ma pensée finit, & pour dernier recours
J'appelle de nouveau Thésée à mon secours.
« Reviens, ingrat, reviens, où suis-tu ? m'écriai-je

« L'amour pour te toucher est-il sans privilège ?
 « Détournant ton vaisseau, daigne écouter ma
 « voix ;
 « Puisqu'Ariadne y mitaue, il n'a pas tout son
 « poids. »

Ces mots faisoient de loia entendre mon mar-
 tyre ;

Et ce que mes sanglots ne me laissoient pas dire,
 Ma main, que contre moi j'étois prompte à
 tourner ;

L'expliquoit par le coup que j'osois me donner.
 Si pouit me faire ouïr j'étois trop éloignée,
 Ma peine à me montrer ne fut pas épargnée ;
 Je fis signe sur signe, & mes bras étendus
 Par leur prompt mouvement d'air n'eurent éendus.
 Enfin, pour satisfaire à ma flamme inquiète,
 Je mis un velle blanc au bout d'une baguette,
 Et crus par ce secours te faire souvenir,
 Que m'ayant oubliés il falloit revenir.
 Mais je ne te vis plus ; & l'excès de ma rage,
 Qui des pleurs jusques-là m'avoit ôté l'esage,
 M'en laissa le cœur libre, & déchargea mon cœur,
 Dissipa tout-à-coup ma stupide langueur.
 Quand à mes tristes yeux ta diligence extrême
 Eut ravi le vaisseau qui portoit ce que j'aime,
 Quel emploi pour ces yeux qu'on te vit adorer,
 Pouvoit être plus doux que celui de pleurer ?
 Tantôt j'erre par-tout, telle qu'une bacchante
 Qu'agite de son dieu la fureur violente ;
 Et les caveux épars je parois imiter

Les affroyables cris qui la font redouter.
 Tantôt pour voir la mer, & d'une ame tranquille
 M'essayant sur le roc, j'y demeure immobile ;
 Comme si ce m'étoit assez de le toucher
 Pour prendre la nature, & devenir rucher.
 Combien de fois reviens-je où fut ce lit funeste,
 Deux enfans je me vois le déplorable reste !
 Ce lit qui de mon sein laisse l'espoir déçu,
 Et qui ne me rend pas tout ce qu'il a reçu.
 Pour soulager ma peine & fatter ma disgrâce,
 Je le touche, & me jette où tu m'as ta place,
 Et l'arrosant de pleurs : « Celui qui vient me voir
 « Par ici, m'écriant-je ! hélas ! mon cœur de moi.
 « Pourquoi, puisque en ce lieu le cœur d'athéna
 « s'assemble
 « Nous a fait venir deux, n'en partir pas ensemble ?
 « Ah ! lit, qu'à mon amour tout doit rendre
 « odieux,
 « Parle, qu'il devienne ce que j'aime le mieux !
 « A quel me résoudrai-je, amante infortunée !
 « Cette île, ainsi que moi, paroît abandonnée,
 « Et mon ail, qui découvre assez d'objets affreux,
 « N'y voit aucun travail ni d'harmes ni de bœufs.
 « C'est peu de tous côtés que la mer l'environne,
 « Il semble que l'accès n'en est libre à personne ;
 « Tant ce qu'on y connoît d'écueils & de rochers,
 « En a rendu l'abord redoutable aux mœurs.
 « Mais que me serviroit d'avoir tout l'équipage,
 « Que peut sortir d'ici demande un long voyage ?
 « Quel asyle chercher ? quel prince ? quels états ?

Mon père dans les fens ne me recorra pas,
De l'honneur à ses loix j'ai préféré l'empire,
Ainsi quand j'avois tout, & pilote, & navire,
Que le mal soit calmé, & les vents sans fureur,
L'exil se tole toujours le prix de mon erreur.

Je ne vous verrai plus, à campagnez fertiles,
O Crète, qui l'exil font renommé cent villes,
Et qui voyez encor tout l'ivoire jaloux,
De ce que Jupiter daigna naître chez vous !
Ces lieux où de Minos la puissance adorée,
Fait de son règne à tous souhaiter la durée,
En faveur de ma femme indigne ment trahie,
Après ce que j'ai fait, ne sont plus mon pays.

Tu n'en souviens, Ingrat, que , tremblant de
ta perte ,

A la pitié pour toi j'eus d'abord l'ame ouverte,
Et te mis dans les mains un fil, dont le secours
Te fit du labyrinthe éviter les détours.

Alors tu me disois : « Oui, divine Ariadne,
« Par ces mêmes périls où le sort me condamne,
« Si j'en puis échapper, je te jure ma foi,
« Que tant que nous vivrons je vivrai tout à toi.
Nous vivons cependant, par tout j'aime à te
suivre ,

Et ce n'est plus pour moi que tu te plains à vivre;
Si pourtant il est vrai qu'après ton noir forfait,
Vivre comme je fais, ce soit vivre en effet.

Ah! que n'ai-je péri par la même main,
Sous qu'il le monstre a vu sa fureur abîmée !
Le sort du Minotaure étoit digne de moi,

Et mon temps du moins est dégagé de toi.

C'est peu que dans la cours de ma triste aventure
Pensif sage les maux qu'il faudra que j'endure,
L'horreur de mon destin me vient en corra offrir
Tout ce qu'on fut jamais capable de souffrir.
Mille genres de mort qui me frappent sans cesse,
Par leur subtile image étouffent ma faiblesse,
Et quelque coup qui doive achever mon tourment,
J'en crains moins la rigueur que le retardement.
Je pense à tous momens voir des loups, dont le ruga
Vient faire de mon corps un horrible carnage,
Et quand de ces objets je puis me dégager,
Ma crainte à mon espoir offre un autre danger.
Au moindre son confus dont ces lieux retentissent,
Je m'imagés out des lions qui rugissent,
Et pour me déchirer j'attends de toutes parts
Des tigres en furie, ou de fiers léopards.
Même on dit que la mer jette sur ces rivages
Des monstres que craignoient les plus fermes
couragez.

Et qui peut empêcher que de ma trahison
Minos j'usqu'en ce lieu ne se fasse raison ?
Tu peux dire où je suis, & c'est fait de ma vie.
Dieux ! qui de tant de maux li voyez pour suite,
Si la fureur du sort veut sur moi s'affourir,
Épargnez-moi du moins la honte de servir !
Outre que Jupiter a fait naître mon père,
Je descends du soleil du côté de ma mère ;
Et ce qui m'est encor un souvenir plus doux,
Thésée a pris un temps le nom de mon époux,

De tant d'honneurs divers le brillant avantage,
 Dans le rang que je tions répugne à l'esclavage ;
 Et je me plaindrai peu du plus rude revers ;
 Pourvu que le destin n'affranchisse des fers.
 Si dans le désespoir qui me livre la guerre
 Je regarde la mer, le rivage, ou la terre,
 D'une égale menace, & la terre, & les cieux
 M'annoncent tout - à - jour quelques malheurs
 nouveaux.

Je crains lorsque au ciel, où les courroux des astres
 Semble me presser les plus sanglans délaîtres ;
 Je me vois sans défense, & pour craindre de mourir,
 Prête à servir de proie aux plus fiers animaux.

Cette île, je le vois, n'est point inhabité :
 Loin que d'aucun espoir j'en puisse être flattée,
 Il n'est personne, hélas ! qui fasse mieux que
 moi.

Combien des étrangers on doit craindre la foi,
 Plus aux dieux qu'Androgée, encore plein de vie,
 A moi-même pour lui me la pût voir ravie,
 Ou qu'Athènes de malin, pour exécuter sa mort,
 N'eût pu lui offrir la mort au triste choix de sortir
 Mais plutôt il faudroit que l'ingrat que j'adore,
 N'eût pu venir à bout de l'affreux Miaotauré,
 Ou que pour le tuer de cent coups d'astres,
 Mon trop crédule amour l'eût laissé sans secours.

Je ne m'étonne point, amant lâche & sans
 gloire,

Qu'on t'ait vu sur le mont se transporter le vilain,
 Et que le Miaotauré, à tes pieds abattu,

Ait servi de triomphe à tes faibles vertus.
 Aux autres combattans, les cornes trop à craindre,
 Sans pouvoir te percer, ne pouvoient que t'at-
 talder ;

Pour te mettre à couvert de toute sa fureur,
 C'étoit assez pour toi d'être aimé de ton cœur.
 C'est là, c'est dans ce cœur qu'Arhadne a bû,
 Voie qu'avec toi par-tout tu portes un Thésée,
 Qui plus dur que la pierre ou que les diamans,
 Demeure impénétrable à la foi des sermens.
 Dur de tromper son sommeil par que je fus séduite,
 En me sermant les yeux pour me cacher la suite,
 Quand s'échappant dans l'ombre il s'embarqua
 sans bruit,

Que ne les serments-tu pour l'éviter elle nuit !
 Et vous, vents, dont le souffle, à ses vœux
 favorable,

M'a volé le soutien de mon sort déplorable,
 Sachant ce qu'à mon feu la suite alloit servir,
 Falloit-il vous montrer si prompts à le servir ?

Par quel aveuglement, d'amour trop combattue,
 Ai-je reçu parjure, une main qui me tue,
 Et pour me sérend demandé que tu sois
 Me réponds d'un cœur qui n'étoit pas à moi !
 Certes toi, le sommeil, le vent pour toi propice,
 Contre une fille seule ont usé d'artifice ;
 Dans ton crime vous trois ils t'ont favorisé :
 Il n'en falloit pas tant pour te le rendre aisé.
 Quoi donc ! prêts à mourir, c'est en vain que
 j'espère

De voir couler sur moi les larmes de ma mère !
 Et je n'euxai personne en ces sauvages lieux
 Qui songe après ma mort à me fermer les yeux !
 Dans un air étranger mon ombre infortunée
 Volera sans repos, errante, abandonnée,
 Sans qu'une main amie, en ce triste bûcher,
 Daignant étendre mon corps, en prenne quelque
 soin !

Les oiseaux dont ce corps sera la nourriture,
 Seront vus sur mer ou restés sans sépulture ;
 Et c'est là le tombeau que, pour prix de ma folie,
 Après mille bienfaits, j'ai mérité de toi !
 Il n'est siur point de voir si tu reverras Athènes ;
 Les palmes de triomphe sont pour toi certaines ;
 Et mille cris de joie élevés jusqu'aux cieux,
 Suivront de toutes parts ce retour glorieux.
 Là tu raconteras avec quel avantage

Tu fis contre le monstre écarter ton courage,
 Et te te dégager de ces confus détours,
 Où tant de malheureux ont terminé leurs jours.
 Mais sur-tout vante-toi d'avoir cassé ma parçe ;
 Dis que tu m'as laissée en une île déserte ;
 Ariadne trahie est aux yeux des sages
 Un exploit assez beau pour ne le taire pas.
 Triomphe impunément de ma flamme outragée !
 Non, tu ne sors du sang ni d'Éthra, ni d'Égée ;
 Les rochers & la mer qui n'eux jamais de toi,
 Ont pu produire seuls un monstre tel que toi.

Que n'as-tu pu me voir, lorsque sur le rivage
 Mes cris de ma douleur rendirent témoignage !

Tout ce qu'elle a d'effrayé sur mon visage pâle ;
 De pitié malgré toi l'auroit sans doute attendri.
 Mais si ce n'est des yeux, du moins des vœux de pitié,
 Dans quel gouffre de maux tu feras-tu saillir ?
 Vais-je mal sur un rocher, sans que grandeur les
 hauts,
 Bédair sans espérance, & languisse sans repos,
 Assise mes charmes épars sur mon visage,
 De mon amour trahie, repos cher l'aurige,
 Négligée, abattue, tachée que mes habits
 Des pierres que je regardis restant appendus.
 Dans une terre barbare, qui sans cesse m'agite,
 Le vil salissement dont mon ame est infectée ?
 Tout mon corps est bédair & c'est ainsi que souvent
 Les mollons tout à coup tremblent au gré du
 vent.

Tu verras de ce trouble une preuve certaine
 Dans les traits mal satisfaits, dont cette lettre est
 pleine.

Ma main me récrivait à palais à sonner
 Ce que pour les sages l'amour m'a fait souffrir,
 Quand je tâche d'écarter ton ame trop Ingrate,
 Ce que j'ai fait pour toi n'est pas ce qui me flatte ;
 La tendre & prompte ardeur qui sur lors m'ins-
 pirez,

M'a trop mal réussi pour en rien espérer.
 Mais soit, je n'ea mérite aucune récompense,
 Qu'ai-je fait qui me doive attirer ta vengeance ?
 Je n'ai point, si tu veux, changé ton mauvais sort ;
 Mais t'ai-je donné lieu de me causer la mort ?

Vois ces vagues au delà des mers qui nous sé-
 parent,
 T'appelles dans les vains que les dieux te pré-
 sentent,
 Ces maux dont le sortant de me m'aurait le sein,
 Implorant ton de coeur, si l'implorant au sein,
 Marchant vers toi de me que mon deuil fait,
 Tu peur de me faire braver ce qui m'est tel,
 Ferme aux, que de l'air si peu m'ait tel,
 Par ces pleurs, que de l'air de part m'ait tel,
 Revient, chez toi qui, l'ayant l'estimable,
 Vient fait les ennuis dans ce fait m'ait tel,
 Si ma mort les termes, de préviant ton retour,
 Frenant fait de mer et, tu plus de ce non au tel.

Fin de premier Poème.